Mohammed
Khaïr-Eddine

Il était une fois un vieux couple heureux

récit



Seuil

Mohammed Khaïr-Eddine

IL ÉTAIT UNE FOIS UN VIEUX COUPLE HEUREUX

RÉCIT

Éditions du Seuil

Né en 1941, à Trafraout, dans le Sud marocain. Après des études secondaires à Casablanca, il travailla un temps dans la fonction publique, avant de se consacrer à l'écriture. Il publia ses premiers poèmes dans *La Vigie marocaine* avant de collaborer dans les années 60 à la revue *Souffles* qu'animait le poète Abdelatif Laabi. Il s'installa en France en 1966, et publia, l'année suivante, *Agadir* (Seuil). Suivront, chez le même éditeur, *Corps négatif* suivi de *Histoire d'un bon dieu* (1968), *Soleil arachnide* (1969), *Moi l'Aigre* (1970), *Le Déterreur* (1973), et *Ce Maroc !* (1975). Son dernier recueil de poèmes, *Mémorial*, a paru au Cherche-midi éditeur en 1991. Mohammed Khaïr-Eddine retourna au Maroc en 1993, où il mourut deux ans plus tard, à Rabat.

DU MÊME AUTEUR

Agadir
Seuil, 1967
et « Points Roman », n° 531

Corps négatif : Histoire d'un bon dieu
Seuil, 1968

Soleil arachnide
Seuil, 1969

Moi, l'aigreur
Seuil, 1970

Le Déterreur
Seuil, 1973

Ce Maroc !
Seuil, 1975

Une odeur de mantèque
Seuil, 1976
et « Points », n° P1010

Une vie, un rêve, un peuple toujours errants

Seuil, 1978

Légende et vie d'Agou'chich
Seuil, 1984

Mémorial
Le Cherche-midi, 1992

Faune détérioriée
William Blake and Co, 1977

Le Temps des refus : entretiens, 1966-1995
L'Harmattan, 1999

Les Cerbères
Arcantères éd., 1999

On ne met pas en cage un oiseau pareil
Dernier journal, août 1995
William Blake and Co., 2002

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-133592-7

(ISBN 2-02-055091-1, 1re publication)

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.



Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

TABLE DES MATIÈRES

Qu’y a-t-il de plus fascinant et de plus inquiétant que des ruines récentes qui furent des demeures qu’on avait connues au temps où la vallée vivait au rythme des saisons du labeur des hommes qui ne négligeaient pas la moindre parcelle de terre pour assurer leur subsistance ? Ces maisons de pierre sèche, bâties sur le flanc du roc à quelques mètres seulement au-dessus de la vallée, ne sont plus qu’un triste amas de décombres, domaine incontesté des reptiles, des arachnides, des rongeurs et des myriapodes. Le hérisson y trouve ses proies mais il n’y gîte pas. Il y vient seulement chasser la nuit quand un clair de lune blafard fait surgir çà et là des formes furtives qu’on confondrait assurément avec les anciens habitants des lieux disparus depuis longtemps, peut-être au moment même où de nouveaux édifices poussaient dans la vallée : villas somptueuses, palais et complexes ultramodernes copies conformes des bâtiments riches et ostentatoires des grandes mégapoles du Nord. Une de ces ruines dresse des pans de murs difformes par-dessus un buisson touffus de ronces et de nopals et quelques amandiers vieux et squelettiques. Elle avait été la demeure d’un couple âgé sans descendance qui n’attirait guère l’attention car il vivait en silence, presque en secret au milieu des familles nombreuses et bruyantes. L’homme avait longtemps sillonné le Nord et même une partie de l’Europe, disait-on, à la recherche d’une hypothétique fortune qu’il n’avait pas trouvée. Un sobriquet lui était resté de cette longue absence, Bouchaïb, car il avait dû travailler à Mazagan[*1]. De la femme, on savait peu de choses sinon qu’elle venait d’un village lointain, d’une autre montagne sans doute.

Depuis son retour au pays, Bouchaïb n’était plus tenté par le Nord. Il ne voyageait plus que pour se rendre à tel ou tel *moussem* annuel comme celui de

Sidi Hmad Ou Moussa… et il ne ratait jamais le souk hebdomadaire, où il allait à dos d’âne tous les mercredis. Un âne timide et bien mieux traité que les baudets de la région. Il n’était jamais puni. Son maître y tenait comme à un enfant et il le disait crûment aux persécuteurs des bêtes. Ce gentil équidé en imposait aux autres ânes, qu’il savait mettre au pas si nécessaire durant les battages de juin lors desquels on assistait à des bagarres mémorables entre animaux rendus fous par les grosses chaleurs ou par le rut que favorisait le nombre. Bouchaïb était un fin lettré. Il possédait des vieux manuscrits relatifs à la région et bien d’autres grimoires inaccessibles à l’homme ordinaire. Il fréquentait assidûment la mosquée, ne ratait pas une seule prière ; il était aux yeux de tous un croyant exemplaire qui devrait nécessairement trouver sa place au Paradis. Il tenait la comptabilité de la mosquée sur un cahier d’écolier vert. Les biens de la mosquée, à savoir les récoltes, allaient au fqih en exercice, qui en était le légitime propriétaire. À la communauté de semer, labourer, etc., tout revenait à l’imam en temps voulu. Bouchaïb, qui était un Anflouss[*2], veillait au grain, rien ne pouvait tromper sa perspicacité. Il était l’écrivain public par excellence. Il rédigeait les lettres qu’on envoyait aux siens par le truchement d’un voyageur plutôt que par la poste. Il expliquait les réponses et donnait des conseils aux indécis. Il vivait comme il l’entendait après les vagabondages de sa jeunesse, dont il évitait de parler. Le souvenir de cette existence d’errances et de dangers avait fini par déserter sa mémoire. D’aucuns murmuraient qu’il avait été en prison dans le Nord : « Il a fait de la taule, ce gaillard devenu un saint dans sa vieillesse », disaient-ils. « Il a même été soldat quelque part, ajoutaient les plus finauds, si c’est ça que vous appelez faire de la taule. Mais il a déserté car il trouvait ce métier pénible et dangereux. » Rien de tout cela n’était tout à fait juste, seul le vieux Bouchaïb détenait le secret de sa jeunesse enfuie. Cependant, comme il fallait donner un sens à tout, certains n’hésitaient pas à broder des histoires qui n’en collaient pas moins durablement au personnage visé. On ne pouvait pas se défaire d’un passé peu glorieux ni des mensonges colportés par des gens de mauvaise foi. Mais peu lui importait ce qu’on disait de lui ! Bouchaïb n’accordait aucun crédit aux ragots, qu’il savait être la seule arme des ratés. Il avait une échoppe à Mazagan. Il l’avait donnée en gérance à un garçon

d'un autre canton qui lui envoyait régulièrement un mandat, de quoi vivre à l'aise dans ces confins où l'on pouvait se contenter de peu. Ainsi le vieux couple mangeait-il de la viande plusieurs fois par mois. Des tagines préparés par la vieille, qui s'y connaissait. Cela donnait lieu à un rituel extrêmement précis. Seul le chat de la maison y assistait car il était tout aussi intéressé que le vieux couple. Après avoir mis un énorme quignon à cuire sous la cendre, la vieille femme allumait un brasero et attendait que les braises soient bien rouges pour placer dessus un récipient de terre dans lequel elle préparait soigneusement le mets. Allongé sur un tapis noir rugueux en poils de bouc, le Vieux sirotait son verre de thé et fumait ses cigarettes, qu'il roulait lui-même. Ni l'un ni l'autre ne parlaient à ce moment-là. Chacun appréciait ce calme crépusculaire qui baignait les environs d'une étrange douceur et que seul le bruit des bêtes rompait par intermittence. On avait apprêté les lampes à carbure et l'on attendait patiemment le déclin du jour pour les allumer. On pouvait manger et passer la nuit sur la terrasse car l'air était agréable et le ciel prodigieusement étoilé ; on voyait nettement la Voie lactée, qui semblait un plafond de diamants rayonnants. En observant cette fantastique chape de joyaux cosmiques, le Vieux louait Dieu de lui avoir permis de vivre des moments de paix avec les seuls êtres qu'il aimât : sa femme, son âne et son chat, car aucun de ces êtres n'était exclu de sa destinée, pensait-il. De temps en temps, il se remémorait les vieilles légendes, mais sa pensée allait surtout s'égarer parmi ces feux chatoyants à la fois proches et lointains. « Est-ce là que se trouve le fameux Paradis ? se demandait-il. Et l'Enfer ? Où serait donc l'Enfer ? » Comme il n'y avait aucune réponse, il oubliait vite la question. Inutile de fouiller dans les mystères célestes pour savoir où est ceci ou cela.

L'air devenait de plus en plus agréable à mesure que la nuit tombait. C'était l'heure où la vieille allumait les deux lampes et où les insectes, appelés comme par un signal, tombaient lourdement sur la terrasse. La vieille s'installait à son tour à côté du Vieux, prenait son thé sans rien dire. On écoutait les mille et un petits bruits de la nature : le jappement lointain du chacal, la plainte du hibou, le crissement des insectes et parfois le sifflement reconnaissable de certains

serpents. Tous les prédateurs se préparaient à la chasse, une chasse risquée où le plus fort pouvait survivre bien que le sort de la proie fût scellé d'avance.

Dans l'étable, la vache avait fini de manger et, comme elle ne meuglait pas, la vieille femme pouvait la croire endormie. C'était sa bête favorite. Elle faisait comme elle les labours dès les primes pluies d'octobre. Elle produisait un bon lait que la maîtresse de maison barattait dès la traite matinale. Ensuite, elle le mettait au frais pour le repas de midi. Elle obtenait un petit-lait légèrement aigrelet qu'elle parfumait d'une pincée de thym moulu et de quelques gouttes d'huile d'argan. Le couscous d'orge aux légumes de saison passait bien avec cela. Un couscous sans viande que le vieux couple appréciait par-dessus tout. Pour la corvée d'eau, la vieille allait au puits deux fois le matin. À son retour, elle ne manquait jamais d'arroser copieusement un massif de menthe et d'absinthe dont elle découpait quelques tiges pour le thé qu'on consommait matin, midi et soir. Les voisins avaient pris la fâcheuse habitude de venir quémander quelques brins de ces plantes, mais rien n'irritait le vieux couple, qui aimait rendre ces menus services. On les aimait parce qu'ils n'avaient pas d'enfants, aucun litige avec les gens et que, après eux, leur lignée serait définitivement éteinte, ce que tout le monde regretterait sans doute… oui on aimait ces deux vieillards. Mais personne n'osait aborder ce sujet tabou car l'homme stérile se considérait à tort moins qu'un homme vu que son sperme n'était qu'une eau sans vie. Le Vieux ne pensait plus à cela. Il savait que toute lignée avait une fin et il s'accommodait de cette évidence. « C'est ailleurs que je recommencerai une autre jeunesse, ailleurs qu'aura lieu le nouveau départ. Ici, c'est fini. Mais est-ce qu'il est permis de se reproduire au Paradis ? » se disait-il. Des questions cul-de-sac qui ne menaient qu'à un mur infranchissable. Il n'avait donc aucun regret, pas la moindre amertume. Au contraire, il se sentait en paix avec son âme, heureux et totalement éloigné de certaines vanités terrestres comme de posséder une nichée bruyante et batailleuse qui vous attire surtout les remontrances et la hargne du voisinage. Il n'avait donc jamais envié les pères de famille nombreuse et encore moins ces pauvres hères qui alignaient tellement d'enfants qu'ils en étaient accablés. Il savait aussi que la plupart d'entre eux n'avaient aucun avenir et qu'ils répéteraient fatalement le même processus de

misère en ce monde frénétique et dur. Beaucoup quittaient le pays et allaient s'échouer dans un quelconque bidonville du Nord. Ils ne revenaient plus au village. Les plus chanceux étaient engagés en Europe comme mineurs de fond. Et ceux qui trimaient à Casablanca ne relevaient la tête que s'ils étaient soutenus par les épiciers. Ils apprenaient alors le métier sur le tas et finissaient souvent par ouvrir un magasin d'alimentation.

– Non ! Décidément, je n'envie pas le sort de ces reproducteurs.

Sa vieille femme interrompit ses réflexions.

– À quoi penses-tu donc ? dit-elle.

Il ne répondit pas tout de suite. Il s'écoula un bon moment puis il dit :

– À quoi je pense ? Eh bien, à tous ces gens qui ont trop d'enfants et qui ne peuvent même pas les nourrir.

– Eh bien, moi, je suis une grand-mère sans petits-enfants, mais je suis heureuse.

– C'est ce que je pense moi-même. Sers-nous donc à dîner. Non, attends un peu ! Je dois d'abord faire ma prière.

Il se leva, fit sa prière, puis revint.

Ils mangèrent calmement en devisant. Il lui parla de sa journée à la mosquée. Elle l'entretint de la vache, de ses poules bonnes pondeuses, qu'un chat sauvage égorgeait depuis peu.

– Qu'est-ce que tu peux faire contre lui ? dit-elle.

– Lui tendre un piège. Après quoi…

– Mais tu as déjà essayé ! Au lieu de ce maudit chat, c'est le coq blanc, ton préféré, qui a été pris.

– Je mettrai le piège où la volaille ne peut pas aller, c'est tout. J'ai mon idée là-dessus.

– Merci.

– Ton tagine est fameux. Et le pain aussi.

Elle rit.

– Dieu nous en fasse profiter, dit-elle.

Ils se resservirent du thé.

– Cette année a été bénéfique, il a beaucoup plu. Il est même tombé de la neige sur les hauteurs. Les moissons approchent. Tout le monde s'y prépare. As-tu pensé aux moissons ? demanda le Vieux.

– Oui, j'y pense. Je trouverai bien quelqu'un pour m'aider. Il y a un tas de jeunes filles disponibles et serviables.

– Que Dieu t'entende !

Ils parlèrent encore un bon moment. Le Vieux fumait en avalant de toutes petites gorgées de ce thé vert de Chine qu'un ami lui envoyait de France. Un thé prohibé qu'il appréciait plus que tout au monde.

Plus tard, ils s'allongèrent côte à côte et s'endormirent sous le ciel étoilé du Sud.

---

*1. El-Jadida.

*2. Policier de village.

« Mais qu’est-ce que vous nous dites là ? Des gens d’ici seraient-ils recherchés par la police ? Mais qu’ont-ils donc fait et qui sont-ils ? »

Un Mokhazni armé d’un M.A.S. 36 était venu ce jour-là à la mosquée en compagnie du Mokaddem. Il exhibait une liste de noms de gens recherchés à Casablanca pour faits de résistance – ce qu’on appelait le terrorisme à l’époque. Et c’est en sa qualité d’Anflouss que Bouchaïb le reçut. Dans toutes les villes du Nord, la résistance à l’occupation était très active. Il y avait des attentats à la bombe, des rafles massives et des exécutions sommaires. Les traîtres étaient châtiés sans pitié mais les feddaïns payaient de leur vie leurs exploits. Comme Zerktouni ou Allal ben Abdallah… Certains commerçants nationalistes qui aidaient financièrement la résistance étaient connus des services secrets mais on ne pouvait pas les arrêter car ils s’étaient fondus dans la nature. On pensait donc qu’ils étaient allés se cacher dans leur village d’origine. Certains d’entre eux s’y trouvaient bel et bien mais nul n’osait les dénoncer, pas même le Mokaddem ni le Cheik, qui les fréquentaient quotidiennement, déjeunaient ou jouaient aux cartes avec eux. Le Cheik était lui-même un résistant notoire, il militait pour l’indépendance.

« Non ! On ne les a pas vus ici depuis des années, dit Bouchaïb. Vous perdez votre temps et vous nous faites perdre le nôtre. Retournez plutôt chez votre capitaine et faites-lui savoir que ces gens-là ne sont pas revenus ici depuis des années.

– D’accord. Mais on croit que…

– On peut croire ce qu’on veut. Ils ne sont pas ici, un point c’est tout. »

Le Mokhazni repartit sans avoir obtenu le moindre renseignement ni le plus petit indice de leur présence. Il reprit le chemin du bureau en jurant avoir reconnu en la personne d'Untel l'un de ces fugitifs, mais il n'en était pas vraiment sûr.

« Nous ne sommes pas des traîtres, dit Bouchaïb au Mokaddem.

– Ah, ça non ! »

Cependant, il informa les intéressés de cette visite, mais ils ne s'inquiétèrent pas.

« Tout ça, c'est du vent. Qui peut nous atteindre ici ? Il faudrait une armée. Quand on est dans la montagne, on est insaisissable », dirent-ils.

Cet incident n'eut pas de suite. Les résistants continuèrent de vivre leur exil chez eux jusqu'à l'indépendance.

Ce souvenir était si cher au vieil homme qu'il en reparlait souvent. « Cette époque était celle de l'enthousiasme, du sacrifice et de l'honneur. Où est tout cela, à présent ? » affirmait-il, puis il revenait au quotidien. Un quotidien calme qu'il appréciait car il n'avait aucun souci à se faire, et sa seule obligation était de vivre et de prier. Ses journées se passaient entre la mosquée, les champs et la maison où, après le repas de midi, il faisait une longue sieste, à l'abri de la canicule qui régnait dehors. Il dormait dans un coin frais du rez-de-chaussée où seul le bourdonnement des mouches prises dans des toiles d'araignée se faisait entendre. Ce bruit ne le dérangeait pas. Il représentait pour lui l'une des musiques secrètes de la vie, un langage essentiel adapté à l'univers des êtres qui luttent contre la mort omniprésente.

– Ce soir, j'irai mettre des pièges. On mangera du lièvre demain.

Il avait plusieurs assortiments de pièges et il savait où les tendre pour capturer tel ou tel gibier. Il aimait bien la chair du porc-épic, mais il lui préférait celle du lièvre, qui sentait bon les aromates. Et c'est sans surprise que le lendemain à l'aube il rapporta deux lièvres qu'ils dégustèrent, sa femme et lui, le soir même sur la terrasse. Le chat eut une grosse part.

– J'ai donné un peu de ce gibier à la voisine, dit la vieille.

– Tu as bien fait. Elle ne mange pratiquement pas de viande. Une fois l'an peut-être, à l'occasion de l'Aïd, si des gens charitables lui en offrent. Il y a

longtemps qu'elle vit seule. Elle n'a personne au monde. Il faut penser à cette femme de temps en temps, recommanda le Vieux.

– Je pense souvent à elle, je ne la néglige pas.

Cette pauvre vieille vivait dans une immense bâtisse en partie délabrée parmi des multitudes de rats et de chauves-souris. Elle était encore assez vigoureuse pour entretenir une vache et s'occuper des corvées journalières. Tout le voisinage la respectait et l'aidait. Elle ne manquait de rien, en vérité. On la surnommait Talouqit[*1] sans trop savoir pourquoi. Il y avait ainsi de ces noms bizarres que les gens portaient comme une tunique élimée et dont ils ignoraient la provenance. Pendant les fêtes, elle faisait elle-même le pain communautaire car elle avait dans la cour de sa maison un grand four en terre battue qu'elle utilisait à merveille. Les enfants qui venaient là ne repartaient pas sans emporter une galette rembourrée d'un œuf dur en coque cuit à l'intérieur de la pâte. On aimait cette femme dont on savait seulement qu'elle était une sainte et qu'elle lisait et écrivait couramment en arabe classique et en berbère[*2]. Elle tenait ces connaissances de ses ancêtres, qui étaient des cheiks vénérés, fait rare dans le clan des Aït Al Hassan, qui préféraient la guerre à la science. C'était donc une Tagourramte[*3] capable d'engager une joute verbale avec n'importe quel alim[*4]. Mais elle évitait de passer pour une guérisseuse, même occasionnellement, alors qu'elle n'ignorait rien des vertus des simples, seule pharmacopée de l'époque. Cependant, elle dut parfois soigner des enfants atteints de typhoïde ou de toute autre maladie grave. « Les enfants sont des anges, disait-elle. Je peux les soigner mais c'est Dieu qui les guérit. » Elle ne vendait donc pas son savoir au premier venu comme ces charlatans qui infestaient les souks et les rassemblements saisonniers. Elle s'occupait tout particulièrement des *maâroufs*[*5] comme celui de Sidi Bourja, dont le monument funéraire dominait l'entrée d'un ancien cimetière ceint d'un mur de pierre et d'épineux, à l'écart du village et tout à côté de ruines presque entièrement effacées, si bien qu'on ne savait rien du nom du site. Au vrai, personne ne connaissait l'histoire de la région. Les écrits qui lui étaient consacrés étaient rares et indécryptables. Il aurait fallu le concours d'experts pour les traduire en clair, ce qui n'intéressait personne vu l'insignifiance

historique de ces lieux reculés où l'on avait coutume de se réfugier pour fuir les envahisseurs de tout poil qui s'emparaient surtout des plaines côtières et des ports. Ces peuples des montagnes n'avaient connu que des guerres, des vendettas, et quand l'étranger ne les inquiétait pas ils s'étripaient entre eux, s'engageant ainsi dans des luttes intestines sanglantes et interminables.

– Talouqit est une sainte femme, dit le Vieux.

– Tout le monde en convient, répondit la vieille. Elle est capable de réciter le Coran d'une seule traite.

– Elle me fait penser à Lalla Tiizza Tasemlalt, sainte et savante dont on dit peut-être à tort qu'elle fut la maîtresse attitrée de Sidi Hmad Ou Moussa n'Zzaouit, le saint aux mille et un miracles et prodiges.

– Que ne dit-on pas ! On fabrique des histoires à défaut de détenir la stricte vérité, rétorqua la vieille. Les gens sont plus mauvais que la teigne.

– Pire ! On peut soigner la teigne mais on ne peut changer les mentalités.

– En tout cas, il n'y a plus de femme de ce genre, précisa la vieille. Il n'y a plus que des ignorantes bâtées qui triment sous le soleil ou dans la tourmente.

– C'est vrai ! L'ignorance fait des ravages. Nous n'appartenons pas à cette époque. Nous ne créons rien, mais nous consommons tout. Serions-nous donc inutiles ? Nous ne valons pas grand-chose, crois-moi. Un jour, peut-être… Les peuples du monde entier avancent dans la lumière d'un jour nouveau pendant que nous stagnons au fond d'une obscurité semblable à une eau croupie qui déjà pue la vermine. Mais ce n'est pas à ça que je pense. Je ne pense qu'à moi seul en ce moment. Je ne laisserai rien derrière moi en disparaissant. Le monde peut très bien se passer de moi, car même ceux qui m'enterreront ne seront pas de mon sang. C'est aussi bien comme ça. On est venu tout nu, on repart tout nu. C'est de l'autre côté du visible qu'existe le miracle tant espéré même par les Prophètes, et c'est pourquoi je prie Dieu de me préserver des turpitudes d'ici-bas.

– C'est de la tristesse, dit la vieille.

– Eh non ! Je suis logique avec moi-même, c'est tout. Tu sais, il y a quand même de très bonnes choses, comme ce dîner par exemple. Mais avant de nous coucher, j'aimerais t'apprendre une chose… ou plutôt deux. Tout d'abord, demain nous offrons un grand sacrifice à la mosquée. Deux bœufs seront

égorgés. Chaque famille aura sa part de viande et il y aura un repas commun auquel seuls les hommes participeront. Ce sera magnifique. Et maintenant, voici l'autre chose : depuis quelque temps, je fais un rêve absurde, toujours le même. Il y a là un grand arbre, un amandier vénérable plus haut que tous les autres… et sur ses branches supérieures beaucoup d'amandes qu'il est impossible de gauler sans grimper. Fasciné par elles, je n'hésite pas, je monte… et c'est au moment où je lève le bras pour gauler que je perds l'équilibre et tombe. Et puis, plus rien. Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Je ne sais pas. Mais tu devrais faire attention. À ton âge, on ne grimpe plus aux arbres. Dors bien et rêve d'autre chose.

---

*1. Boîte d'allumettes.

*2. Le Tifinagh.

*3. Sainte.

*4. Savant en science religieuse.

*5. Sacrifice rituel et repas en commun sous l'égide d'un saint.

Cette nuit-là encore, il rêva du même arbre. C'était le même scénario. Ce qui le turlupinait, c'était de ne pas pouvoir donner un sens à ce songe obsédant. Il aurait pu en toucher un mot au fqih, mais il ne le fit pas. « Après tout, presque tous les rêves relèvent de l'absurdité pure et simple, pensait-il. Mais pourquoi celui-ci fausse-t-il ma gaieté ? »

En se rendant à la mosquée, il oublia complètement cet incident. Il rencontra le boucher et un vénérable vieillard qui ne sortait de chez lui qu'occasionnellement. Ils empruntèrent le même chemin montant, aidant le vieux à avancer, et ce, jusqu'à la mosquée située tout en haut du village, raison pour laquelle on l'appelait Timzguid n't Gadirt[*1]. Cette mosquée, aujourd'hui désaffectée, a été remplacée par un édifice en béton doté de panneaux solaires et situé sur le sol ferme et non plus sur la roche granitique. Elle ne désemplit pas car son accès est aisé. On ne s'essouffle pas pour y parvenir. Même les plus réfractaires à la marche à pied s'y rendent.

Arrivés tout en haut, à destination, Bouchaïb et le boucher quittèrent le vieillard et allèrent voir les bêtes du sacrifice. C'étaient deux bœufs énormes, un noir et un rouquin. Dès qu'ils les virent, les bovins s'agitèrent et tentèrent de se relever, mais ils ne le purent car ils portaient des nœuds de corde aux quatre pattes. Leurs naseaux fumaient sous le soleil matinal et l'on sentait une odeur âcre de bouse et d'urine. Les bêtes avaient passé la nuit ici même sous la surveillance d'un gardien.

– Ils ont coûté cher, dit Bouchaïb, mais la mosquée a les moyens et les commerçants du Nord sont généreux, quoi qu'on dise. Ailleurs, il y a des mosquées tellement pauvres que leur imam porte des guenilles pouilleuses. Il lui

arrive même parfois de jeûner faute d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent.

– C'est bien ennuyeux, dit le boucher.

Il y avait foule sur la place. Certains hommes fumaient de longues pipes en bavardant pendant qu'un groupe de Noirs leur servaient le thé. Des enfants morveux et dépenaillés couraient les uns après les autres, crâne rasé et houppe au vent. Ils avaient congé ce jour-là, mais ils préféraient assister au sacrifice qu'aller se baigner dans le torrent. Leurs criailleries exaspéraient certains fumeurs qui les vouaient à tous les diables, mais ces effrontés n'en avaient cure. Le goût du sang et de la fête était plus fort qu'une admonestation ou même une gifle. Aussi ne pleuraient-ils pas quand ils en recevaient une. Ils s'empourpraient seulement et se remettaient à crier plus fort qu'auparavant. On les verrait tout à l'heure courir après les bœufs, auxquels on faisait faire plusieurs fois le tour de la mosquée avant le sacrifice. Au moment décisif, ils regarderaient couler le sang à gros bouillons sans éprouver d'effroi. Ils trouveraient naturel qu'on égorgeât d'aussi grosses bêtes, et ils se délecteraient de leur viande rouge après avoir joué au ballon avec leur vessie encore humide. De grands *kanouns*[*2] étaient déjà allumés à l'écart. On avait apporté d'énormes marmites pour la cuisson du repas communautaire. Il n'y aurait pas de couscous vu le temps que sa préparation demandait, mais on servirait un énorme tagine agrémenté de légumes divers. Le pain viendrait des fours du voisinage où les femmes s'activaient depuis le lever du jour. Après cette grande agape, les *inflass* procéderaient au partage équitable de la viande destinée aux familles, puis tous rentreraient chez eux, repus et satisfaits.

Ainsi se passa cette mémorable fête qui n'eut pas d'équivalent par la suite.

---

*1. « Mosquée haute », *tagadirt* signifiant ici « hauteur ».

*2. Foyers.

Le vieux Bouchaïb raconta l'événement à sa femme, mais cette affaire d'hommes ne l'intéressait pas. Elle apprécia néanmoins le lot de viande que le Vieux avait rapportée.

– Tiens ! Pour une fois, tu n'iras pas au souk, dit-elle.

– C'est aussi bien, répondit le Vieux. Nous avons tout ce qu'il faut ici pour au moins quinze jours.

– Qu'est-ce que tu veux pour ce soir ? Du lièvre ?

– Il en reste encore ?

– Oui.

– Alors prépare-le.

Ils étaient assis sur une natte de jonc dans une petite pièce rectangulaire qui donnait directement sur la vallée. On voyait nettement la cime des grands palmiers-dattiers et quelques vieux caroubiers plus près de la maison… On entendait le croassement des corbeaux réfugiés sur les palmes, le roucoulement des tourterelles dans les oliviers et les arganiers, et la stridulation insistante des cigales. À un moment donné, un coup de feu claqua. Bouchaïb alla regarder par la fenêtre, puis il dit :

– C'est Hmad qui chasse le corbeau. Sa femme est malade, elle a besoin de la chair de ce volatile.

– La pauvre !

– Elle est plus jeune que toi mais si épuisée par ses grossesses qu'elle tient à peine debout.

– On ne la voit jamais. On ne sait pas à quoi elle ressemble.

– C’est une recluse. Hmad n’aime pas voir traîner ses femmes dehors. Il les saignerait plutôt !

– Ce serait dommage ! Ses filles sont belles.

– Personne ne peut leur manquer d’égards, on connaît l’esprit de vengeance de Hmad. Il va donc les vendre au plus offrant.

– On dit de lui qu’il a tué au moins cent personnes avant l’arrivée des Français.

– Oh ! Beaucoup plus ! Nul ne connaît le nombre exact de ses victimes. Il était le maître de la région, pour ainsi dire. Mais aujourd’hui il ne lui reste que son fusil de chasse. Comme les temps ont changé, hein !

– Mais il est toujours craint.

– Oui. Aussi ne fréquente-t-il personne. Qui fréquenterait un ancien tueur ? Ses semblables sont morts depuis longtemps. Il est tout seul maintenant. Tout seul, certes, mais solide et dangereux, aussi dangereux qu’un cobra d’Égypte. Assez parlé de ça ! Prépare-nous donc un bon thé. Celui que j’ai pris à la mosquée était infect.

– Tu n’entends pas chanter la bouilloire ?

– Si.

– Veux-tu des amandes grillées ?

– Des amandes et des dattes.

Elle apporta les friandises. Il aimait les fruits secs.

– Ces dattes viennent d’Algérie, plus exactement de Biskra. Elles sont de loin les meilleures.

– Trop sucrées.

– C’est ce qui les différencie des dattes locales. Celles-là valent très cher. On ne peut les manger qu’en buvant du lait. C’est ce que font les Touaregs. As-tu déjà vu des Touaregs ?

Elle ne répondit pas.

– Non ! Ce sont des nomades qui possèdent d’immenses troupeaux, mais ils ne mangent pratiquement pas de viande. Ils vivent seulement de lait de chamelle et de dattes. Ils sont particulièrement rudes. Des Berbères comme nous. Leurs femmes seules sont lettrées. Elles lisent et elles écrivent. Elles connaissent la

vieille écriture berbère, le Tifinagh… et elles composent des poèmes et des chansons.

– On dirait que tu les connais bien.

– Oui. J’ai été spahi au Sahara, mais j’ai déserté. Et quand on m’a rattrapé, on m’a jeté en prison. J’ai passé cinq ans de ma vie dans les prisons militaires. J’ai cassé des pierres sous le soleil ardent. J’ai tenté maintes fois de m’évader mais on m’a repris, roué de coups et enchaîné à des boulets lourds que je traînais derrière moi. Quand j’avais soif, on me refusait l’eau. « On n’en a pas pour toi », me répondait-on.

– Tu ne m’avais jamais raconté ça, dit la vieille.

– À quoi bon ! Tu sais, ce sont des choses sans importance.

– Des choses sans importance ? Tu aurais pu y laisser ta peau.

– D’autres ont souffert plus que moi, ils n’en sont point morts. Va, c’est le moral qui compte.

Elle servit le thé. La pièce était fraîche bien qu’il fît dehors une température d’enfer.

– Tu penses toujours à ton rêve ? demanda la vieille.

– Maudit soit-il ! Il revient toutes les nuits comme un vautour prêt à fondre sur un malheureux blessé.

– Oublie-le donc !

– C’est lui qui ne m’oublie pas, dit-il.

Il but son thé à petites gorgées, fuma plusieurs cigarettes. Cette brusque escapade dans le passé avait rouvert certaines plaies qu’il croyait cicatrisées depuis longtemps. Il se revit errant de ville en ville à la recherche d’un travail, mais il n’y avait rien. La misère régnait partout et une grande épidémie de typhus emportait les plus faibles. Seuls les Européens étaient soignés à temps. Cette maladie sévissait surtout dans le peuple, chez les *indigènes* comme on les appelait alors. Il y avait des poux partout. Chez les Européens, les poux n’existaient pas. Certains esprits moqueurs disaient : « Qui n’a pas de poux n’est

pas musulman… » Les Français vivaient dans la propreté tandis que les indigènes s'entassaient les uns sur les autres dans des gourbis confinés. Plusieurs années de sécheresse avaient appauvri la campagne jadis riche en céréales qu'on exportait vers l'Europe. Maintenant, les paysans se nourrissaient de racines et de tubercules, eux aussi très rares. Les morts se chiffraient par milliers : « C'est la racaille qui crève, disait-on. Bon débarras ! » Les colons récupéraient ainsi des terres abandonnées. Ils foraient des puits, plantaient des orangers, semaient du blé. Ils prospéraient sur ces terres qui n'avaient vu que des cadavres. Les humbles fellahs d'autrefois se voyaient contraints de travailler au service des nouveaux maîtres pour survivre. Ceux qui avaient eu la chance d'être engagés pouvaient compter sur l'aide du maître. Ils étaient alors pris en charge, soignés, bien nourris et ils pouvaient échapper au sort tragique qui décimait les gens des *noualas*[*1] et autres hameaux qu'on finissait par déserter pour fuir une mort certaine. Des masses d'hommes envahissaient les villes et se retrouvaient parqués dans des bidonvilles déjà surpeuplés. Rares étaient ceux qui travaillaient. En Europe, la Guerre durait depuis deux ans. Seules les usines d'armement allemandes fonctionnaient. La France était sous la botte nazie, mais les autorités coloniales, qui étaient vichystes, envoyaient tout en métropole. Il n'y avait donc rien à manger pour les autochtones. Avec le débarquement américain de 1942, qui cloua au sol la flotte aérienne française fidèle au maréchal Pétain, les choses se remirent à fonctionner à peu près normalement. On ouvrit des chantiers, le dollar coula à flot. Les bases militaires américaines employant beaucoup de Marocains, l'arrière-pays en profita. On soignait les malades. Du jour au lendemain, le typhus disparut. Et, comme par hasard, la pluie se remit à tomber. Les campagnes reverdirent. On se remit à procréer. L'armée française engagea des jeunes qu'on envoya sur les fronts d'Europe, en Italie et ailleurs. On rendit hommage à la bravoure du Marocain tout en oubliant qu'on l'avait jusque-là méprisé. On promit même l'indépendance à Mohammed V, lorsque la Guerre serait finie, mais on oublia ce serment. L'euphorie des lendemains de la Guerre était telle qu'on recommença à traiter le colonisé de sous-homme, de turbulent et d'ignorant congénital. D'arriéré pathologique, en quelque sorte. Le Marocain ouvrit des écoles privées pour

instruire ses enfants. Il lutta fermement pour sa liberté. Les prisons étaient pleines à craquer de résistants. Les exécutions sommaires étaient monnaie courante. On en était là au moment où le Mokhazni était venu se renseigner sur les fugitifs recherchés par la police. Bouchaïb l'avait renvoyé sans autre forme de procès. Ils étaient bel et bien au village. Ils se rendaient même au souk de temps en temps, mais ils savaient se fondre dans la foule et disparaître au bon moment. On entendait depuis quelques jours l'explosion de mines… C'était l'un de ces recherchés qui brisait un flanc de la montagne pour agrandir sa maison. Il avait besoin de pierre pour cela. Il avait réussi le tour de force de se faire délivrer par le capitaine commandant le canton une autorisation d'achat d'explosifs. Il avait dû fournir une fausse identité sans doute. Ou soudoyer un fonctionnaire… Nul n'en savait rien. Bouchaïb, qui allait chez lui pour écouter la radio, la seule radio du village, était au courant de ce qui se passait dans les villes du Nord. Chaque jour, des traîtres étaient exécutés, des bombes explosaient dans les marchés européens et aux terrasses de certains cafés à l'heure de l'apéritif. Des journaux interdits se vendaient sous le manteau. On écoutait comme une parole sacrée *La Voix des Arabes* émise depuis Le Caire. On avait le moral car on estimait qu'on pouvait gagner. En Algérie même et après la défaite de Diên Biên Phu, la guerre de libération avait commencé. Le colonialiste était aux abois mais il ne l'admettait pas encore. On n'en était pas encore là. Il allait se ruiner dans cette aventure et accepter l'inacceptable, à savoir l'indépendance des opprimés.

Bouchaïb, qui aurait pu prendre du galon dans l'armée comme tant d'autres, préféra la vie simple aux risques et aux honneurs. C'est pourquoi il s'était retiré chez lui après s'être démené comme un diable dans les provinces du Nord. Il s'était donc marié avec une cousine lointaine et s'était mis à cultiver la terre des ancêtres. Il avait trouvé là une paix royale, car il adorait la nature vierge. Et quand il pleuvait, c'était l'abondance. La vie reprenait toujours le dessus. On était loin de l'agitation des villes, des massacres et autres règlements de comptes. Ici, on était en sûreté, on pouvait sortir, vaquer à ses occupations sans risquer de recevoir une balle dans la peau. Bouchaïb aimait jardiner. Il avait planté des arbres fruitiers : des oliviers, des amandiers, et même un bananier, chose inconnue dans la région. Quand il trouvait un nid dans un arbre, il était heureux.

Il considérait les oiseaux qui venaient dans ses champs comme ses protégés. Il avait chassé les gosses qui s'en prenaient à ces oiseaux paisibles et mis durement à l'amende leurs parents en tant qu'anflouss. Ceux-ci durent morigéner leur progéniture car plus personne ne pilla les nids. Attenant à sa maison, un petit verger produisait des clémentines, des oranges et des figues, ces petites figues noires dont les merles se régalent dès qu'elles commencent à mûrir. Bouchaïb permettait à ces oiseaux dont il appréciait le chant de partager sa subsistance. Aussi ne fuyaient-ils jamais à son approche. Comme les oiseaux ne le redoutaient pas, on le prenait à tort pour un saint ou un magicien. Lui seul savait que l'amour était le lien qui l'unissait à ces êtres peureux et fragiles. Un animal reconnaît très vite la bonté chez l'homme. Il sait aussi discerner le mal là où il se trouve. D'aucuns croient que la huppe, l'oiseau de Salomon, y voit à vingt pieds sous terre. Les gens de Mogador[*2] avalent tout cru son cœur palpitant pour acquérir encore plus de perspicacité. Superstition ? Sans doute. Cependant, ce bel oiseau si rare et solitaire fascine encore tous ceux qui le regardent. On n'en voit que rarement. Mais on se sent tout à coup heureux quand on en voit un dans un pré. Un oiseau seigneurial.

– Tu ne voudrais pas faire ta sieste ? dit la vieille.

– Hein ? Ma sieste ! Eh bien, pourquoi pas ? Comme tu me vois, j'étais en train de rêver.

– De ton arbre ?

– Dieu m'en garde ! Non ! Du passé et de certaines autres choses. De la vie, quoi.

– Tu revis ton passé ?

– Oui. Mais il est si effrayant, si misérable qu'il serait peut-être préférable de l'oublier.

– Ton passé ?

– Le mien, celui des autres. Les grandes misères de l'époque, la famine, les épidémies, l'anéantissement collectif.

– Je n'ai jamais connu ça, moi.

– Les gens d'ici ne connaissent rien. Ils ont toujours relativement bien vécu. Ce sont ceux du Nord qui ont souffert. Dans les montagnes, on est habitué à vivre à la dure. Quand une chose vient à manquer, on lui trouve tout de suite un substitut. Là-bas, quand une chose s'épuise, tout s'épuise, y compris le corps. Qu'il y ait une guerre par exemple, et tout est remis en cause. Le sort implacable qui a mille tours dans son sac s'en mêle. Tous les malheurs s'abattent sur ces pauvres gens en même temps. Les familles se disloquent, les maladies minent la population, on erre sans but, on mendie, on perd toute dignité humaine.

– On ne connaît pas ça ici, dit la vieille.

– Eh non ! Ici, on est tranquille. On vit avec les saisons et au jour le jour, on apprécie l'instant à sa juste mesure. Chaque minute de la vie compte. N'est-ce pas le bonheur suprême ?

– Bien sûr que oui.

– C'est pour cette raison que je n'aime plus le Nord, ni ses villes tonitruantes ni ses campagnes. Et pourtant, que n'ai-je chapardé dans les fermes uniquement pour survivre ! La famine était terrible. Les gens mouraient en masse. Des dizaines et des dizaines s'en allaient comme ça… Moi, je trouvais toujours le moyen de voler quelque chose, n'importe quoi pour ne pas crever de faim… C'était le vol ou la mort ! J'ai moins souffert en prison qu'en liberté. Elle était tout le contraire de ce qu'elle signifiait alors. Être libre et crever de faim, merci ! Redonne-moi donc un peu de thé et quelques amandes grillées.

Elle le servit. Il alluma sa énième cigarette et reprit :

– À cette époque sombre, seuls les Européens vivaient bien. Ils avaient des médecins, des aliments. Ils savaient vivre. Mais ils vivaient entre eux et pour eux-mêmes. Les autres ne les intéressaient pas. Ils pouvaient bien crever, ça ne les dérangeait pas. Seuls quelques Marocains très riches vivaient aussi bien qu'eux. Le sort du peuple ? Ils s'en foutaient ! Quant aux juifs, ils croupissaient dans les *Mellahs*. Ils étaient aussi misérables que les musulmans les plus misérables. Les uns et les autres priaient le même dieu mais ils ne se comprenaient pas. Chacun suspectait l'autre de félonie, de mauvaise foi, de filouterie… Et cette discorde profitait surtout aux plus riches, à ceux qui tiraient les ficelles. On dressait le Berbère contre l'Arabe, le juif contre les deux autres

au moment même où Hitler en massacrait des millions. Six millions de juifs en tout, c'est ce qu'on dit. Partis en fumée dans les fours crématoires d'Allemagne et de Pologne. Le juif était alors l'ennemi numéro un, le suppôt d'Iblis, le sinistre usurier, le pendard, etc. Quelqu'un dont il fallait à tout prix se débarrasser pour la tranquillité universelle. On voulait purifier la planète. Le bouc émissaire, c'était le juif. On était devenu fou à lier mais cette folie payait. Voilà pourquoi je rejette cette humanité avilie. Mais j'aimerais bien faire ma sieste à présent. Et comme il fait frais, je m'allonge ici même.

Il dit et s'endormit aussitôt, mais il se réveilla en sursaut et maudit cent fois ce rêve qui l'obsédait, le poursuivant partout comme une malédiction. Il fit le serment solennel qu'il ne se rendrait plus à la récolte des amandes. Lui qui aimait tant y participer, il devrait désormais se contenter d'observer cette besogne de loin. « Après tout, je n'aurai qu'à prendre des précautions. Comme je ne suis plus un jeunot, je dois éviter certaines tentations. Que diable vais-je chercher là ? On n'échappe pas à son destin. On est voué d'avance à la destruction et, comme tel, on ignore parfaitement où et quand et comment… Mais où est donc ma femme ? Ah ! Elle est encore allée chouchouter les bêtes, je présume. Eh bien ! Reprenons du thé et fumons. Si le sommeil revient, qu'il soit le bienvenu, je suis toujours prêt à dormir un brin. »

Il reprit du thé et fuma. Par la fenêtre ouverte, on voyait distinctement le sommet du massif montagneux aussi pelé qu'une dune. Pas un seul arbre visible de ce côté-ci de la chaîne. Mais il devait y avoir là-haut une certaine végétation puisqu'on y chassait le mouflon. On y braconnait même, car il n'existait dans le pays aucune surveillance et il n'y avait pas de garde forestier à cent lieues à la ronde. Mais il fallait être un fin tireur et un grimpeur émérite pour abattre un mouflon. Rares étaient les gens capables d'un tel exploit. On pouvait les compter sur les doigts d'une seule main. En traquant le gibier des hauteurs, des chasseurs confirmés avaient perdu la vie en tombant dans le précipice – une seule pierre descellée et l'on allait éclater comme un fruit trop mûr trois cents mètres plus bas sur une saillie ou une plate-forme. Aussi se faisait-on généralement

accompagner d’un guide pour qui ces lieux tortueux n’avaient aucun secret. Et même alors, il y avait encore des risques liés au travail des roches… personne ne pouvait prévoir un drame toujours possible. « Une demi-journée est nécessaire pour atteindre ce sommet, se dit le Vieux. Je connais bien cet endroit, il est truffé de pièges naturels. » Autrefois, il avait chassé le mouflon. La traque durait parfois plusieurs jours mais c’était souvent payant. On mangeait alors l’un des meilleurs gibiers du monde. La nuit, on bivouaquait dans un creux. Après un dîner frugal, on dormait jusqu’à l’aube et l’on se remettait en marche. On jouait sa vie comme sur un fil ténu qu’un rien pouvait rompre à tout moment. Mais un sentiment puissant anesthésiait durablement la peur du vide. Seul le mouflon comptait, cet animal plus gros qu’un bélier domestique et qui sautait d’une roche à l’autre comme un oiseau, grimpait lestement, se recevait sur une saillie et disparaissait aussitôt qu’il était apparu. « Impossible de suivre un tel gibier si l’on n’est pas maître absolu de ses nerfs. C’est quand on perd cet équilibre que l’accident survient. Le bon chasseur est celui qui n’éprouve aucun sentiment, celui qui se fond dans la pierre, devient pierre à son tour… » Bouchaïb avait passé d’excellents moments en haut avec des amis aujourd’hui disparus et qui étaient de véritables guerriers de la montagne, des connaisseurs d’armes et des tireurs d’élite. C’étaient aussi des gens d’honneur… Il y avait parmi eux quelques bandits qui ne l’étaient devenus que par la force des choses. Ils allaient piller d’autres villages et ils rentraient armés jusqu’aux dents en conduisant des bêtes de somme surchargées de butin. On volait n’importe quoi car tout avait de la valeur. On pouvait tout écouler dans les souks sans encombre. Bouchaïb se souvenait de cette époque où la rapine était de rigueur. Tout le monde redoutait ces visites nocturnes. On se barricadait dès la nuit tombée jusqu’au lever du jour. Les voleurs eux-mêmes qui vivaient avec leur famille avaient peur des autres voleurs. En fait, tout le monde volait alors tout le monde. Ce désordre cessa avec l’arrivée des Français, qui mirent au pas les bandits coriaces et les têtes brûlées. Mais seule la peur du bagne eut véritablement raison de cette engeance. À ce souvenir, Bouchaïb sourit et pensa : « Après tout, la France nous a apporté la tranquillité. Une paix sublime. Il serait idiot de ne pas reconnaître ses bienfaits, qui sont nombreux. Avant elle, avant sa venue, il n’y avait aucune route dans

tout le pays, aucune autorité non plus. Et pas la moindre sécurité. Il y a eu du changement depuis l'arrivée de la France. Ceux qui ne s'en rendent pas compte ou qui ne veulent pas l'admettre se leurrent. Eh ! Mais toutes ces routes ont été taillées sur le flanc de la montagne par des légionnaires au fur et à mesure que l'armée avançait… Depuis ce temps, toutes les denrées et autres marchandises arrivent au souk, plus la peine d'attendre des mois et des mois le retour des anciennes caravanes… Le commerce est florissant. Mais l'argent vient toujours du Nord… et celui qui n'a personne là-bas n'a rien ici non plus. Heureusement que j'ai cette échoppe à Mazagan, elle me rapporte de quoi faire tourner la baraque. C'est mieux que d'aller tous les ans quémander la *zakat*[*3] chez les gros négociants et les épiciers de la ville européenne. Cependant, ils ne m'oublient pas, je suis toujours sur leur liste. Je ne me déplace pas mais les sous et les colis arrivent par le car des Aït-M'Zal. Ainsi, j'ai mon tabac, mon thé et même des livres. Je n'ai donc vraiment besoin de rien. Ah si ! J'ai besoin d'un poste de radio. Par les temps qui courent, il faut avoir chez soi un poste de radio. Bah ! Qu'est-ce que tu veux en faire ? Que t'importe ce qui se passe ailleurs ! On ne parle jamais de chez toi à la radio. Ta radio, c'est ce qui t'entoure : le vent, un brin d'herbe, un arbre, un oiseau, une silhouette furtive, et tous ces bruits diurnes et nocturnes qui sont la symphonie de la vie… même le coassement des crapauds et des grenouilles, la nuit, quand le cri du chacal répercuté au centuple par sa queue (c'est une légende) tranche le silence comme un couperet. Ah ! Le salopard ! Que de coqs ne m'a-t-il pas mangés ! Mais j'en ai eu un ou deux, pardi ! Non, non ! C'était pas sa faute ! C'était la faute des poulets. Ils n'avaient qu'à ne pas sortir du poulailler ! C'est que ces idiots aiment vadrouiller dehors, et toujours aux heures où le carnivore est à l'affût, au crépuscule de préférence et tôt le matin, quand il ne fait ni jour ni nuit. À l'heure du chacal, quoi. Pauvres coqs ! Idiots ! J'en ai averti plus d'un. À l'un j'ai dit : “Ah ! tu te crois libre et fort ! Eh bien, y aura du grabuge, je retrouverai ici même tes belles plumes blanches et noires demain matin.” Et c'est ce qui est arrivé, hélas ! Le lendemain matin, ses plumes voletaient au même endroit. Le prédateur ne l'avait pas raté. Eh ! Mais ce volatile est un parfait idiot ! Pour un peu, il se croirait un aigle. Mais un aigle tue le chacal, la différence est là. Il fond sur le charognard et le

terrasse proprement. L’aigle ? C’est le roi du ciel. Mais où est passée ma femme ? Elle ne fait jamais de sieste, elle. Tiens, elle arrive. »

– Hé ! Où étais-tu ?

– Chez les bêtes. Il faut bien les nourrir et leur donner à boire.

– Assieds-toi.

Elle obéit. Un ballet de mouches bourdonnait dans l’air. Dehors, c’était toujours la même chaleur intense qui poussait les êtres à se réfugier dans l’ombre.

– Tu veux quelque chose ? dit-elle.

– Je voulais te dire qu’il y a juste un instant j’ai vu une scolopendre au plafond.

– Elle a toujours vécu sous la poutre centrale.

– C’est là que je l’ai vue. Elle ressemble à une chaîne en or.

– Elle est belle mais venimeuse.

– Celle-ci ne ferait de mal à personne. Elle ne descend même pas. En plus, elle nous connaît. Du reste, elle se nourrit exclusivement d’insectes. Elle est plutôt utile, tu sais.

– Probablement.

– On dit que lorsqu’elle mord quelqu’un elle ne lâche pas prise tant qu’on n’a pas disposé devant elle un plateau chargé d’or. Est-ce une légende ?

– Sans aucun doute. Mais sa morsure est mortelle, ça je le sais.

– Nous avons un autre locataire dans le réduit de l’âne. Un beau serpent bariolé. Il a fait son gîte chez l’âne. On dirait qu’ils s’entendent bien. Quand il me voit, il ne bouge pas, il n’a pas peur. Ses couleurs sont superbes : bleu, vert, orange, jaune, et bien d’autres encore, que sais-je ? Il est très long. Je n’en ai jamais vu un pareil. Ce n’est peut-être pas un reptile ordinaire, mais un djinn. En tout cas, il mange des rats. Heureusement qu’il est là pour nous en débarrasser. Le chat comme tu sais est gâté, il n’accepte pas n’importe quoi. Il ne court même plus après les rats ! Et pourquoi en mangerait-il, si habitué qu’il est aux mets délicats ?

– Hé ! C’est mon chat ! Pourquoi mangerait-il des rats ?

– Mais c’est son rôle !

– Eh non ! Son rôle, c’est d’être tout près de moi et de ronronner. Mais où est-il passé ?

– Il dort à l’étable. Tu le verras ce soir. Tu sais, j’aime bien ce chat. N’écoute donc pas ce que je dis.

– C’est pour me taquiner ou pour rire ?

– Ho ! Seulement il est tout noir. Pas la moindre tache blanche ! Or on dit que le diable est noir et qu’un chat noir c’est l’incarnation du démon.

– Sottises ! Un chat n’est pas plus le diable que le diable n’est un chat. Et un nègre n’est pas un diable ! C’est un être humain de couleur ! Le diable est invisible, les jnouns également. Un chat ou un nègre sont bel et bien visibles. Les jnouns ou le diable peuvent frapper quelqu’un quand ils le veulent, il ne peut pas les voir. Il reçoit des coups, c’est tout. Mais un chat ne fait de mal à personne. Un nègre, si. Les coups du nègre sont tordus ! Mais il existe des nègres pacifiques. C’est rare, très rare, mais il y en a. Notre chat est un seigneur, il est supérieur à un chien. Il n’a jamais attrapé la gale, lui.

– Tu aimes ce chat autant que tu aurais aimé un enfant, n’est-ce pas ?

– Je le considère un peu comme un fils bien qu’il ne soit pas de mon espèce. Mais ne dit-on pas que le Prophète adorait les chats ?… Oui, j’ai un faible pour lui, c’est humain. Et dire que les autres méprisent les animaux !

– C’est vrai ! Dans les campagnes du Nord, les Arabes chassent les chiens à coups de pierre. Un Français s’en est offusqué. Il m’a dit : « Vous autres, vous êtes mauvais ! Vous persécutez les chiens. » J’ai répondu que le chien était une bête maudite, un sournois, un enragé potentiel. Mais il a maintenu son jugement : les Arabes sont mauvais parce qu’ils détestent les chiens. Il n’a pas tout à fait tort. Les Arabes haïssent les chiens. Comme ils ne leur donnent rien à ronger, les chiens se transforment en charognards et même en tueurs. Bien des femmes imprudentes ont ainsi été déchiquetées et dévorées par des bandes de chiens errants.

– C’est horrible !

– Oui. Quand je te dis que le Nord n’est pas vivable ! Il est malsain.

– Mais nos chiens ne sont pas aussi sauvages.

– Ce sont des chiens de berger, des gardiens de troupeaux bien dressés. Ils mangent bien et font bien leur travail. Mais quand ils contractent la rage, on est obligé de les tuer et de les jeter dans un puits loin du village.

À l'époque, plusieurs familles avaient des troupeaux de chèvres et de moutons. Les bergers les sortaient à l'aube et les ramenaient le soir. C'était tous les jours ainsi, excepté pendant les fêtes. Beau spectacle que celui du retour des bêtes au crépuscule. Bêlements cacophoniques, odeurs fortes, et puis la traite des femelles… On offrait du lait frais à tous ceux qui en voulaient. Sur leur passage, les boucs et les chèvres, en déféquant, abandonnaient aussi la coquille dure des noix d'argan qu'ils avaient avalées et dont seule la peau avait été digérée. On glanait ces petites noix pour récupérer l'amande amère dont on extrayait cette huile rouge d'argan tant appréciée des montagnards. Pour ce faire, les femmes grillaient les amandes avant de les moudre au moyen d'une meule de grès. Ensuite elles pressaient la pâte pour obtenir enfin cette huile parfumée unique au monde. Quant à la pâte sèche, elle servait à enrichir la nourriture de la vache laitière.

– Je dois t'apprendre une chose, femme, dit le Vieux. Une chose très importante. On est heureux ensemble, n'est-ce pas ?

– Oui, mais sans enfants…

– Bah ! C'est mieux ainsi. Dieu l'a voulu, la lignée est finie. Même des rois ont subi ce sort. J'ai lu les Écritures et bien d'autres livres, je sais ce que je dis. Sidna Aïssa[*4] n'a pas laissé de postérité, Sidna Moussa[*5] non plus. Et Sidna Mohammed[*6] a perdu l'unique garçon qui lui était né. Il n'a laissé que des filles. Alexandre le Grand n'a rien laissé du tout. Il mourut jeune de la malaria contractée dans les marais de l'Indus et ce sont ses généraux qui ont dépecé l'Empire après sa disparition. Il n'a donc laissé que son nom, qui brille toujours comme une étoile vive au firmament du monde. Les Arabes l'appelaient Doul' Qarnaïns[*7]. C'est ainsi qu'il est nommé dans une sourate du Livre Saint[*8]. Alors, nous autres… Tu vois, ça n'a vraiment pas d'importance. Et pourtant j'en

connais qui se lamentent, maudissent et s'aigrissent à cause de leur stérilité. Parce que leur semence est nulle, ils se croient maudits. Hé ! mais ce sont des fous. Dieu fait ce qu'il veut. Et moi, je suis content de mon sort.

– Mais tu devais me dire quelque chose d'important, lui rappela la vieille.

– Ah oui ! Oui… Ce n'est rien. Je veux seulement te dire que ta conversation vaut celle d'un homme sensé. C'est pourquoi ta présence me rassure. Elle est agréable. Tout indique que tu m'étais prédestinée. Dieu veuille qu'on se retrouve dans l'autre monde après le Grand Jugement, car je ne veux pas d'autre houri que toi. Je ne suis ni un vicieux ni un polygame. On n'a pas de polygames ici mais on a des vicieux. On dit beaucoup de choses à propos d'Unetelle ou d'Untel… Moi, je suis fidèle et je n'aime que toi, ma vieille.

Elle rit.

– Tu ne m'en as jamais autant dit.

– C'est fait.

---

*1. Chaumines.

*2. Essaouira.

*3. Aumône rituelle.

*4. Jésus-Christ.

*5. Moïse.

*6. Le Prophète.

*7. L'Homme à deux cornes.

*8. Le Coran.

La première maison de béton apparut près du cimetière au lendemain de l'indépendance. C'était une nouveauté et son propriétaire, un commerçant de Casablanca, invita tout le village à célébrer cet événement. Il fit venir de loin des tolbas[*1] qui récitèrent de longues sourates du Coran afin que cette demeure soit bénie et préservée des jnouns et des mauvais esprits qui pourraient remonter des entrailles de la terre afin de frapper de maux insolites ses habitants. Comme par hasard, les premières automobiles firent aussi leur apparition. L'ancienne piste fut prolongée de quelques kilomètres pour permettre aux nouveaux riches de se rendre jusque chez eux au volant de leur véhicule. Ils payèrent eux-mêmes des terrassiers qui travaillèrent sans relâche au déblaiement du terrain propre à ce tracé. Petit à petit, l'aspect des lieux changeait. Les anciennes maisons désertées commençaient à se ruiner. Une pierre tombait, une autre suivait, puis les murs cédaient sous le poids des poutres. Les maisons qui se trouvaient tout en haut du village furent les premières à subir les conséquences directes de cette modernité qui était entrée ici du jour au lendemain, sans crier gare. Des pompes à eau arrivèrent en même temps. On entendait partout leur pétarade. Les femmes ne s'épuisaient plus à tirer l'eau du puits à la force du poignet pour irriguer le potager. Les postes de radio, inexistants jusque-là, cacophonèrent la nuit, couvrant de leurs grésillements les bruits naturels des champs.

Le vieux couple assista sans tristesse à ces événements insidieux qui allaient transformer de fond en comble le paysage. Bouchaïb ne se plaignit pas même de l'intempestive intrusion des radios car ceux qui en possédaient habitaient loin de chez lui. Son havre était resté aussi calme qu'auparavant. En fait, rien ne le gênait de ce qui venait du Nord, bien qu'il continuât à se rendre au souk à dos

d’âne alors que des bus faisaient la navette. « Je suis le gardien de la tradition », disait-il quand on abordait ce sujet en sa présence. Et il ajoutait aussitôt : « Tout évolue, sauf les mentalités. L’ennuyeux, c’est qu’elles ont plutôt tendance à empirer. » Il n’était d’ailleurs pas le seul à se rendre au souk à dos d’âne en suivant les lacets sinueux du chemin muletier à travers la montagne au lieu de la route qui empruntait le cours de la vallée, deux fois plus longue que ce parcours ancestral. Il y en avait même qui faisaient tout ce chemin à pied. Il fallait seulement se lever tôt et prendre la route pour arriver à destination avant l’embrasement du jour. À partir de dix heures, en effet, c’était déjà la fournaise. Les roches étaient si chauffées que tout ce lieu chaotique irradiait une énergie insupportable. Les bêtes sauvages elles-mêmes préféraient l’obscurité profonde des grottes et des anfractuosités à la lumière aveuglante et torride du jour. Chemin faisant (c’était toute une expédition), les voyageurs échangeaient des informations utiles, s’enquéraient du sort de l’un ou de l’autre ; bref, à aucun moment on ne s’ennuyait. On plaisantait même :

« Hé, Moussa ! As-tu vu ton si joli turban tout neuf ?

– Wah ! Qu’a-t-il donc mon turban ?

– Il est si beau qu’il plaît aux mouches. Elles font le voyage gratis là-dessus.

– Bah ! Les mouches voyagent comme nous. »

Et l’on riait. L’heure passait. Au souk, on se séparait, mais à midi on se retrouvait à la même gargote autour du même tagine de bouc. Une viande succulente car ces bêtes ne consommaient pas de déchets, mais les herbes et les aromates de la montagne. Le soir, avant la nuit, on rentrait au village en groupe. Ce n’était pas fatigant. Ainsi, pour certains, prendre le car pour gagner du temps ne valait pas le coup. « Il y aura toujours des chemineaux. Il y aura toujours des amoureux de la montagne », répétait le Vieux à qui voulait l’entendre. Mais la plupart des jeunes avaient maintenant des bicyclettes et même des vélomoteurs. D’autres prenaient le car. Seuls les plus endurcis se retrouvaient entre eux une fois par semaine sur le même chemin de la montagne. Ils étaient heureux de leur sort et n’enviaient pas les autres. « Que le monde évolue ou craque, ça ne nous dérange pas, nous sommes tout à fait libres de nos mouvements. Quant aux

autres, si le car les laisse en plan, ils se voient contraints de passer la nuit au souk dans une gargote ou à la belle étoile… »

---

*1. Étudiants en théologie.

Des années passèrent donc ainsi, apportant chacune plusieurs changements. Cependant, les familles continuaient à cultiver la terre, à entretenir les arbres, à battre le blé ou l'orge en été… Elles avaient encore des ânes, des mules et des vaches. La pluie était au rendez-vous. La sécheresse et la désertification n'étaient pas encore signalées. Les grandes calamités qui faisaient peur aux gens du Sahel et aux Présahariens étaient encore loin. Au souk, on n'achetait pas de légumes, car on en produisait chez soi. En revanche, on s'y approvisionnait en produits essentiels comme le pétrole lampant, le carbure de calcium, le thé vert (seul le Vieux n'en achetait pas), le sucre, le sel, la viande, les dattes et d'autres produits inexistants au village tels que le tabac, le henné, les ustensiles manufacturés, etc. Et même lorsqu'une boutique s'ouvrit au village tout près d'un sanctuaire vénéré et tout à côté de la seule medersa de la région, même alors, on allait encore au souk car c'était là qu'affluaient les marchandises innombrables et variées qui venaient du Nord. On avait le choix et l'on marchandait fermement, faisant parfois tomber le prix d'une chose de moitié – ce qui plaisait même aux marchands, qui méprisaient visiblement ceux qui payaient sans discussion préalable. Au souk, on pouvait aussi se faire faire une djellaba, une gandoura et des souliers sur mesure. Bref, ce grand marché hebdomadaire avait toujours été indispensable à l'équilibre économique de la région. Aussi venait-on de loin pour y vaquer à ses affaires.

Au village, une petite minoterie commença de fonctionner. Les femmes qui jusque-là moulaient l'orge chez elles ne tardèrent pas à prendre l'habitude d'y aller. Seule la vieille épouse de Bouchaïb continuait de moudre ses céréales à la

maison. Elle trouvait, disait-elle, plus de goût à la farine qu'elle produisait elle-même.

– Mais tu te fatigues, objectait le Vieux.

– Oh non ! Ça me maintient en forme, au contraire. Regarde donc les autres : elles vieillissent plus vite que moi parce qu'elles ont de moins en moins à faire. Et quand elles s'installent chez leur mari en ville, elles restent enfermées, grossissent à force d'inactivité et de mangeaille graisseuse, et elles tombent malades. Je plains ces époux qui se ruinent à payer des médecins et des médicaments. Que ne les ont-ils donc pas laissées tranquilles ici !

– Chacun a son point de vue. Le tien n'est pas dénué de sens. Mais ces femmes se vantent de vivre mieux en ville qu'ici. Là-bas, elles portent de l'or. N'as-tu pas vu qu'elles ressemblent à des bijouteries ambulantes ? Si un voleur les dépouillait, ce serait un homme riche.

– Tout ça, c'est du tape-à-l'œil, dit la vieille.

– Du tape-à-l'œil ? Hé ! C'est de l'or sonnant et trébuchant. Je te répète que ces parvenues portent sur elles de vraies fortunes. As-tu, toi, un seul bijou en or ?

– Non.

– Eh bien ! Tu vois la différence.

– Non, je ne vois pas. Je suis mieux ainsi. Pourquoi m'exhiber comme une moins-que-rien ? C'est de la vanité, de l'ostentation, que sais-je ? Je n'ai jamais eu que des bijoux en argent pur. C'est noble et c'est berbère. D'ailleurs, j'ai des pièces rares qui valent plus cher qu'un bijou en or tout neuf. Mes parures ont une histoire tandis que ce que portent ces parvenues, comme tu dis, n'en a aucune. Est-ce vrai ?

– Certes. Comme je l'ai toujours dit, nous sommes les garants de la tradition. Mais veille bien sur ces pièces d'argent. Il y a des trafiquants d'objets rares partout. Tout quitte le pays, s'en va ailleurs on ne sait comment… même les anciens coffres de bois. Il faut se méfier des camelots qui passent. Ce sont des pilleurs de patrimoine, des rapaces et des menteurs. Ne leur montre surtout pas ce que tu possèdes. Ils seraient capables de te saigner pour l'avoir. Des mécréants ! Maudits soient-ils !

Des camelots passaient dans tous les villages de la région et, comptant sur l’ignorance des femmes, ils acquéraient à des prix vils des bijoux rares et d’autres objets d’art qu’ils revendaient cher à des collectionneurs étrangers. On retrouvait ainsi chez les antiquaires d’Europe des pièces en provenance du Sud. Il y avait pire : certains guides touristiques n’hésitaient pas à se transformer en trafiquants. Ils vendaient même les vieux coffres précieux légués par leurs ancêtres. D’autres violaient carrément les vestiges archéologiques, et tel bloc erratique qui portait quelque gravure mythique fut souvent la proie des vandales, qui en emportèrent des morceaux en ayant bien entendu détérioré l’ensemble. De sorte que ce témoignage unique mutilé demeure à jamais informe. Bouchaïb avait donc mille raisons de mettre en garde son épouse contre les camelots et leur engeance. Un de ses amis qui voyageait beaucoup lui avait offert une pièce de monnaie d’argent frappée sous le règne de Moulay Hassan Ier. Il l’avait acquise au marché aux puces de la porte de Clignancourt à Paris. Le Vieux apprit aussi que des sacs de ces pièces avaient pris depuis longtemps la route d’Europe. On n’en retrouvait plus que dans les anciens colliers des femmes de l’Anti-Atlas. Les mères transmettaient à leurs filles ces colliers sacrés de génération en génération.

– Hé ! C’est que des bandits d’un genre nouveau sont apparus depuis l’indépendance. Il faut se méfier, femme.

– Je n’ouvre jamais ma porte aux camelots. Je suis prudente, moi.

– C’est bon ! Je disais cela pour que tu saches que les temps ont changé. Il y a bien plus de gredins qu’avant. Un bandit d’autrefois était plus honorable que la crapule de nos jours. Dieu seul sait où l’on va. Les gens ne sont plus eux-mêmes. Ils ne respectent plus que l’argent. L’argent, encore l’argent ! Ils vendraient tout pour de l’argent. C’est le culte du Veau d’or ! Comme les choses vont vite ! Le monde court à sa perte. On va bientôt renier père et mère pour de l’or… Mais les biens de ce monde ne sont pas durables. Ils sont périssables comme le monde. Seule compte la foi, la foi inébranlable des Anciens.

Là-dessus, on passait à autre chose. Le vieux couple assistait aux changements rapides sans en prendre ombrage. Cela ne l'intéressait pas apparemment. D'autres maudissaient ces temps nouveaux, cette jeunesse dépravée qui n'allait plus à la mosquée et qui osait s'affranchir des vieux interdits en introduisant l'alcool et autres produits prohibés dans le village. En plein été, un vieux bonhomme avait remonté d'un puits une caisse de bière… Croyant que c'était de la limonade, il en but une, puis une autre, et ainsi de suite jusqu'à l'ivresse. À son habitude, il se rendit à la mosquée pour la prière. Mais là, il fit scandale. Il blasphéma et traita durement l'imam, les ancêtres et le Prophète. Plus tard, on découvrit la raison de sa brusque folie et on lui pardonna. Mais on dut le soigner car cette cuite l'avait rendu malade. On sut que c'étaient des jeunes gens du village, en vacances d'été, qui avaient mis la caisse de bière à rafraîchir dans le puits. Mais le vieillard l'avait récupérée avant eux… Cette histoire fit rire le vieux couple, qui trouvait finalement beaucoup d'esprit à ces jeunots nés ici mais changés par la ville. « Ils réussiront peut-être mieux que d'autres dans la vie, dit le Vieux. En tout cas, ils ont de l'audace. » Sa femme, qui ne connaissait ni la ville ni ce genre d'individus, écoutait sans commentaire. Mais, chaque fois qu'elle repensait au vieux soûlographe malgré lui, elle éclatait d'un rire qui se transformait vite en une quinte douloureuse. Elle devait prendre mainte potion balsamique pour l'arrêter. En tant qu'anflouss, Bouchaïb aurait dû dénoncer le comportement de ces jeunes gens irrespectueux des coutumes. Il n'en fit rien. Il avait lui-même pas mal picolé lorsqu'il errait après un avenir insaisissable de bourg en bourg et de ville en ville, affamé, presque nu, les yeux fiévreux et l'haleine fétide. Combien de fois n'avait-il pas trouvé la paix dans l'alcool et ses adjuvants, hein ? Il buvait alors la *mahia* des juifs, car le vin était interdit aux musulmans. Seuls les Européens et leurs séides y avaient droit. Mais on pouvait aisément se procurer du whisky dans les bases américaines. Il suffisait de connaître un ouvrier du coin. On pouvait même y acheter des armes légères. Une base américaine était alors comme un marché libre : une vraie passoire ! Ayant expliqué à sa femme pourquoi il n'en voulait pas à ces jeunes gens, il ajouta :

– Après tout, s’ils boivent, c’est la faute de leurs parents qui vendent du vin dans leurs épiceries. Hé ! C’est qu’on s’enrichit vite en vendant du vin et des alcools aux Arabes. Les Arabes boivent beaucoup plus que tous les autres. Ils engloutissent toutes leurs économies dans la boisson. Ils font des stocks chez eux pour passer le ramadan ou les fêtes religieuses… Un Arabe boit pour fuir la réalité. Il se drogue et il boit. Depuis peu, les Chleuhs suivent la même pente. Ils appellent ça la modernité. Autrement dit, qui ne boit pas n’est pas moderne. C’est un débile, un rebut de l’histoire humaine, un attardé mental, un moins-que-rien, en somme… C’est lumineux comme préjugé, hein ! Mais, une chose en entraînant forcément une autre, beaucoup de ceux qui s’adonnent à l’alcoolisme font faillite et se clochardisent. N’entends-tu pas dire souvent : « Untel a bouffé son fonds de commerce » ? Hé ! C’est qu’il a tout liquidé en alcool et en putes, voilà ce qu’il faut entendre par là. Au souk même, le vin est en vente sous le manteau. Ne s’en procurent que ceux qui ne peuvent pas s’en passer. Ceux-là se cachent pour siffler leur bouteille. On ne les voit jamais dehors quand ils ont bu. Ils risqueraient six mois de prison pour ivresse publique. Aussi se terrent-ils comme des rats pour s’enivrer entre copains. Mais parfois ça se termine mal, très mal. Il y a eu un meurtre au souk il n’y a pas si longtemps, un meurtre lié à l’alcoolisme. Une beuverie suivie d’une bagarre… On s’était battu pour des broutilles. Tu vois ! Ça, c’est la modernité ! Il est dit dans les Écritures saintes : « Tu ne tueras point. » Mais l’homme n’en fait qu’à sa tête, il tue, il vole, il ment. Il tue parce qu’il a peur. Il a tout le temps peur de tout, y compris de lui-même. Au souk, il y a toujours eu des prostituées. Ce n’est donc pas une nouveauté. Au village même, il y en a une ou deux… la plus connue, c’est la veuve Unetelle… Le monde n’a jamais été propre. Alors…

– Tout ça ne t’alarme donc pas ? dit la vieille.

– Non ! Pas du tout… Le Temps est le principal acteur de l’Histoire. Il modèle les uns et les autres selon ses caprices. Tu vois comme il change tout au fur et à mesure. Rien ne lui résiste, aucun être, aucune chose. Allah est le plus grand ! *Wa Salam !*

– J’ai remarqué que tu écrivais quelque chose. C’est quoi, donc ?

– Oh ! De la poésie berbère.

– Mais tu n’es pas un raïss[*1], tu n’as pas d’instrument de musique.

– Hé ! La poésie est en elle-même une musique. Elle n’a besoin que de ses propres rythmes, affirma le Vieux.

– Et qu’est-ce que tu comptes faire de ces écrits ?

– Ho, rien.

– Pourrais-tu m’en dire un ?

– Une autre fois.

---

*1. Poète et chanteur berbère.

Ils étaient une fois de plus sur la terrasse. L'été tirait presque à sa fin. Les moissons avaient été bonnes, la récolte des olives et des amandes aussi. Comme toujours, la vieille préparait son tagine pendant que le Vieux fumait et sirotait du thé. Et, comme toujours en été, l'espace était splendide. Des milliards d'étoiles illuminaient le firmament. De temps à autre, une météorite fendait l'atmosphère en un trait rouge qui s'évanouissait rapidement. « Dieu est en train de lapider le Diable… », disaient les Anciens à la vue de ces phénomènes cosmiques. Bouchaïb ne croyait pas à cela. Il connaissait bien l'astronomie. Il avait lu tant et tant de livres qu'il eût écrit lui-même si le sort ne s'en était mêlé… Mais il ne regrettait rien. Ses poésies berbères qu'on lirait peut-être un jour étaient son unique plaisir. Mais qui s'occupait de la poésie berbère ? Il écrivait donc pour lui-même, comme l'avaient fait certains fqihs dont on découvre aujourd'hui seulement les œuvres poétiques. Mais c'étaient des soufis. Bouchaïb avait confié quelques copies de ses poèmes à l'imam de la medersa, qui les avait lus et aussitôt rangés avec d'autres manuscrits dans sa bibliothèque. Cet imam avait dit :

« Ces poésies sont belles, un trésor pour le futur. Rien ne se perd. En as-tu d'autres ?

– Non. Tout est là.

– C'est bon. »

Le fumet du tagine embaumait l'air. Le chat noir, mort depuis longtemps, avait laissé sa place à un autre chat, roux celui-là. Un chat fauve semblable à une boule de feu. Il n'avait pas connu son prédécesseur, mais il se comportait

exactement comme lui. Il adorait ses maîtres, qui le gavaient. Le chat sentait l'affection qu'ils avaient pour lui. Il ne manquait donc aucune occasion de faire montre de la sienne à leur égard. Il les considérait comme des êtres lui appartenant en propre. Il se frottait à leurs jambes pour marquer son territoire exclusif, ronronnait tout près d'eux quand ils étaient couchés, chassait d'un coup de patte un éventuel scorpion et les autres insectes qui s'aventuraient par là. Bref, il était un aussi bon gardien qu'un chien dressé. Dans la journée, il mangeait peu et, pour fuir la canicule, il se réfugiait chez la mule que, l'ancien âne étant mort, Bouchaïb avait acquise pour le remplacer. Celle-ci acceptait la présence du chat dans son réduit sombre où pas un rayon de lumière ne parvenait. Il dormait là jusqu'au crépuscule, ensuite il rejoignait le vieux couple sur la terrasse.

Cette nuit-là, le chat ne dormit pas avec eux. Il était inquiet, mal à l'aise. Il goûta à peine à sa pitance. À un moment, il disparut carrément. « Ce chat est peut-être malade », pensèrent les deux vieux, puis ils l'oublièrent. Ils dînèrent, prièrent et se couchèrent. Au milieu de la nuit, ils furent réveillés en sursaut par des secousses sismiques violentes. Une crainte superstitieuse les étreignit, mais ils se calmèrent et, avant de se rendormir, le Vieux dit : « Ce n'est qu'un tremblement de terre. Il peut avoir des répliques. Allez ! dormons… »

Le lendemain, on commenta cet événement à la mosquée. On apprit un peu plus tard que la ville d'Agadir avait été complètement détruite. On y ramassait beaucoup de cadavres, et beaucoup de survivants et de morts étaient encore sous les décombres. Dans le village même, pas un seul mur n'avait bougé. Mais les gens sortaient d'une frayeur étrange et même les plus endurcis allèrent faire des offrandes aux cheiks locaux. Une peur sourde et inexplicable s'était brusquement saisie de ces gens d'ordinaire insouciants. On recommençait à craindre l'au-delà, à visiter la tombe des ancêtres, et on priait à l'heure dite en demandant à Dieu d'étendre sa protection sur le village et la famille. Au-delà de la montagne, du côté de l'océan, une ville avait été rayée de la carte en quelques secondes.

Des esprits d'un autre âge commentèrent à leur manière ce tremblement de terre. Ils rappelèrent à qui voulait l'entendre la destruction de Sodome et Gomorrhe et ils affirmèrent qu'Agadir était le berceau même de la luxure et de la sodomie, que le touriste européen n'y venait que pour satisfaire ses perversions sexuelles et dévoyer une jeunesse oisive que l'argent facilement gagné tentait plus que les études ou le travail honnête. Ils mettaient en cause les autorités laxistes et les parents qui profitaient de cette aubaine sans poser la moindre question… Ils prophétisaient des lendemains éprouvants à cette jeunesse irrespectueuse et dépravée qui se livrait à l'alcoolisme, la drogue et la prostitution sans retenue et sans honte. « Oui, même les Chleuhs ont changé, disaient-ils. Ils ont succombé à l'argent, qui est le véritable instrument d'Iblis – qu'il soit mille fois maudit ! »

En fait, tout le monde pensait la même chose, sauf le vieux Bouchaïb, qui en savait un bout sur les mécanismes sismologiques et autres phénomènes naturels. Mais il n'intervint pas dans la polémique, sachant qu'il ne pouvait pas convaincre des gens bornés, qui mêlaient souvent religion et superstition, histoire et légendes, etc. À sa femme pourtant, qui l'écoutait avec ferveur quand il abordait un sujet difficile, il expliqua la sismicité des sols et le pourquoi d'une telle catastrophe. Quand il eut fini, elle hocha la tête et dit :

– Oui, mais Dieu s'est servi de cette force qu'il a lui-même créée pour châtier ces mécréants.

Bouchaïb éclata de rire et rétorqua :

– Après tout, c'est possible. Pourquoi pas ? Si Dieu a créé de tels phénomènes, c'est bien pour qu'ils servent quelque cause obscure. Mais l'ignorance est aussi malsaine que la mécréance. Le Prophète a bien dit : « Ô gens ! Allez chercher le savoir jusqu'en Chine. Dieu Seul est Omniscient. » L'homme quant à lui naît tout nu, ajouta Bouchaïb. Il est faible et ignorant. Il doit tout apprendre pour se construire une personnalité et vivre pleinement. Ceux qui parlent de châtiment suprême à propos d'Agadir ne sont que des ignorants. Ils n'ont jamais ouvert un livre, jamais rien lu. D'ailleurs, ils ne savent ni lire ni écrire. Il ne faut surtout pas les croire. Pour eux, il n'y a que la magie et la religion, mais comme ils ne connaissent ni l'une ni l'autre ils tâtonnent et

débitent des stupidités. C'est cette espèce de crédulité qui empêche le commun d'évoluer. Il refuse l'évidence. Tu lui dis : « Cet engin qui brille en passant au-dessus de nous toutes les nuits, c'est le Spoutnik que les Russes ont lancé dans l'espace. Il fait le tour de la Terre en émettant des *bip-bip*. » Mais l'ignorant hausse les épaules et répond : « Hé ! Tu te moques de moi ! C'est un démon qui fait sa tournée. » Voilà où on en est. Tu sais, beaucoup de nations sont en avance sur nous. Nous sommes en queue du peloton. Nous ne parvenons pas à nous accrocher ni à nous accorder avec les autres. Cette course effrénée nous semble pénible. On dirait qu'elle n'est pas faite pour nous. Hélas ! depuis 1492, les Arabes reculent. Ils vivent toujours dans un passé mythique. Mais où sont donc passés les Almoravides, les Almohades, ces grands ancêtres ? Ibn Khaldoun l'a bien dit : « *Ida ouribat khouribat, wa ida khouribat lam touskan*[*1]. » Ibn Khaldoun ? Un grand déçu de l'Histoire. Il a vécu la chute des Arabes, lui. Il en a souffert plus que tout autre.

Cette conversation, ou plutôt ce monologue écouté par la vieille femme avec une curiosité non feinte, seyait parfaitement à l'endroit, à cette terrasse fraîche et tranquille de la vénérable demeure où le couple s'installait dès le crépuscule pour dîner et dormir à la belle étoile sans être agressé par ces myriades de moustiques qui infestaient le torrent dont les eaux stagnantes encore investies par des grenouilles, des poissons, des sangsues et des dytiques attendaient dans les creux rocheux et sous l'ombrage des branches qui les préservait tant bien que mal des effets de la canicule un hypothétique orage capable de les regonfler… mais il tardait à venir malgré le passage fréquent de gros nuages noirs… Les hommes, les bêtes, la terre assoiffée et brillante, toute la Création semblait en attente. Une nuit cependant, les vannes du ciel s'ouvrirent si vite que le vieux couple eut à peine le temps de déménager ses affaires dans une antichambre voisine. Mais il était heureux bien que trempé jusqu'aux os. L'orage grondait sur la montagne, qui en propageait le bruit assourdissant, et la pluie tomba sans discontinuité jusqu'au matin. Tous les puits et les cours d'eau étaient pleins. La nature paraissait nettement revivifiée après des chaleurs si dures que même les arbres les plus tenaces avaient commencé à s'étioler. L'on craignait que la saison

fût mal engagée, et certains vieux se rappelaient les grandes sécheresses d'autrefois, la disette, les maladies, le désespoir des êtres et des choses. Cette désolation qui plaquait sur le paysage un masque de mort aussi sinistre que la face de Méduse. Seuls les gens qui dépendaient étroitement de la production du sol étaient concernés par les changements climatiques. Ceux qui ne revenaient du Nord que pour un bref séjour ignoraient ces préoccupations. « Il y a de tout au souk, disaient-ils. Pourquoi s'entêter à toujours gratter une terre pierreuse qui ne donne pas grand-chose, qu'il pleuve ou pas ? » Ceux-là achetaient leur pain chez le boulanger, ils ne peinaient pas pour en fabriquer. Le paysan du Sud devait labourer, semer, suer, moissonner et battre l'orge avant d'avoir du pain ou du couscous. Il vivait de sa terre et n'avait pas d'autre revenu comme le citadin qui semblait ignorer la misère dont il était lui-même issu. Un commerçant de Casablanca ou de Tanger qui se pavanait chaque été dans son village natal et dont chaque geste paraissait dire : « Hé ! M'as-tu vu ? Moi, j'ai réussi ! » Un vrai taré aux yeux de ce pauvre paysan qui disputait à la terre rude sa maigre subsistance et qui en réponse et pour lui seul disait tout bas : « Je vis proprement, sainement. Moi, je ne mange pas le poison des villes, et je ne vais pas chez le médecin pour soigner mon estomac ou mon foie… » Même le vieux Bouchaïb, qui pourtant en avait vu d'autres, méprisait ces gens qui venaient faire étalage de leur fortune si rapidement acquise et qui distribuaient l'aumône au compte-gouttes… Ces parvenus sentaient encore l'indigence à plein nez, chose dont ils ne pouvaient pas se débarrasser comme d'une vieille défroque. Elle les avait si bien marqués qu'elle les tenaillait, si ancienne fût-elle ; elle les poussait même à suspecter tout le monde. Aussi ne donnaient-ils jamais rien de bon cœur. Ils avaient peur de tout perdre et de retomber dans la misère de jadis. Ils se revoyaient pouilleux, en hardes, se grattant jusqu'au sang en des jours qui se prolongeaient indéfiniment dans la clarté fauve du soleil, affamés, assoiffés et n'ayant d'autre ressource que la patience. Mioches sales, morveux et criards, engoncés dans une laine grossière mitée, dix fois raccommodée, certains suçaient des boulettes de terre malgré les admonestations d'une mère ou d'une tante qui n'avaient rien à leur donner, pas la moindre petite galette, et d'autres grignotaient n'importe quoi, même des bouts de bois… C'était presque la

famine. L’angoisse taraudait les corps. On mourait vite. Chaque jour on enterrait des nourrissons, car les mamelles étaient sèches, tout comme la glèbe… et le ciel, limpide, désespérément bleu, un défi à toute velléité de vie, à toute espérance. Voilà pourquoi ces parvenus qui connaissaient à présent le luxe étaient si près de leurs sous. « Si les autres, ces paresseux, avaient fait la même expérience que nous, nous serions tous égaux et nul ne serait obligé de nous regarder de travers, pensaient-ils. Tous les ans nous donnons la *zakat* et nous réglons nos impôts à l’État, c’est suffisant ! Hé ! Le reste est pour nous et nos enfants. Que chacun s’assume, que diable ! Nous ne sommes pas responsables des autres, ces fainéants barbares qui nous égorgeraient bien s’ils le pouvaient ! Ils n’ont qu’à travailler eux aussi ! Le pays est si riche, il y en a pour tout le monde ! Personne ne crève plus de faim comme autrefois. Quand on donne du pain au mendiant, il vous toise avec mépris car ce qu’il veut, c’est de l’argent. Beaucoup de paresseux s’enrichissent de la sorte… La mendicité est devenue un métier, une affaire comme une autre qui tourne bien… Voyez ! Il y a partout des mendiants : aux feux rouges, dans les cafés… Ils embêtent tout le monde. Avec eux, on n’est pas tranquille. Si on ne donne rien, on est copieusement insulté. C’est très lucratif. L’État n’a qu’à balayer cette racaille. Ça finit par gêner même les touristes. Il y en a assez de voir cette vermine souiller nos belles cités. Oui ! On ne voit plus les mendiants dans les quartiers populaires, mais là où l’argent circule, en ville et même à l’entrée des banques. Et que dire de ces femmes qui louent des gamins à la journée pour mendier ? Elles les droguent pour qu’ils ne pleurent pas. Certaines traînent avec elles deux ou trois gosses… Elles n’hésitent pas à entrer dans les bars, sachant qu’un type qui boit a forcément la fibre sentimentale sensible. Tantôt on donne, tantôt on ne donne pas. C’est une question d’humeur… » Ainsi justifiaient-ils leur refus catégorique de distribuer l’aumône à tout bout de champ et à n’importe qui. « Oui, oui, reconnaissait-on, mais ici, au village, il n’y a pas de mendicité organisée. Il y a des pauvres pourtant qui ne tendent pas la main. Il faudrait les aider d’une façon ou d’une autre. » « Ceux-là, nous les aidons. Chaque année ils perçoivent leur part de la *zakat*. Que veulent-ils de plus ? Nous sommes certes riches, mais nous ne

sommes pas l’État. Or seul l’État a les épaules assez robustes pour supporter ce poids considérable. »

Au fil des années, les villes grossissaient de l’apport d’une déruralisation accélérée consécutive aux mauvaises conditions climatiques ou tout simplement à l’appel irrésistible de la grande cité qui obnubilait une jeunesse rêveuse, la poussant à abandonner la terre natale pour courir après la fortune dans les faubourgs de ces mégapoles trépidantes. Et c’étaient ces jeunes gens-là qui devenaient des délinquants et des meurtriers car, ne trouvant aucun emploi et n’ayant appris aucun métier, ils devaient voler, agresser les autres et même tuer pour se nourrir. Tous se droguaient afin d’oublier qu’ils étaient de ce monde. D’autres s’enivraient à l’alcool à brûler, et les plus jeunes, qui n’avaient pas encore atteint l’adolescence, inhalaient des solvants et des colles fortes qui détruisaient irrémédiablement leurs neurones. Il y avait partout de ces enfants qui vivotaient dans les rues au milieu d’une population indifférente.

---

*1. « Quand une maison ou une nation est arabisée, elle se délabre, et quand elle est délabrée, elle n’est pas habitable. »

Les communications allant très vite, le vieux Bouchaïb était bien sûr au courant de ce qui se passait dans les villes, mais il n'y remettrait pas les pieds pour tout l'or du monde. Malgré les changements intervenus au cours des années, le village restait encore un coin de paradis où la tempête universelle ne parvenait pas à rompre cet équilibre immémorial qui semblait émaner des roches et imprégnait la conscience des hommes d'une foi en la vie plus forte que toute autre tentation… Seuls de jeunes écervelés, voulant imiter à tout prix leurs aînés, allaient se perdre ailleurs, abandonnant à la friche les terres qui les avaient nourris et vu grandir… L'ancienne solidarité n'existait plus depuis l'indépendance. Ils devaient se débrouiller tout seuls pour trouver un emploi. La plupart devenaient garçons de café, chasseurs d'hôtel. D'autres réussissaient à quitter le pays pour la France, la Belgique ou la Hollande. Ceux-là revenaient chaque année au volant d'une nouvelle voiture qu'ils revendaient à bas prix avant de repartir. En un mois de vacances fébriles, ils dépensaient toutes leurs économies. Les plus futés ne revenaient pas au pays, ils investissaient leur pécule dans le commerce. Les plus entreprenants s'étaient enrichis au fil des ans. D'aucuns avaient acquis des plantations d'agrumes facilement exportables dans la vallée du Souss. Ils revenaient parfois mais ils ne s'attardaient pas. Ils étaient devenus des hommes d'affaires, pas des immigrés ordinaires. Après des années d'usine, ils avaient réussi à voler de leurs propres ailes, et ce, bien avant les années de récession et de chômage qui laissaient la majorité des expatriés dans un état de désespoir sans bornes. Incapables de se recycler, ils dépendaient entièrement de l'assistanat, des allocations familiales et autres aides ponctuelles que les mairies allouaient aux familles pléthoriques. Ils étaient passés du tiers-

monde au quart-monde sans même s'en rendre compte. Condamnés à subir leur déchéance en Europe, ils ne pouvaient plus revenir au pays d'où ils étaient partis un beau matin pleins d'espérance et rêvant d'un avenir doré où tout serait facile vu qu'ils gagneraient des sommes colossales, pensaient-ils. Mais, les années passant sans rien apporter d'autre qu'une misère à peine déguisée, ils durent déchanter et oublier pourquoi ils s'étaient exilés. Leurs enfants, incultes comme eux, rééditèrent le même topo en l'amplifiant. Ils constituaient désormais l'essentiel de la population délinquante et carcérale des pays d'Europe, car le trafic de stupéfiants et le vol étaient le seul métier où ils excellaient. Un métier à la portée des exclus de la société industrielle, qui rejetait ces indésirables en des banlieues surpeuplées, dangereuses et sinistres.

– Ces enfants nés en Europe sont les pires qui soient, dit le vieux Bouchaïb. Ils ne respectent même pas les morts. J'en ai vu une bande qui profanait les tombes. Ils ne parlent même pas notre langue. Qu'est-ce que je pourrais bien leur dire ? Parler à leur père ? Je n'ai plus le temps de m'occuper de ça. D'ailleurs, je suis blasé et fatigué. Que ces garnements tombent donc un jour sur une de ces vipères noires qui infestent les tertres et on rira bien ! Il paraît qu'on ne survit pas plus d'une heure à leur morsure…

– Mais ils ne font pas que cela, dit la vieille. Ils saccagent aussi les cultures du côté de la rivière.

– Et que font donc les propriétaires ?

– Ils ont porté plainte. Le père paiera sûrement une amende. Tu connais leur père ?

– Je l'ai connu tout mioche. C'était alors un bon petit gars.

– Mais ses enfants…

– Ce ne sont pas ses enfants vu qu'ils sont nés en France. Ils ressemblent à tous les voyous du monde. Tu vois, les parents n'ont plus aucun pouvoir sur leur progéniture.

– Dieu nous préserve de ces diablotins, dit la vieille.

– Nous ne risquons plus rien, nous autres. Nous avons mieux vécu que ces parents qui ont semé à tout-va sans savoir où cela pourrait les mener. Beaucoup s'en sont mordu les doigts. N'a pas une bonne progéniture qui veut. « Allons

chercher les petits os des vieux », ont dit ces chenapans en courant dans le cimetière et en donnant des coups de pied dans les tertres. Du jamais-vu ! Ils n'ont même pas peur de la mort, et encore moins de ses symboles ! Ils se conduisent tout à fait comme des charognards. Je me demande ce qu'on leur apprend là-bas dans les écoles.

Cette bande d'enfants venus de France pour seulement un mois de vacances et pour connaître le village de leur père était mal vue par les autochtones. Elle était turbulente et ne comprenait pas l'idiome local. Il n'y avait entre ces gamins et les gens aucune communication. En outre, ils causaient des déprédations au préjudice des cultivateurs. Ils arrachaient des fruits, des tomates, des aubergines sans aucun discernement… et ils emportaient cela comme un butin de guerre. Le plus âgé avait à peine quatorze ans. C'était lui le meneur : « Je connais la tombe à grand-mère. Allons-y ! Je prendrai un petit os comme ça (il montra son pouce) comme souvenir. Je le mettrai dans un tube de verre comme une relique. J'ai déjà vu ça dans les églises. » Ils se rendirent donc au cimetière et ils se mirent aussitôt à gratter les tertres avec des bouts de bois. À ce moment-là, le vieux Bouchaïb passait dans les parages. Ils le regardèrent effrontément sans cesser de fouiller… Le Vieux les maudit cent fois, lui que le nom seul du cimetière effrayait lorsqu'il était enfant. Il ne s'arrêta pas et ne leur dit rien. D'ailleurs, ils parlaient une langue étrangère. Une langue qu'il comprenait à peine. Une langue de démon sans doute. Ça n'était pas le français qu'il avait baragouiné à la caserne ni celui parlé par les épiciers de Casablanca. C'était le langage obscur d'un autre monde, une sorte d'argot en somme. « Est-ce que leurs parents les comprennent, au moins ? s'était-il demandé. Je n'en suis pas si sûr. »

L'hiver commença par des rafales de vent qui balayaient la vallée avec une violence telle que certains palmiers légendaires furent abattus comme des fétus de paille. La tempête faisait rage et personne n'osait sortir. Les bêtes et les hommes restaient cloîtrés et toutes les portes et les fenêtres closes. Un froid glacial s'était soudain répandu car il avait abondamment neigé sur les hauteurs. On entendait le bruit ronflant du torrent principal et de ses affluents quand le vent tombait. Cette musique à la fois sourde et régulière, aux rythmes multiples, divertissait ceux qui ne comptaient que sur la terre pour vivre. Quand on se hasardait à monter sur la terrasse, on voyait au loin scintiller la grande cascade du djebel Lekest dont la chute vertigineuse finissait six cents mètres plus bas entre deux villages accrochés au mont comme des arapèdes. Les routes étaient coupées là où passaient les cours d'eau et où n'existait pas de pont. Aussi ne voyait-on plus aucune automobile. On était isolé du reste du monde car personne n'allait au souk. On attendait une accalmie, terré chez soi, devant un feu de *kanoun* pétillant qui enfumait la maison. Le temps s'écoulait sans que l'on s'en préoccupât le moins du monde. Comme la tourmente ne durait guère plus de quelques jours, on préférait rester bloqué, bien à l'abri, plutôt que d'aller se risquer à l'extérieur. Beaucoup d'imprudents avaient perdu la vie de cette manière. Certains d'avoir bravé le torrent en crue… D'autres furent assommés par la chute d'un arbre ou d'une grosse pierre. On était constamment en danger au-dehors lorsque la nature se déchaînait et qu'un flot diluvien emportait tout sur son passage : animaux égarés (mais jamais d'animaux sauvages), arbustes déracinés, etc. Chez soi, on se vêtait chaudement et on se chauffait à un grand feu de bois qu'on entretenait régulièrement. On se racontait des histoires, on

mangeait et on dormait. On se reposait ainsi pour mieux affronter les fatigues à venir, car il y aurait la terre à travailler, le fumier à sortir et bien d'autres besognes.

– C'est trop enfumé ici, dit le Vieux.

– Le soupirail est ouvert dans l'*anoual*[*1] mais le vent rabat la fumée, répondit la vieille.

– La mosquée me manque, dit le Vieux. Le pauvre fqih est tout seul sans doute, mais on doit lui porter sa nourriture par tous les temps, c'est une obligation.

– Il n'est pas à plaindre. Il a droit à quatre repas par jour : petit déjeuner, déjeuner, goûter et dîner. Qui dit mieux ? Et qui de nous autres dévore autant de nourriture ?

– C'est une tradition, le fqih doit être choyé plus que tout autre, affirma le Vieux.

– Au moins le nôtre est un type bien.

– Tu parles du nouveau ?

– Oui.

– Il est encore à l'essai. Au fait, le vieux a pris sa retraite. Maintenant nous avons un jeune frais émoulu de l'institut de Taroudannt. Il est très cultivé. Et il ne porte pas la barbe comme tant d'autres…

– Toi tu en portes une.

– J'ai toujours eu une barbe.

– Elle te sied bien.

– Certes ! Je ne me vois pas sans barbe. Elle n'est pour moi rien d'autre que le prolongement de mon corps, pas une parure ni un signe distinctif. Mais qu'est-ce qu'on va bien pouvoir grignoter ce soir, dis ?

– Un tagine aux oignons et aux pruneaux.

– C'est bon.

– Il n'y a pas encore de légumes.

– Donc pas de navets et pas de carottes.

– Tu en auras plein dans quelques semaines. Tu seras même écœuré tellement il y en aura.

– Dieu fait bien les choses.

– Qu'Il soit loué ! dit-elle. J'ai préparé un joli quignon bien rond et bien craquant, et doré comme tu aimes. Que voudrais-tu comme viande ?

– Du bœuf s'il en reste.

– Il y en a du salé. C'est plus succulent que la viande fraîche.

– Un mets de pacha.

– Un mets tout court. Les pachas mangent la gazelle, à ce qu'on dit.

– Ils ne se refusent rien.

Le Vieux fumait paisiblement et buvait du thé. Il y avait devant lui sur une petite table ronde un cahier ouvert, un porte-plume et un encrier. De temps en temps, il couchait un vers ou deux sur la page blanche. Il venait de commencer un nouveau poème. La vieille le regardait faire sans oser lui demander ce qu'il écrivait. Mais elle se doutait que ça ne pouvait être que de la poésie, cette poésie qu'elle aurait tant aimé entendre. Le Vieux mettait en vers l'histoire épique d'un saint méconnu qui aurait combattu les démons et autres êtres infernaux toute sa vie durant. À côté de son maître, le chat roux somnolait sur un oreiller et, chaque fois qu'il entendait le crissement de la plume sur le papier, il dressait les oreilles et remuait la queue. À un moment donné, le Vieux dit tout haut :

– Mon chat, tu comprends la poésie. Chaque fois que la plume court sur le papier, tu te redresses comme pour applaudir. Tu saisis tout rien qu'à ce bruit insolite.

La vieille éclata de rire. Elle dit vivement, comme pour se rattraper :

– Ne t'offense surtout pas. Mais pardonne-moi. Je dois rire, en effet. Après tout, un chat n'est qu'un chat. C'est seulement le bruit qui le fait réagir. C'est à moi que tu devrais dire ces poèmes, pas au chat. Et pourquoi pas à la mule ou à la vache, tant que tu y es ?

– Tu exagères ! Ces animaux comprennent mieux que les hommes.

– Je ne crois pas.

– Bon ! Voici le début de ce nouveau poème :

Ne cherchez pas, ô gens. Le saint n'a point de tombe.
Son corps fut enlevé avant son dernier souffle
Par les Anges du Seigneur.
Du jour au lendemain, on ne le revit plus
Sur terre, mais d'aucuns disent qu'il marche la nuit
Sur les eaux brillantes du firmament.

Bouchaïb attendit la réaction de sa femme. Elle dit au bout d'un moment :

– Mais c'est fascinant ! Tu dois continuer.

– Je continue. Quand il sera achevé, je te le dirai en entier.

– Comme je suis impatiente !

Elle alla prendre des braises dans le *kanoun* afin d'en remplir un brasero, puis elle s'assit et commença à préparer sous l'œil ébloui du Vieux un tagine qu'elle condimenta d'aromates aux fragrances rares. La narine du Vieux était titillée par cet agréable fumet. Il en laissa même tomber son porte-plume pour suivre les gestes précis et légers de la vieille femme. Un bonheur ineffable s'exhalait de sa personne.

– C'est une véritable tentation, dit-il. Ton merveilleux travail me distrait du mien. Mais ce que tu fais là, c'est aussi de la poésie.

– Ha ?

– Oui, c'est de la poésie. Que Dieu te bénisse.

Elle ne sut que répondre. Dès qu'il eut reniflé l'odeur de la viande, le chat se précipita vers sa maîtresse en miaulant.

– Hé ! Attends comme tout le monde ! dit-elle.

Mais elle lui donna un petit quelque chose qu'il emporta sur l'oreiller.

À l'extérieur, la tempête était tombée. Seules quelques rafales de vent sifflaient encore par intermittence. Le bruit grondant et continu du torrent dominait tout autre bruit. Pour plus de commodité, le vieux couple s'était installé dans la petite pièce qui servait de salon[*2]. On y était au chaud malgré les fenêtres ouvertes. Le grand brasier du *kanoun* qui était dans une pièce contiguë, enfumée

et pleine de suie suffisait à maintenir une bonne température dans la demeure. Par les fenêtres, on pouvait voir tomber la pluie et s'agiter la cime des palmiers-dattiers et les branches hautes d'un gigantesque térébinthe, le seul de tout le village. Cet arbre unique était la propriété de la mosquée. Chaque année, Bouchaïb vendait les baies rouges qu'il produisait à un négociant d'Agadir qui venait aussi pour les caroubes. Nul ne savait ce que l'on fabriquait avec les fruits du térébinthe. « Ces démons d'Européens savent tirer profit de tout », disait-on seulement faute d'une autre explication. Bouchaïb, lui, savait qu'on en extrayait une essence médicale. Il s'en était frictionné un jour la poitrine, au temps de ses vagabondages, car il souffrait d'un refroidissement carabiné. « Grâces soient rendues à ce vieux juif qui m'avait donné cette fiole, se dit-il en regardant les branches agitées de l'arbre. Mais reprenons notre épopée. » Il se remit à écrire. L'inspiration était bien là, mais ça ne venait pas vite. C'était comme une distillation. Le Vieux travaillait par à-coups, laborieusement. Parfois, il s'interrompait pour fumer et boire du thé, ensuite il reprenait son texte. Il semblait lointain, comme aspiré par les forces magnétiques d'un univers insondable. Il travailla ainsi jusqu'à la tombée de la nuit. Sa femme, qui venait d'allumer les lampes, le pria de venir manger. Elle apporta une grande table ronde et basse sur laquelle elle disposa le repas.

– Mais je n'ai pas fini, dit Bouchaïb.

– Tu finiras demain.

Il rangea le cahier, le porte-plume et l'encrier dans une niche murale et ils s'attablèrent. Le Vieux s'était tu. Il semblait hanté par le fantôme du saint qu'il évoquait dans sa poésie. Un saint qui terrassait les démons et défiait le diable. À la fin du repas, il rompit le silence.

– C'était bon, dit-il.

Elle apprécia l'éloge sans répondre.

Le Vieux loua Dieu pour ses bienfaits et ajouta :

– Le printemps prochain sera agité. Il y aura encore des mariages. Les riches viendront se marier avec des filles riches. On ne verra plus que des autos de luxe, des hommes et des femmes bardés d'or. Les pauvres seront exclus de ces

fêtes. Mais, au fait, n'as-tu pas remarqué quelque chose de nouveau dans le village ?

– Quoi donc ? demanda-t-elle.

– Hé ! Ça saute aux yeux ! Tout le monde plaint les filles pauvres. Elles ne se marient plus. Personne ne veut d'elles. Elles finiront vieilles filles. Les garçons pauvres sont en ville. Ils bricolent et se marient là-bas avec la première venue. Les filles qui restent ici croupissent dans leur coin. Leur lot ? Les travaux pénibles et rien d'autre. Que Dieu maudisse la pauvreté !

– C'est bien triste, dit la vieille. Il y a en effet des filles de trente ans qui se morfondent dans leur désespoir. Elles ne rêvent plus comme à dix-sept ans d'un beau jeune homme mais d'un vieux veuf qui pourrait les sortir de là…

– En ville, elles se seraient prostituées, dit le Vieux. Ce n'est pas possible ici, elles n'ont jamais connu d'homme.

– C'est lamentable ! Elles n'ont pas de chance.

Le Vieux reprit :

– L'année dernière, à la floraison des amandiers, il y a eu ce fameux mariage dont tout le monde parle encore. On y a mangé vingt mille poulets de batterie, deux cents moutons et cinquante pièces de bœufs – et je ne compte pas le reste. On a dépensé des centaines de millions en quelques jours. Des camions frigorifiques apportaient de Casablanca les victuailles. C'était le luxe partout. Personne ici n'était invité sauf moi. Va savoir ce qui leur a pris ! J'étais profondément choqué. Est-ce que tu sais ce que représente un million ?

– Non, dit la vieille.

Le Vieux sortit de son portefeuille un billet de cinquante dirhams. Il le montra à sa femme :

– Tu sais combien c'est ?

– Mille rials, dit-elle sans hésiter.

– Eh bien, un million, c'est deux cents fois ce billet ! Pour ce mariage, ils en ont dépensé des milliers et des milliers.

– C'est qu'ils en ont beaucoup.

– Ils en ont même de trop, à mon goût. C'est une honte ! Ce sont des choses que Dieu réprouve. Tu sais que nous mangeons à peine un million par an ?

– Je ne sais rien, je ne sais pas compter comme toi.

– Un million, c’est beaucoup d’argent par les temps qui courent. Peu de gens gagnent cette somme dans l’année. Mais assez parlé ! Couchons-nous plutôt.

Ils se couchèrent après avoir fermé les fenêtres et éteint les lampes. Le Vieux ne s’endormit pas tout de suite ; il pensait à la geste du saint méconnu en écoutant le bruit régulier du torrent et le ronronnement du chat, tout à côté de lui.

---

*1. Cuisine berbère traditionnelle.

*2. La *tamasreït* berbère – littéralement : l’égyptienne.

Une bruine persistante continua de tomber pendant des jours et des nuits après les grandes averses annonciatrices d’une saison opulente. À chaque accalmie, les gens vaquaient à leurs travaux agricoles. On eut donc presque tout de suite les premiers légumes d’hiver et le Vieux s’en régala abondamment, car il adorait les produits frais de la terre. Sa vieille femme lui prépara un *couscous n’wawsaï*[*1] sans viande qu’il avala, boulette après boulette, avec du petit-lait parfumé de thym moulu. À la maison, tout le monde était heureux, y compris les bêtes. On aimait la verdure et tous en mangeaient sauf le chat roux. Les premières oranges arrivèrent en janvier et c’est le Vieux qui en cueillit comme s’il se fût agi d’un rite sacerdotal. Il fit une invocation à Dieu avant de commencer à détacher les fruits des branches et à en remplir un couffin. Il s’empêcha d’en goûter, voulant partager ce plaisir avec sa femme. Il les mit donc dans un énorme pot de terre décoré de motifs berbères qu’il disposa bien en vue sur une table dans le salon. Les oranges fraîchement cueillies parfumaient agréablement la pièce. Pour tuer le temps, Bouchaïb se prépara un thé corsé à l’absinthe et sortit son cahier, son porte-plume et son encrier. Il fuma d’abondance. Sentant que quelque chose se passait, le chat roux reprit sa place ordinaire sur l’oreiller, près de son maître. Ce matin-là, un soleil éblouissant inondait le paysage agreste et faisait étinceler la neige sur les crêtes. On entendait s’interpeller les gens dans les champs environnants. Une gaieté féerique avait soudain envahi le cœur racorni des êtres, et les plus mélancoliques partageaient cette joie élémentaire. « Même ces pauvres vieilles filles doivent ressentir un peu de bonheur, se dit le Vieux. Ce bonheur de vivre qui est le bien le plus précieux au monde. » Oui, ces vieilles filles étaient aussi gaies que les

autres. N’espérant plus rien, elles s’étaient résolues à vivre sans rêves et par conséquent sans soucis. Fini le temps où elles voyaient partout l’apparition inopinée d’un prince charmant ! Elles ne pensaient plus à leur corps et ne se regardaient plus longtemps dans un miroir. Ces petites préoccupations féminines leur étaient devenues étrangères le jour où elles avaient eu la conviction qu’elles passeraient leur existence seules et sans homme, dans une famille qui les trouverait d’un poids pesant et sans profit… « Il vaut mieux qu’elles soient seules plutôt qu’avec un misérable qui leur ferait une flopée de gosses et les battrait parce qu’il est sans le sou. Elles sont beaucoup plus heureuses, à mon sens, pensa le Vieux. À l’heure qu’il est, elles ne songent même plus au mariage et pas même à cet hypothétique vieux veuf… Tant mieux ! Elles vivent tranquilles ainsi. » Il y en avait une, pas loin d’ici, qui chantait tout en travaillant. Mais le Vieux n’entendait pas distinctement les mots quoique la voix de la fille fût claire et belle. Une voix aiguë qui s’apparentait aux voix instrumentales d’une Mongolie mythique. La voix des filles du Sud, au son pareil à celui d’un Stradivarius manipulé par des doigts magiques, ceux d’un jeune prodige tel qu’il n’en naît qu’un tous les mille ans. Et cette voix gracieuse montait des champs verts et fleuris d’une contrée oubliée au fond des âges sombres.

Le Vieux, qui s’était remis à écrire, avait rempli deux pages de ce cahier d’écolier qu’il affectionnait tant. Tout comme un élève doué et discipliné, il traçait les mots en respectant la marge. Il aimait faire ce travail de fourmi car il était méticuleux. Son écriture fine s’agrémentait d’une étoile à la fin de chaque strophe. Il en était là quand sa femme revint de ses corvées matinales. Elle vit aussitôt les oranges.

– Eh bien ! Des oranges… Les premières. Allez ! J’en prends une.

Elle en prit une qu’elle pela et mangea sans se presser.

– Elle est fameuse, dit-elle.

– Je n’en ai pas encore goûté, répondit le Vieux.

– Mais prends-en donc !

– Plus tard. Là, je suis occupé. Et ça coule de source cette fois. Je ne vais pas m’interrompre. Le saint se manifeste avec force. On dirait qu’il veut sortir de

l’oubli.

– Eh bien, continue. Je vais préparer le déjeuner.

– Fais du couscous… avec beaucoup de navets.

– D’accord.

Elle partit. Le Vieux continua d’écrire jusqu’à l’heure du déjeuner. Il rangea alors ses instruments de travail dans la niche murale et, après avoir jeté un long coup d’œil à l’extérieur, il revint s’asseoir à sa place. Il était tout émoustillé car cette rédaction l’avait ragaillardi. Son regard se porta sur les oranges. Il en pela une qu’il dégusta pour mieux en apprécier la saveur. « Orange, fille du soleil, dit-il, tu es belle et nourrissante. Hercule a dû lutter à mort pour t’obtenir – j’en aurais fait de même si j’avais vécu en ce temps-là. Aujourd’hui, même un gueux peut te manger sans t’apprécier tellement tu es devenue commune. Cette civilisation du ventre ne te vaut rien. » Ce mot d’esprit le fit rire. Le trouvant ainsi, sa vieille femme lui en demanda la cause.

– Je parlais à l’orange, dit-il. Autrefois, un roi avait condamné un géant à lui rapporter des pommes d’or du jardin des Hespérides, qui se trouvait du côté de Tanger. Hercule – c’est le nom de ce héros – lutta pour en obtenir. Il en eut plein, dit la légende. Or ces pommes d’or n’étaient pas autre chose que des oranges, tu vois. Moi, j’ai dit à l’orange que j’ai dégustée qu’après une aussi belle histoire elle est devenue si commune que même un gueux en mange quand il veut. Un gueux d’ici ou d’ailleurs.

– C’est une belle histoire. Mais il faut déjeuner.

Ils s’installèrent autour de la grande table ronde. Le fumet du couscous aux jeunes pousses de navet était délicat. À son habitude, le Vieux mangeait lentement, avec une sorte d’application joyeuse qui indiquait combien il appréciait le mets.

À la fin du repas, il alla se laver les mains et se rincer la bouche avant de reprendre place à son endroit habituel. Après avoir débarrassé la table, la vieille femme s’installa à son tour et se mit à préparer le thé.

– Tu ne sors donc plus, dit-elle.

– Non. Quand j’écris, je m’enferme.

– Mais, et la mosquée ?

– Le nouveau fqih n’a pas grand-chose à me dire. Il est trop jeune.

– Et le Mokaddem ?

– Ho ! Je le verrai tôt ou tard. Demain ou après-demain peut-être. À propos, tu sais que c’est un drôle de type… Il a fait de la prison pour trafic de kif [*2] – des sacs de kif trouvés chez lui à Casablanca par la police. Mais ses trafics ne l’ont guère enrichi. Il est revenu ici avec sa femme arabe, qu’il a totalement berbérisée…

Elle l’interrompit :

– Je la connais de vue. Elle est vraiment arabe ?

– Oui. Il l’a berbérisée dans les formes, a-t-il dit, car elle abat les mêmes besognes qu’une femme berbère, parle couramment la langue, qu’il lui a apprise, etc. Et ce coquin a réussi à se faire nommer mokaddem, comme l’avait d’ailleurs été son père en d’autres temps. Oui, je le verrai peut-être demain. Il a toujours quelque chose à me raconter. Tiens, la dernière fois que nous étions ensemble au pied du grand arganier à palabres que tu connais et que l’on voit d’ici, un homme est arrivé presque en courant pour porter plainte contre un individu qui avait labouré un de ses arpents sans autorisation. Eh bien, voici ce qu’a répondu le Mokaddem : « Tu viens de loin, c’est dommage car il fait chaud. Et tu dois encore retourner chez toi sous cette chaleur. Dommage ! Ah oui ! Celui dont tu parles a bien fait les choses. Il a labouré cette terre que tu dis tienne et que tu n’as pas retournée depuis quatre ans ! Va ! La terre appartient à ceux qui la travaillent. Je n’accepte pas ta plainte, elle me semble infondée. À la saison des labours, tâche de penser à ça. » Le pauvre type a donc rebroussé chemin sans que sa plainte fût enregistrée. Ah ! sacré Mokaddem ! J’ai bien ri, moi.

– Ce mokaddem est un homme juste, dit la vieille. Tiens, voilà du thé. Quelques amandes, peut-être ?

– Non. J’ai bien mangé, le thé me suffit. Je vais passer une bonne partie de l’après-midi à écrire… Après ma sacro-sainte sieste, bien entendu.

– Et moi, je vais m’occuper des bêtes qui, comme tu t’en doutes, vont bientôt réclamer mes soins. La vache et la mule sont contentes d’avoir de la verdure. Elles en ont assez du régime sec, elles aussi, dit la vieille.

– Tous les êtres se ressemblent, confirma le Vieux. Allez ! Je vais dormir un brin. Laisse les fenêtres ouvertes, ça ne me dérange pas.

Il s'allongea et ferma les yeux en tâchant de faire le vide dans son esprit, mais il ne commença à ronfler qu'au bout d'un long moment. Dehors, l'après-midi était calme. On entendait encore le bruit du torrent, mais il n'avait plus le même volume ; d'un coup, il s'était adouci jusqu'à n'être plus qu'un chuchotement.

---

*1. Couscous d'orge agrémenté de jeunes tiges de navet coupées fin.

*2. Cannabis.

Le Vieux dormait paisiblement. Seul le chant de certains oiseaux qui nidifiaient déjà et le braiment d'un âne solitaire dominaient ce calme après-midi d'hiver. La bruine ayant cessé de tomber, un soleil doux lustrait le vert tendre des feuillages et faisait miroiter les flaques d'eau dans le creux des rochers. Parfois, des nuages venaient rompre cette harmonie, mais le vent des hauteurs les poussait rapidement vers l'ouest. À un moment donné, le Vieux s'agita dans son sommeil et dit tout haut : « Maudit sois-tu, arbre de malheur ! » Mais il ne s'éveilla pas.

Comme les nuits étaient fraîches, ils mangeaient et dormaient dans ce petit salon qui avait une vue panoramique sur la vallée. Ce n'était donc plus le même rythme que sur la terrasse, en été, mais le même rituel rehaussait cette monotonie nocturne que le ciel constellé d'étoiles estivales estompait. Ainsi le Vieux put-il écrire la geste du saint méconnu sans ressentir le besoin d'aller et venir comme un ours dans sa cage car il n'aimait pas être enfermé entre quatre murs, surtout la nuit… Quand il ne traçait pas sur le cahier d'écolier ses lignes fines et régulières émaillées d'étoiles savamment dessinées entre des strophes plus ou moins longues, il conversait avec sa vieille épouse comme il l'eût fait avec un homme cultivé, et il lui apprenait des choses qu'elle ignorait ou dont elle n'avait jamais entendu parler, ce qui faisait qu'elle en savait plus sur les mystères du monde que le plus informé des villageois, qui n'écoutaient que la radio, cette radio berbère sans autre programme que des chansons, toujours les mêmes… Ceux qui connaissaient la langue arabe pouvaient suivre des émissions dans cette langue sur plusieurs stations, écouter des programmes variés, des informations

détaillées, mais ils étaient rares. La majorité des villageois était illettrée et inculte, et quand certains parlaient l'arabe, ils ne parlaient que le dialectal, pas l'arabe classique en usage dans les médias. Oui, sans même savoir lire et écrire, la vieille épouse de Bouchaïb possédait une certaine culture et beaucoup de connaissances autres que celles touchant exclusivement à l'agriculture. Elle était visiblement heureuse d'avoir un mari tel que le Vieux, qui savait parler aux femmes. Sachant que les autres n'accordaient aucune importance à leurs épouses, avec lesquelles ils ne parlaient que des choses banales, elle était doublement ravie. Pour elle, le monde ne s'arrêtait pas à ces montagnes, il était vaste et multiforme.

Tôt le matin, le lendemain, le guide touristique attitré vint voir le Vieux pour tenter de louer sa mule. Il était accompagné de cinq jeunes Américains et il cherchait d'autres bêtes, des ânes de préférence. Ils voulaient faire une randonnée dans la région mais sans trop s'éloigner de l'agglomération. Ce guide polyglotte était né ici, mais il habitait le chef-lieu où se trouvaient l'administration et le souk. Il avait une femme et des enfants au village, une autre femme et des enfants à Tiznit, et une troisième épouse au souk même. C'était la dernière. Elle était jeune et il vivait avec elle. Quant aux autres, il les laissait se débrouiller toutes seules… Un aventurier, tout comme son père, que le Vieux avait fréquenté – «Un baroudeur et un sacré bandit, mais un homme loyal. »

– Tu veux louer des bêtes pour la journée ?

– Oui, Da Bouchaïb. Et ta mule aussi.

– Ah, ça non ! Ma mule ne connaît que son maître. Mais pour le reste, c'est simple. Il faut aller voir le Mokaddem, il se débrouillera. Je vais faire du thé. Dis à ces jeunes gens de monter. La porte est ouverte et tu connais la demeure.

– Nous arrivons.

Le Vieux, qui était dans le salon et qui avait parlé au guide par la fenêtre, les attendit. Quand ils l'eurent rejoint, il les salua et les invita à s'asseoir, ce qu'ils firent aussitôt.

– Ce sont des Américains, répéta le guide. L’un d’eux vit ici depuis deux ans. Il fait un travail universitaire sur les us et coutumes d’un village bien de chez nous, et il vit exactement comme les gens, qui l’ont accepté et bien accueilli… Il mange comme eux, s’habille comme eux, va au souk comme eux, à dos d’âne… Les quatre autres viennent d’Amérique. Ils veulent voir le pays, qui, disent-ils, est inconnu chez eux. Si tu les vois mal fagotés, c’est qu’ils ne veulent pas ressembler à l’homme ordinaire de leur société. Ce sont des contestataires. Ils n’aiment pas la guerre que fait leur pays en Asie du Sud-Est. Ils sont contre leur président, le Congrès et les généraux belliqueux. Ils disent que ces gens-là envoient la jeunesse américaine à la mort… Une jeunesse qui, lorsqu’elle en réchappe, est si droguée qu’elle est fichue… Certains deviennent fous. Ceux-là sont dangereux… Ils s’arment, entrent dans un restaurant et ouvrent le feu sur les consommateurs. Il y a eu des massacres. D’autres quittent carrément la ville, le village, la ferme. Ils s’isolent dans les montagnes, vivent dans les cavernes comme l’ours ou le coyote. Ils ne veulent plus entendre parler des hommes ni se voir dans une glace. Ils sont retournés à l’état sauvage. Ces jeunes que tu vois sont contre tout ça.

– Ils ont raison, assura le Vieux. J’entends parler de cette guerre épouvantable. C’est au Vietnam que ça se passe, je crois.

– Au Vietnam, au Cambodge, au Laos…

– Ma femme n’est pas ici, mais je vais quand même préparer le thé… C’est qu’il n’y a peut-être pas encore de braises…

– Nous n’avons guère le temps. Et nous reviendrons une autre fois si tu le désires. Maintenant, nous sommes pressés. Le temps qu’on trouve des bêtes… Une autre fois, hein ! dit le guide. D’accord…

– D’accord ! Va, mon fils, va.

Les autres partis, le Vieux descendit dans le jardin, histoire de respirer un peu d'air frais et de jeter un coup d'œil sur l'ensemble. Il remarqua que les amandiers allaient bientôt fleurir et que bien des plantes étaient déjà envahies par des kyrielles d'insectes tant elles embaumaient et resplendissaient. À ce moment, il vit le chat à l'affût au pied d'un figuier et il comprit vite ce qu'il cherchait : il y avait sur une branche de l'arbre une mésange qui tenait une brindille dans son bec.

– Hé, chat audacieux ! Doucement ! Tu ne vas tout de même pas t'attaquer à ce joli passereau. Il est ici chez lui comme toi. Allez ! Rentre à la maison ! Va courir après les rats si le serpent en a laissé, dit le Vieux en chassant sans ménagement le félin.

« Je n'aimerais pas le voir arriver dans le salon avec un de ces oiseaux entre les dents. Cela me mettrait dans une telle rage que je serais capable de le haïr, moi qui l'aime tant. Mais un chat est d'abord un chat. Et s'il a des instincts de chasseur, qu'y puis-je ? » Il fit un tour d'inspection du côté des arbres fruitiers, alla couper quelques tiges de menthe et d'absinthe et rentra, laissant derrière lui le chatoiement soyeux d'une multitude de papillons, d'abeilles et autres insectes qui furetaient partout. « Dommage qu'il n'y ait pas encore de braises, se dit-il. J'aimerais bien me faire un thé. Mais attendons que ma vieille épouse revienne. » Il s'assit donc et attendit. Au bout d'un moment, elle entra dans le salon.

– Mais tu ne fais rien ! lui dit-elle.

– Je voulais prendre un thé, mais il n'y a pas de braises.

– Il y en a. Je vais tout apporter ici, ne bouge pas.

Elle alla chercher le nécessaire pour faire du thé.

– Tu vois, l'eau est bouillante. Je savais bien que tu réclamerais du thé… Tu le fais toi-même ?

– Oui, je le veux un peu corsé, car je dois encore écrire.

– Eh bien, je te laisse… Je vais mettre le repas en marche, dit-elle en s'en allant.

Le Vieux prépara son thé. Il le goûta et pensa : « Il est bien fort ! C'est ce qui convient à un vieux chnoque comme moi. » Il fuma et reprit sa posture de scribe. Il écrivit sans s'interrompre jusqu'à ce que sa femme fût de retour, puis ils déjeunèrent et s'assirent enfin pour se détendre. Le Vieux lui apprit la visite du guide.

– Ah ! Celui-là ! dit-elle. Il paraît qu'il a trois femmes. Celle qu'il a laissée ici avec des enfants presque nus souffre beaucoup de cet abandon.

– C'est un aventurier, tout comme son défunt père, affirma le Vieux.

– Qui était-il ?

– Un baroudeur, une sorte de bandit, mais pas un tueur. À ma connaissance, il n'a jamais tué personne. Il aimait bien faire le coup de feu pourtant.

– Qu'est-ce qu'il voulait, le guide ?

– Louer des bêtes. Il y avait des gens avec lui qui voulaient faire une randonnée. Je l'ai envoyé chez le Mokaddem.

– S'il lui donne quelque chose, il aura des bêtes.

– Pas si sûr. Il les aura s'il a de la chance. N'oublie pas que les gens travaillent et qu'ils ont besoin d'elles.

C'était en effet si vrai que, repassant par là, le guide apprit au Vieux qu'ils n'avaient pu faire leur randonnée faute d'avoir obtenu des bêtes en location :

– Les gens sortent le fumier. Les ânes sont indisponibles. Mais nous avons marché un peu, ça nous a fait du bien. Maintenant, nous filons. Salut.

Le guide, qui avait hélé le Vieux sous la fenêtre du salon pour lui parler, entraîna les autres derrière lui. Ils disparurent entre les arbres. Quelques instants plus tard, on entendit le bruit d'un moteur, puis le silence retomba dans le petit salon où le Vieux avait repris sa plume.

Deux jours plus tard, on vint frapper à la porte de la maison. C’était un jeune Noir, Salem, le fils du ferblantier qui fabriquait aussi des sandales à semelles de caoutchouc.

– On vous attend chez l’adjudant, dit-il. Il circoncit ses deux petits garçons.

– Je suis au courant, on est venu m’inviter hier. Je m’apprêtais justement à y aller. Alors, allons-y.

– Moi, je ne suis pas invité, dit Salem.

– Alors, j’y vais seul.

Il se rendit chez l’adjudant après en avoir informé sa femme.

La maison de son hôte ressemblait à un petit château médiéval à pic sur une éminence rocheuse. On y accédait par un sentier tortueux. Son histoire remontait à la nuit des temps. Le Vieux fut reçu avec chaleur par l’adjudant, qui le conduisit dans une pièce dotée d’une petite fenêtre et de plusieurs meurtrières, souvenirs du banditisme qui sévissait dans la région avant la pénétration française. Il y avait là une quinzaine d’invités dont un grand personnage vêtu comme un imam et qui n’était en fait que le circonciseur. Il portait une longue barbe blanche de patriarche biblique qui l’eût fait ressembler à Abraham s’il n’avait arboré un impeccable turban à rayures dorées et une paire de lunettes de vue. L’ayant assez bien observé, le Vieux lui reconnut de la noblesse… Il y avait au centre de la pièce trois grands plateaux à thé, un samovar fumant, une énorme bouilloire sur un brasero métallique et des pots de basilic… On n’avait pas encore servi le thé… Il y eut un va-et-vient. On amena deux enfants de sept et cinq ans vers le circonciseur, à côté duquel était assis l’adjudant. Ils éclatèrent en sanglots dès qu’ils virent le matériel du praticien : ciseaux longs et luisants,

Mercurochrome, pansements, coton… On tâcha de les calmer en leur racontant n'importe quoi. En vain. Alors, le père se saisit du plus âgé, le tint fermement comme dans un étau et, lui ayant ramené la gandoura sur la tête, il le présenta au circonciseur, qui opéra rapidement après avoir murmuré un verset coranique où apparaissaient les noms d'Abraham, de Moïse, Jacob, David et Jésus-Christ… Ensuite, ce fut le tour du plus petit. On les pansa et on les reconduisit en larmes chez les femmes où les petites filles, malignes, les taquinèrent et voulurent absolument voir leur zizi. Leur mère les réconforta en leur donnant des gâteries, et à la question de savoir ce qu'on allait faire des prépuces, elle répondit : « On les enterre sous la grande jarre d'eau et ils se transforment en salamandres… » Cette réponse impressionna les garçonnets, qui ne souffraient déjà presque plus. Ils voulurent aller courir avec les petites filles mais la mère les en empêcha : « Vous jouerez demain. Aujourd'hui, c'est le repos. » Tout à côté, une femme cuisait de la viande à confire pour les circoncis, comme c'était la tradition. Une autre faisait des gâteaux dont elle remplissait des plats de céramique qui étaient emportés chez les hommes au fur et à mesure.

Le Vieux aimait cette réunion de gens simples. Cela le changeait des mariages tonitruants des parvenus. Il estimait l'adjudant. Un homme honnête et travailleur. Il avait une boutique au souk qu'il ouvrait quatre fois par semaine. Les autres jours, il restait avec sa famille au village. Il vaquait aux travaux des champs, aidait les uns et les autres et rendait à tous ces menus services parfois inappréciables. Ainsi pouvait-il réparer un moteur de pompe à eau en panne. Il ne se faisait jamais payer.

La conversation roulait autour de la circoncision. Cela avait commencé avec Abraham, qui s'était fait circoncire le premier à un âge respectable. Il avait appliqué la même loi à ses serviteurs mâles. Quelqu'un posa la question de savoir si Jésus-Christ était circoncis. On l'assura que oui, étant juif de naissance. On passa alors à l'excision des filles dans certains pays d'Afrique et en Égypte…

– Il y a pire, dit quelqu'un. Je connais un peu l'Afrique. Chez certains Noirs, on infibule la vulve des petites filles avec des mandibules de grosses fourmis

carnivores. Quand la bestiole a mordu, on sépare la tête du reste et on ne rouvre la vulve qu'à l'occasion du mariage de la fille. C'est pour soi-disant sauvegarder la virginité !

Tous reconnurent que ces procédés étaient dignes des sauvages et que l'islam interdisait de telles pratiques.

Plus tard, on déjeuna d'un substantiel couscous aux tripes, puis on se congratula et tous partirent.

Le Vieux rentra chez lui pour faire sa sieste.

« Comme les choses vont vite ! se dit le Vieux. Il y a à peine vingt ans, il n'y avait rien de nouveau ici. Et voici que les riches se font maintenant un devoir de posséder dans leurs belles demeures un groupe électrogène, deux ou trois puits creusés à la dynamite dans une roche particulièrement dure et qui ne tarissent jamais, des salles de bains marbrées et des waters *ad hoc*… Adieu la lampe à huile, les bougies ! Adieu le *kanoun !* L'électricité a tout changé, tout chamboulé en un éclair ! Et voici le téléviseur et la parabole ! Les riches veulent tout voir et tout savoir ! Ils ne regardent que les chaînes étrangères : américaines et européennes, turques, égyptiennes… Jamais la télévision nationale, qu'ils trouvent sinistrement pauvre ! Pauvre comme les pauvres qu'ils méprisent ! Et moi qui n'ai même pas un poste de radio ! Hé ! Ils visionnent même, en secret, des films pornographiques… Ils aiment ça, ces vicieux ! Et ils ont des vidéos et des décodeurs, que sais-je, moi ? Ils ont tout ! Tout, absolument tout pour vivre ici dans une parfaite tranquillité… Mais non ! Ils n'y reviennent qu'une fois l'an ! Quinze, vingt jours tout au plus ! Les autres mois de l'année, c'est un gardien qui surveille la propriété, dont les portes restent closes en l'absence du maître. Il vadrouille donc à l'extérieur, comme un chien, à s'occuper des arbres et des bestiaux… Un chien bien payé, au demeurant, et bien traité puisqu'il empoche un joli salaire et qu'il a une petite maison bien à lui, cadeau du patron. Oui, l'électricité a tout changé : la nuit n'est plus aussi sombre qu'elle l'a été du côté de ces maisons fastueuses. On y est comme dans une ville, à présent. C'est si lumineux qu'on ne se sert même plus d'une torche électrique ! Mais comme le maître est absent onze mois sur douze, l'ancienne nuit d'encre reprend le dessus. Plus de bruit de moteur alors, plus d'éblouissements ! Heureusement que cette

brute s’absente ainsi, sinon où irait-on ? Personnellement, je préfère ma vie simple à tout ce tapage, à ce clinquant ridicule. Mais la modernité est contre moi. Je ne suis qu’un vieux croulant, un vieux chnoque qui écrit sur un saint aussi méconnu que lui. En marche vers une disparition complète, après quoi ne resteront que les choses solides, bien actuelles : le béton, l’argent, la télévision, la vidéo, les grosses voitures, etc. Ça s’impose déjà assez violemment, que diable ! Après, tout ce qui est vieux sera tenu pour nul et non avenu, inutile, bon pour la casse ! On laissera bien entendu quelques vieilles ruines en l’état car on aura toujours besoin d’une image nostalgique, fût-elle pénible à supporter, et l’on paradera dans son domaine et sur les routes, au souk et partout où on retrouvera ses semblables opulents. Mais il y aura toujours des pauvres, toujours les mêmes, et leurs vieilles maisons archaïques toutes rafistolées… et leurs filles qui vieilliront contre tout bon sens, femmes infécondées, rejetées parce que désespérément misérables quoique parfois très belles. Il y aura toujours le torrent, la vallée et les montagnes, mais pas de ponts, pas d’asphalte sur les routes et pas même un radier ! La belle voiture roulera donc sur des pistes caillouteuses, traversera le cours d’eau à gué comme un âne. Elle sera empoussiérée, la belle allemande, démantibulée et cabossée ! Mais le parvenu n’en aura cure… “Une voiture, hé ! Elle est faite pour être remplacée ! J’en achète une nouvelle tous les deux ans. J’ai les moyens, moi !” Et la belle achève ses jours comme taxi collectif ! Quelle disgrâce ! Ça fait tout de même mal au cœur de voir des fortunes filer comme ça, à vau-l’eau, dans un bled presque nécessiteux où seuls quelques potentats arrogants dépensent sans compter, Crésus immatures, inconscients du danger et des colères que leur désinvolture suscitera immanquablement… Des nantis qui se disent bourgeois mais qui n’en sont pas. Tout juste des parvenus tombés de la dernière pluie, pas des Jacques Cœur comme autrefois ! Des gens sans tradition mercantile, sans legs et sans autre éducation qu’une barbarie financière effrénée… et qui sont prêts à faire leurs valises au moindre remous social, à sauter dans un avion pour la Suisse où leurs comptes numérotés les attendent, bourrés à craquer de milliards acquis Dieu sait comment ! Avant l’indépendance, il n’y avait pas dans tout le pays une dizaine de vrais riches. On les connaissait, c’étaient pour la plupart des gens du

Makhzen issus de vieilles familles… Des fortunes bâties au cours des siècles, patiemment, par des générations d’hommes âpres au gain, intrépides, voleurs assurément mais traditionalistes à l’excès… Du jour au lendemain, en trois décennies, on a vu apparaître un nouveau type de riche, parvenu sans foi ni loi, corrompu et corrupteur, velléitaire, qui croit que tout s’achète, des fonctionnaires comme du tabac, des femmes, des terres, tout, y compris les consciences les plus affermies, les moins perméables aux tentations empoisonnées de l’argent… Il achète donc ce qu’il peut, floue l’État si nécessaire, méprise et trompe le peuple, ce crève-la-faim qui le gêne dans ses rêves grandioses, cette piétaille qu’il aurait annihilée s’il en avait eu les moyens politiques, et qui continue de se dresser sur sa route mirifique, à le narguer rien qu’en existant, à le rappeler à l’ordre constamment, lui qui n’est pas là, vit là sans y vivre vraiment, a un pied ici et un autre ailleurs, car on ne sait jamais, rien n’est tout à fait garanti. Un jour, il faudrait déguerpir, fuir, s’exiler… Mais on a mis ses billes de côté… On a des appartements à Paris, Bruxelles, Londres, Zurich… “On n’est pas des indigents, nous autres ! Si ça tourne au vinaigre, eh bien, tant pis, on ira tenter l’aventure ailleurs ! Nos enfants sont déjà grands… ils étudient aux États-Unis… Ils ne reviendront ici qu’au moment des vacances… Ce sont maintenant des Américains. Ici ? On n’a rien à faire ici ! On y est tant qu’on y gagne de l’argent, beaucoup d’argent… Mais si ça foire, tant pis ! Le monde est vaste, très accueillant pour des gens comme nous qui pouvons investir n’importe où, n’importe quand…” Quelle sale engeance ! pensa le Vieux. Des ennemis de la patrie pour laquelle d’autres ont donné leur vie. Mais ne voilà-t-il pas que je me fiche en colère ! C’est cette foutue électricité et ces groupes électrogènes qui m’ont remué ! Hé hé ! Que le diable les emporte donc, eux et leurs manigances de sacripants ! »

La saine colère du Vieux s’apaisa à la vue des amandiers fleuris dont la splendeur incomparable relégua dans l’oubli la vision qu’il avait eue de la vie du parvenu… On était au mois de février, le mois floral par excellence en cette vallée bien arrosée et à l’abri dans son confinement même… Il était sorti ce matin-là assez tôt pour aller prendre un colis à la minoterie, ce colis qui arrivait de France tous les trois mois environ et qui devait contenir du thé de Chine, du

tabac et peut-être autre chose. Chemin faisant, il était passé à proximité de la propriété d'un de ces parvenus qu'il méprisait : une résidence qu'on avait érigée après l'arrachage systématique d'arganiers séculaires, chose qui faisait dire aux superstitieux qu'un grand malheur frapperait celui qui avait donné l'ordre de les abattre… De retour chez lui, le Vieux s'installa à sa place et ouvrit le colis. Il fut étonné et content d'y trouver enfin, outre ce qu'il attendait, un transistor de marque japonaise qu'il essaya aussitôt. « Mais c'est prodigieux ! Moi qui n'y pensais plus, me voilà servi ! Avec ça, je peux écouter la terre entière et savoir ce qui se passe sans avoir à l'apprendre de qui que ce soit. Est-ce qu'il a envoyé un stock de piles ? Oui, oui, il est là, dans ce paquet à part. Hé ! Et ça, c'est quoi ? Ah ! Une robe ! Une robe française pour ma vieille épouse. C'est charmant ! Mais elle ne porte pas de robe ! Elle s'habille comme une Berbère ! Pas même comme une Arabe et encore moins comme une femme de la ville. Bon ! Ça lui fera quand même plaisir, je pense. » Il régla le poste sur la fréquence de la station d'Agadir qui diffusait des variétés en langue berbère. Il écouta les paroles de l'*Ahwach*[*1] accompagné de tambourins et de flûtes jusqu'à l'arrivée de la vieille femme.

– Tiens ! dit-elle. Une radio.

– Ça vient de Paris. Mon ami t'envoie aussi une belle robe.

Il lui montra le vêtement. Elle n'en avait jamais vu de semblable.

– Mais c'est quoi ça ?

– Un habit de femme ! Les Françaises et les Arabes des villes en portent tous les jours.

– Mais je ne peux pas mettre ça, moi !

– Bien sûr que non ! Mais garde-la dans ton coffre. Tu trouveras bien une jeune fille à qui la donner. Une fille moderne, quoi.

– Bon… Remercie ton ami. Mais c'est de l'*Ahwach* à la radio ! Il est magnifique. Ici, on ne danse plus, on ne chante plus comme autrefois. Il n'y a même plus de fêtes collectives.

– Ici, il n'y a plus rien, dit le Vieux. Les traditions sont mortes et enterrées. Mais il y a encore des villages où l'on danse et chante pendant les fêtes

saisonnières et autres. Des villages où les gens vivent les uns près des autres, où tous s'entraident. Ici, chacun fuit l'autre.

– Où se trouvent donc ces fameux villages ?

– Dans la montagne, par là, répondit le Vieux en faisant un geste circulaire comme pour désigner les lieux en question. Là-bas, il n'y a pas de gens riches, tous sont égaux.

– Parce que tu penses que c'est à cause des riches qu'il n'y a plus rien ici ?

– Certainement ! Les riches se veulent résolument modernes, actuels. Ils n'ont pas besoin de l'*Ahwach*, pas besoin de fêtes populaires, ni de ces chants et de ces danses qui durent toute la nuit.

– Je m'en souviens. Et qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui ?

– Il y a la télévision, la voiture, les femmes et l'argent.

– Ho ! On n'a pas tout ça, nous.

– Nous, on a maintenant une radio.

Ils rirent.

– Bon ! Tu n'écris pas ?

– Je vais écrire. Mais prépare-moi d'abord un bon thé à l'absinthe. Tiens, prends ce paquet de thé et mélange-le avec l'autre qui est dans la boîte métallique.

– Je fais ça tout de suite et après je vais cuisiner. Qu'est-ce que tu voudrais ?

– Un couscous aux navets, dit-il.

---

*1. Danse et chants traditionnels berbères.

– Parfois, on se trompe, on a le jugement trop hâtif, mais dans l'ensemble j'ai raison. Le cas de Haj Lahcène est l'exception qui confirme la règle, dit le vieux Bouchaïb à son interlocuteur, un homme dans la force de l'âge, maigre et grand, robuste, du nom d'Amzil car il avait été au temps de sa splendeur le seul forgeron et donc l'unique maréchal-ferrant du village.

Il était assis en compagnie du Vieux dans le petit salon devant un verre de thé, des galettes, de l'huile d'argan et d'olive et une pâte d'amandes presque liquide[*1]. Venu ferrer la mule et l'ayant fait, le Vieux l'avait convié à prendre du thé, histoire de bavarder un moment de choses et d'autres. C'est ainsi qu'il apprit d'Amzil les ennuis que sa femme avait eus pour accoucher, il avait fallu pratiquer une césarienne. Le Vieux sut aussi que Haj Lahcène avait tiré l'ancien forgeron d'affaire.

– Dès qu'il a appris mes ennuis, il est accouru chez moi et m'a proposé son aide. Nous avons emmené ma femme au dispensaire du souk dans sa vieille Chevrolet, mais là, rien à faire, pas un médecin, seulement deux ou trois infirmiers. On nous a conseillé d'aller à l'hôpital de Tiznit, distant de plus de cent kilomètres… Haj Lahcène n'a pas hésité, il m'a prié de remonter dans la voiture et nous avons démarré. À l'hôpital, on a immédiatement pris en charge mon épouse, mais on a exigé que je paie sur place les médicaments qu'ils ne possédaient pas. Comme je n'avais pas un sou vaillant, c'est bien entendu mon bienfaiteur qui a payé. Je devais attendre huit jours en ville avant que mon épouse se remette de cette opération et que tout rentre dans l'ordre. Il fallait rester là, aller la voir tous les jours pour lui porter à manger, etc., mais je n'avais pas un centime. Haj Lahcène, qui savait tout ça, m'a remis une assez coquette

somme pour régler mes petites affaires et faire d'autres achats. Je n'oublierai jamais ce geste mais je ne sais comment remercier cet homme qui, décidément, surpasse en bonté le meilleur des saints. Que Dieu me pardonne si je me trompe.

Il avait raconté cela au Vieux d'un trait, l'air calme et sans omettre aucun détail, en espérant que son interlocuteur lui suggérerait la meilleure façon de remercier son bienfaiteur.

– Oui, oui, répéta le Vieux, on peut se tromper, mais Haj Lahcène est connu pour sa générosité. N'oublions pas qu'il était déjà riche avant l'indépendance. Je l'ai côtoyé jadis à Mazagan quand il était négociant-grossiste en produits alimentaires de toutes sortes et de toutes provenances. Il avait un immense magasin près du port. Et c'étaient uniquement des camionneurs qui venaient charger la marchandise chez lui. Un homme généreux, je te dis, toujours prêt à faire du bien autour de lui, aussi généreux peut-être que le fut chez les Arabes d'autrefois le fameux Hatim Tay dont le prestige a traversé les siècles pour arriver jusqu'à nous. Il faut croire que les anciens riches sont plus humains que les nouveaux.

– En tout cas, sans lui ma femme serait morte, et l'enfant aussi.

– Ce n'est pas toi qui dois remercier Haj Lahcène, dit le Vieux. Qu'est-ce que tu pourrais bien lui offrir ? C'est Dieu et Dieu seul qui le récompensera. En ce qui te concerne, sois toujours attentif à son égard, toujours prêt à faire ce qu'il te demande, car même un grand a tôt ou tard besoin d'un plus petit que soi.

– Merci, mille fois merci. Maintenant, il faut que je parte.

– Tiens cela et bonne chance, lui dit le Vieux en lui remettant un gros billet de banque et en le reconduisant jusqu'à la porte d'entrée.

---

*1. *Amloun'louz.*

Au dîner, il raconta l'aventure d'Amzil à sa vieille femme.

– La conclusion que j'en ai tirée, dit-il, est que le monde n'est pas totalement mauvais ni définitivement corrompu puisqu'il existe encore des hommes comme Haj Lahcène, des êtres nobles qui ignorent la haine, l'égoïsme et tous ces attributs sataniques avec lesquels le Démon séduit les plus faibles. Haj Lahcène est vraiment un saint. Un saint d'aujourd'hui. En tout cas, le monde peut encore espérer car la bonté divine ne succombe pas aux assauts du Mal. Elle est la seule garantie qui nous prémunisse contre l'intolérance, ce piège tendu à l'humanité, toujours tentée par la corruption.

– Tout le monde dit du bien de Haj Lahcène, affirma la vieille.

– Qui, tout le monde ?

– Eh bien, les gens !

– Les gens ne le connaissent pas du tout. Il ne se livre pas, il est poli, secret. Il passe six mois ici et six mois en ville. Il ne se mêle pas aux nouveaux riches. Il leur préfère la compagnie des humbles. Les nouveaux riches et leurs affidés ne peuvent pas dire du bien de lui. Si quelque éloge lui est fait, il ne peut venir que des gens simples, des pauvres.

– Ce sont justement ceux-là qui disent du bien de lui, précisa la vieille.

– Alors, c'est bon. On ne peut douter de la sincérité de leurs sentiments. Mais sais-tu une chose, au moins ? Non, je ne pense pas. Eh bien, cet Amzil n'a plus aucune ressource depuis que les gens achètent tout au souk ! Et il n'y a même plus assez d'ânes et de mulets à ferrer… Maintenant, on a des voitures, des vélos… Les quelques équidés qui restent ne suffisent guère à le faire vivre. Il attend donc la *zakat* annuelle pour se retourner. L'indigence l'a rattrapé au plus

mauvais moment de son existence… Quand un grave problème survient, comme l’opération de sa femme, une âme charitable guidée par le Très-Haut arrive et le sauve. Il a cependant un grand fils qui est commis dans une épicerie de Casablanca, mais il ne gagne presque rien. Que pourrait-il lui envoyer ? Rien, je présume. Avant que les ustensiles en plastique, en aluminium et autres métaux n’arrivent, il fabriquait tout le nécessaire de cuisine, sauf les marmites de terre, les pots et les tagines… Même des couteaux ! Il forgeait des araires (à ne pas confondre avec la charrue moderne, qui est entièrement métallique et que l’on se procure au souk chez les quincailliers), des houes, des pioches, des scies, des faucilles et les gros clous qu’on voit encore sur les anciennes portes… Il faisait aussi des haches, et que sais-je encore ? Ah oui ! Des pièges… Des pièges artisanaux. Pas comme les miens ! Les miens sont de fabrication française, faits à l’usine. Des pièges dangereux ! Aujourd’hui, on se fournit en objets de série, à la finition nette, des objets usinés en Europe ou en Asie du Sud-Est. C’est si facile, hé ! Il a donc fermé la forge, cette forge où j’aimais aller contempler le pétillement des escarbilles, le fer rouge qu’on plonge dans un bac d’eau froide, le fer qui gémit, siffle, crache de la vapeur, fume et grésille… Fini, tout ça ! C’est fini… La modernité a eu le dernier mot, hélas ! Ce n’est donc pas le village qui crève, non ! C’est son âme.

– J’ai entendu dire qu’il se louait comme journalier quand il y a à faire, dit la vieille.

– Peut-être bien. Mais ça ne nourrit pas son homme. Encore moins une famille. Ce que je sais, moi, c’est qu’il tire le diable par la queue. Il en est souvent réduit à vendre quelques kilogrammes d’amandes douces pour se payer du thé et du sucre. Quant à la viande, il doit braconner pour en avoir. Il n’a donc plus rien. J’ai bien vu comme il était habillé. Il ne porte rien sur le dos. Les siens, c’est pareil. N’est-ce pas le comble du malheur ? Les autres disent : « Après tout, ce n’est qu’un *amzil*, un forgeron d’origine malienne ! Sa famille est venue d’Afrique noire il y a un siècle ou deux. Un Noir, un forgeron qui a conclu un pacte avec le diable. » Des superstitions de nègres colportées autrefois par les caravaniers… Oui, oui, ils sont venus de Tombouctou, il y a longtemps. Pourquoi ici ? Dieu seul le sait. Ils ont choisi ce lieu… Ils y ont fait souche, ils se

sont bien intégrés malgré les apparences. Ils avaient deux grandes maisons, des terres acquises à la sueur de leur front. C'étaient des gens honnêtes, des travailleurs. Des forgerons qui se transmettaient le métier de génération en génération. Des forgerons à l'antique, disciples d'Héphaïstos, ce dieu grec… Aujourd'hui, il n'y a plus de place pour eux sous le soleil. Ils doivent faire n'importe quoi pour survivre. Oh ! Comme sa forge était fascinante ! J'aimais bien cet endroit. Même si le diable semblait errer dans la pénombre en traînant sa queue par terre. On voyait la matière dure se ramollir, prendre forme sous les doigts magiques de l'homme. Un homme au visage buriné, noir et ridé, mais qui souriait… Oui, ces forgerons étaient aimables avec tout le monde.

– Je ne les connaissais pas, assura la vieille.

– Tu ne pouvais pas, les femmes n'allaient pas à la forge. Bon ! Assez parlé ! Je me sens las, je vais dormir. Mais donne-moi d'abord la radio. Je veux écouter un peu de musique, ça va m'endormir en me servant de berceuse. Ah ! Quelle rude vie !

Il alluma la radio et s'étendit pour dormir.

– Une vie rude, dit la vieille.

– Oui, très éprouvante.

– Laisse courir le monde. Écoute ta radio et dors.

– Oui, si tu éteins les lampes.

Elle les éteignit. Le chat vint se mettre contre les épaules du Vieux. À la radio, c'était encore de l'*Ahwach*. Les yeux clos, le Vieux voyait des femmes danser en cercle autour d'hommes qui chantaient en s'accompagnant de tambourins. Il vit aussi défiler en dégradé quelques paysages et des silhouettes imprécises. Puis il s'assoupit et se mit aussitôt à ronfler.

Le magasin du village, qui s’était considérablement agrandi au fil du temps et qui comprenait maintenant une minoterie, une quincaillerie, une boucherie et une papeterie, incitait le chaland à déserter le souk hebdomadaire. Certains s’y rendaient encore par habitude, et aussi parce que c’était un centre et un lieu de retrouvailles. Les gens, cependant, préféraient se fournir ici même, soit par paresse, soit que le souk se trouvât trop éloigné à leur goût. D’autres, comme le Vieux, pensaient que le souk n’était plus le même ; il s’était transformé en une petite ville et cela le rendait suspect aux yeux des Anciens. Aussi n’y allait-il plus que pour toucher son mandat trimestriel au bureau de poste ou pour effectuer des achats qu’il ne pouvait faire au magasin du village. « Et puis, pensait-il à présent, je suis trop vieux pour m’embarquer toutes les semaines dans cette expédition fatigante. À mon âge, on se tient tranquille, loin du tumulte. On vend de la viande ici, et bien d’autres choses… Alors… »

Ce jour-là, il était au magasin pour faire des emplettes inattendues. La veille, il avait raconté à sa vieille épouse qu’il voulait se procurer quelques objets modernes. Ayant beaucoup ri, elle l’avait taquiné sur sa soudaine conversion à la modernité. Se moquant de lui-même, il avait répondu :

« Faut s’y faire, hé ! C’est toujours bon à prendre pour un vieux chnoque ! »

Après un moment de réflexion, il avait ajouté :

« J’achèterai un couscoussier en aluminium, une poêle, un faitout et des couteaux.

– Non ! Et non ! avait-elle dit. Mes ustensiles en terre cuite sont meilleurs. Ils donnent un autre goût que celui du métal aux mets. Pour la poêle et les couteaux, c’est bon.

– Très bien. Mais ne t’emporte pas ! Je reconnais que le couscoussier et le faitout en terre cuite sont supérieurs à leur équivalent métallique. Et ça, tant qu’ils existent encore. Mais après ? Où comptes-tu t’en procurer d’autres quand ceux-là seront cassés ?

– J’en ai en réserve… Et puis, ces choses-là existeront toujours.

– Je le crois aussi, quoi que je dise. Pour moi, je vais m’offrir un réchaud à gaz. Pour le thé, c’est plus rapide… plus besoin d’attendre qu’il y ait des braises !

– Ce sera seulement pour faire bouillir de l’eau, alors, avait-elle dit. Je ne ferai jamais ma cuisine sur un réchaud à gaz, moi ! Sur la braise, oui, comme toujours. Il n’y a pas mieux que le feu de bois », avait affirmé la vieille femme.

Et elle avait ri de nouveau.

« Hé ! Comme tu es têtue ! Mais ce que je te dis est pourtant juste. J’ai aussi autre chose à acheter… Des graines de coriandre, de persil et de céleri.

– Et du paprika et du gingembre. Il n’y en a presque plus, avait-elle dit.

– Et du paprika et du gingembre, avait répété le Vieux. Oui, j’ai l’intention de planter ces herbes dans le jardin, près du carré de menthe et d’absinthe. Tu me prépareras donc pour demain un seau de fumier, j’en aurai besoin pour fertiliser le sol. »

La minoterie tournait à plein régime mais, au magasin même, le Vieux ne trouva que des désœuvrés venus tailler une bavette avec le patron. Il salua toute la bande et expliqua à un commis ce qu'il voulait. Quand on eut apporté le réchaud à gaz, il l'essaya et dit :

– Ce n'est bon que pour faire du thé.

– Pas seulement, intervint le patron. On peut tout faire avec ça, même du couscous.

Au moment de remettre à son client les semences des herbes qu'il avait demandées, il ajouta :

– Si tu veux que ça pousse vite, prends de l'engrais, nous en avons. C'est très efficace.

– De l'engrais ? s'étonna le Vieux.

– Oui, de l'engrais. Tout le monde l'utilise aujourd'hui.

– Alors, c'est la fin des haricots ! éclata le Vieux. Mais c'est du poison, ça ! Il n'y a pas mieux que le bon fumier de la vache, crois-moi.

– Je sais, je sais. Je suis contre l'utilisation excessive des produits chimiques. On dit que ça donne le cancer, tout le monde sait cela mais tout le monde en utilise.

– Pas moi, affirma le Vieux. Je suis fidèle à la nature, pas à ce que disent les radios.

Depuis quelque temps, il écoutait sur une radio privée une émission publicitaire qui faisait grand cas de certains engrais, fongicides et pesticides, et cela l'amusait tellement qu'il en riait : « Quand on a mis tout ça dans son ventre, adieu la valise ! Il ne reste plus grand-chose à y mettre. »

– Non, je ne suis pas pressé. Ça poussera quand ça poussera, dit-il.

Il paya et demanda si on pouvait livrer la marchandise chez lui.

Le patron en chargea un type qui poireautait dehors, un de ces jeunes désœuvrés qui n'attendaient qu'une occasion pareille pour gagner quelques sous. Le Vieux le pria de patienter, le temps qu'il cherchât un cuissot de chevreau qu'il avait promis à sa femme. Lorsqu'il fut de retour, ils se mirent en route.

– Voilà un cuissot de chevreau, dit-il à la vieille. Ce n'est pas du vieux bouc. Il est plus tendre que le veau. Tu devrais en mettre une partie à sécher au soleil, sur la terrasse.

– Ça tente trop les corbeaux mais je vais le faire. Ils m'ont encore volé quelques morceaux de bonne viande ces temps-ci. Mais où est le mal ? Il faut bien qu'ils vivent. Mais où est la poêle ?

– Tiens, la voilà.

C'était une poêle lourde en acier inoxydable.

– Elle n'est pas en aluminium, dit-il. Elle peut servir à faire cuire des œufs brouillés, des crêpes… Et voici les couteaux. Tu en as de toutes les tailles.

Il exhiba un assortiment de couteaux de cuisine tout brillants.

Elle eut un léger recul.

– Ça fait toujours peur, ce genre de couteaux, dit-elle.

– Un couteau fait toujours peur, affirma le Vieux. C'est une arme de criminel, que veux-tu ? Il y en a qui ne résistent pas à l'envie de s'en servir contre les autres. On dit que ce sont des aliénés. On les enferme, mais quand ils sont de nouveau libres ils recommencent. Ils sont comme fascinés par l'acier brillant.

– Pauvres diables, dit la vieille.

– Oui, pauvres diables ! As-tu préparé le fumier ?

– Il y en a un seau plein dans le jardin, juste à l'endroit où tu veux planter tes fines herbes.

Il s'absenta une heure environ, puis il remonta et s'assit devant la petite table ronde où était déjà disposé son matériel d'auteur : le cahier vert, le porte-plume

et l’encrier. La vieille lui avait préparé du thé, sachant qu’il en réclamerait après sa besogne au jardin. À présent, elle découpait le cuissot de chevreau pour le saler et le mettre à sécher.

– Tu vas écrire…, dit-elle. J’espère que ma présence ne te dérange pas.

– Pas le moins du monde, répliqua le Vieux. Au contraire, elle m’est bénéfique. Fais donc un bon tagine de chevreau pour le déjeuner. Avec des olives, du citron et des carottes.

– Entendu.

Il se mit à écrire avec application. Le saint méconnu revenait d’Inde dans un état lamentable. Il avait lutté contre des dieux païens terribles. Arrivé au mont Sinaï, il se réfugia dans une caverne pour se refaire des forces dans la prière et le recueillement. Le Vieux était aux anges. Il aimait ce saint, et cet épisode l’enchantait et le fortifiait dans sa conviction de poète. Il sentait qu’il était inspiré et qu’il faisait du bon travail d’écrivain. Il croyait que cette œuvre serait reconnue un jour, dans un siècle ou bien beaucoup plus tard. Quelqu’un découvrirait fatalement le manuscrit, le décrypterait et finirait par le vulgariser. On a vu des exemples de ce genre sous toutes les latitudes depuis que l’homme pense… Ces fausses divinités que sa plume suscitait n’étaient immortelles que dans le cœur des hommes, voilà ce que le Vieux voulait communiquer à d’éventuels lecteurs ou décrypteurs. Le saint pouvait donc les annihiler, mais, tant qu’on croirait en elles, elles seraient toujours là, imbattables et indestructibles. Au cours de ses combats, le saint avait maintes fois manqué se faire lyncher par une foule de sectataires délirants. On l’avait enfermé dans un temple gardé par des tigres féroces et affamés, mais il réussit à s’en échapper grâce à la complicité d’un garde-chiourme à qui il avait promis la félicité. Sorti de sa prison, le saint fut conduit par son libérateur chez lui pour se cacher le temps que se relâchât la vigilance des zélateurs de la secte. Cette retraite forcée permit au saint de guérir quelques malades. L’homme lui en fut reconnaissant, car il s’agissait de membres de son clan. « Vous êtes réellement un saint, dit-il. Vous devez quitter ce pays pour échapper à la vengeance terrible des dieux païens, adorateurs du cobra royal. Je vous guiderai jusqu’à la frontière, après

quoi il vous sera facile d’aller où vous voudrez. Quant à moi, dès aujourd’hui, je cesse de croire à ces faux dieux qui ne connaissent que la haine, l’orgie, le meurtre et la guerre. »

« Eh bien voilà, tout est dit, consommé, usé ! Le dernier troupeau est parti pour le souk à bord de trois camions. Seuls quelques chevreaux et agneaux ont été vendus au boucher… Les propriétaires ne veulent plus entendre parler de troupeau, plus écouter bêler ces vieilles biques et gueuler les chiens de berger… Ils se sont enrichis en ville dans le négoce et n’ont plus besoin du lait frais des brebis et des chèvres ; plus besoin de leur viande, non plus. Ils peuvent tout acheter. Ils ont de l’argent, beaucoup d’argent, une autre maison deux fois plus grande à proximité de l’ancienne où loge toujours un frère démuni, un de ces fainéants qui ratent leur vie parce qu’ils n’entreprennent rien, ne font rien pour améliorer leur sort et ne tentent jamais rien… Ce raté vit là avec l’aïeule, qui a refusé catégoriquement de quitter les lieux : “Je m’en irai d’ici quand je serai morte, pas avant”, a-t-elle dit aux autres. »

On disait qu’elle était la doyenne de la région et qu’elle se souvenait encore de l’époque héroïque des grands caïds et des *harkas*[*1]. Comme elle ne sortait jamais, personne n’avait vu son visage, et ceux qui l’imaginaient se la représentaient en momie sans autre mouvement que celui des lèvres, car elle parlait tout le temps à des êtres invisibles qu’elle seule pouvait distinguer dans cette pénombre où elle était recluse depuis de longues années… Été comme hiver, elle ne quittait pas cette encoignure près du fenil où dansotaient des ombres venues de loin et où personne n’osait venir hormis son fils, car tous avaient peur d’une soudaine apparition et tous tremblaient à l’idée de devoir lui porter du lait ou de la soupe d’orge, ses mets favoris qu’il fallait l’aider à avaler à petites gorgées glougloutantes entrecoupées d’arrêts plus ou moins prolongés « pour que mes invités profitent eux aussi de cette bonne nourriture…, disait-

elle. Mais tu ne peux pas les voir, personne ne peut les voir à part moi… Et pourtant ils sont là… ils attendent que je leur dise : “Allez, partons ! Nous n’avons plus rien à faire ici. Ça n’a que trop duré ! Allons-nous-en…” Je vois une petite lumière là-bas, au fond… et d’autres encore, elles clignotent… Ce sont des gens qui arrivent, d’autres invités peut-être… Il faudra faire manger tout ce monde… Dieu, qu’ils sont nombreux !… Oh ! Je les ai tous connus, tu n’étais pas encore né, toi, j’étais encore une enfant… Je ne jouais pas, il n’y avait pas de jouets, on n’avait rien, pas à manger non plus, mais il y avait de temps en temps des sauterelles, on les grillait, on en remplissait des sacs et on les conservait au sec mais elles finissaient par moisir… et alors, on cherchait autre chose à manger. Non, il n’y avait rien ! C’était la disette, les puits étaient à sec, la terre entière était sèche, on naissait pour crever de soif et de faim, tout le monde priait… Un beau jour, Dieu entendit cette prière… c’est ce jour-là que ton grand frère est né… non, pas toi, tu es né le dernier… Oui, oui, reste avec moi dans cette maison… nous ne changerons pas de maison… après moi, tu pourras t’en aller où tu voudras ».

Le Vieux imaginait ainsi la doyenne du village qu’il avait connue jadis lorsqu’elle allait au potager, aux labours, aux moissons, à la récolte des amandes et des olives… Il savait qu’elle n’était pas grabataire comme tant d’autres, mais il la soupçonnait d’avoir sciemment rompu tout contact avec le monde extérieur pour entretenir une vie parallèle avec tous ceux qu’elle avait aimés et qui n’étaient plus qu’un petit tas d’os et de poussière, ceux qu’elle appelait ses invités… Il respectait le délire de cette vénérable aïeule momifiée avant la mort. « C’est absurde ! pensait-il. Elle va passer de ce monde à l’autre sans transition, elle s’éteindra comme une bougie… et alors la maison sera condamnée à la démolition car les autres voudront récupérer le terrain… un beau terrain au demeurant… et le péquenot, le raté comme ils disent, sera obligé de quémander un réduit pour être à l’abri… Ils le feront suer, il sera pire qu’un esclave. La fraternité ? La pitié ? Connaissent pas ! Pour eux, le raté est un débile, un idiot qui leur fait honte, un mauvais héritage dont il est pénible de se réclamer… Quand on leur dit “votre frère”, ils font une moue dédaigneuse et s’en vont sans répondre… Ils ont honte d’avoir quelqu’un comme lui dans la famille…

Pourtant, à mon avis, il n’est ni débile ni idiot, il n’a pas eu de chance, c’est tout… et les autres ne l’ont guère aidé ; au contraire, ils l’ont laissé s’occuper du troupeau… “Un berger ! Quelle honte ! Ce n’est qu’un pauvre berger ! Comment voulez-vous qu’il soit notre frère ? Des gens comme nous, des notables riches et respectés, ne peuvent accepter un frère pareil ! Qu’il aille donc rejoindre ses semblables ou, s’il préfère rester avec nous, qu’il nous obéisse au doigt et à l’œil. Il n’a pas le choix… Nous ne sommes pas des philanthropes, nous autres… Nous avons assez trimé quand c’était encore possible pour édifier nos fortunes… Nous n’allons tout de même pas dilapider nos biens au nom d’une fraternité sans fondement ou par crainte des rumeurs et des on-dit… On n’a rien à faire de ce que les autres pensent de nous…” Le chien peut bien aboyer jusqu’à s’en étouffer, la caravane va son train, elle passe, et le cabot reste là, stupide et la langue en feu… »

– Le dernier symbole de jadis est tombé, dit le Vieux.

– Tu veux parler du troupeau ?

– Oui. Après ça, ce ne sera jamais plus comme avant.

– Tu sais, un troupeau, ce n’est rien. Il y en a partout ailleurs.

– Il y en a partout, c’est sûr, mais celui-ci était le dernier de la région. Il y en avait un autre… Un jour, il a été décimé par une brutale épizootie. C’était épouvantable. Les charognards se sont alors si bien gavés que les poules sortaient en paix.

– Un troupeau n’est pas un symbole, dit la vieille.

– C’en est un, affirma le Vieux, car, il y a plusieurs siècles, le grand Ancêtre est venu s’installer ici à la tête d’un immense troupeau. D’où cette tradition qui s’écroule aujourd’hui comme un château de cartes.

– Je comprends. Mais personne ne se souvient du grand Ancêtre.

– Non, personne ! répondit le Vieux.

– Et on ne sait pas comment il était, on n’a même pas son portrait.

– On ne faisait pas de portrait à l’époque. La photographie n’existait pas encore. On a tout juste quelques écrits presque illisibles. En fait, on ne sait pratiquement rien de l’Ancêtre. Ce que j’ai dans mes archives n’est pas vraiment

révélateur de ce qu’il pouvait être, et d’ailleurs il ne s’agit que d’un arbre généalogique qui commence par son nom… Avant lui, c’est le néant. On sait tout juste qu’il est venu du Sahara… ça s’arrête là. Le reste n’est que pure légende. Or l’histoire, ce sont les annales. Et l’histoire n’est pas une légende. On a donc un ancêtre mythique, un titre de gloire mythique si l’on peut dire, et c’est tout. On s’en contente. Mais moi, je ne pense pas à ça, c’est l’avenir qui me préoccupe, c’est peut-être pour ça que j’écris. Je ne fais pas de l’histoire, même hagiographique, mais de la poésie… de la bonne et vieille poésie ! Mes rêves, mon imagination ont des ressources insoupçonnées, ils colmatent les vides d’une réalité souvent pauvre en merveilleux. Or seul le merveilleux peut rendre la vie agréable.

– Oh oui ! s’exclama la vieille.

– Je me réfugie dans ce merveilleux pour échapper aux mauvaises influences et aux mauvaises images qu’on me lance à la figure et je me dis que, après tout, si la réalité est bien désagréable, il y a encore quelque chose au fond de soi qu’il faudrait saisir… C’est l’amour de la vie, c’est le rêve, l’éternité, la beauté, l’Innommé, c’est l’Inconnaissable peut-être… Et si l’on rêve, ce n’est pas pour rien. Seule la poésie permet cet accomplissement de soi, elle seule nous libère des entraves terrestres et du comportement insensé des hommes.

---

*1. Armées caïdales.

La medersa consistait en un grand bâtiment rectangulaire à un unique étage. Elle était isolée des maisons du village par une certaine distance, mais depuis quelques années le magasin et ses dépendances étaient implantés à côté. Elle n'avait pas de murs d'enceinte et seuls des arbres d'essences différentes, dont des cyprès, l'entouraient de toute part. À proximité, se trouvait un petit sanctuaire où le pénitent venait se recueillir et même passer la nuit près du tombeau du saint qui se nommait Imoussak et qui avait peut-être été un chef de *Zaouïa*, d'où l'existence même de cette école de théologie : un établissement du second degré qui préparait les meilleurs élèves aux instituts reconnus et subventionnés par l'État. Ici, l'élève devait subvenir à ses besoins. Les repas étaient pris en commun, chacun devant cuisiner à son tour, mais le budget commun était géré par l'imam, à la fois directeur et unique professeur de l'établissement. En l'occurrence, les tolbas, au reste peu nombreux, étaient des internes présélectionnés qui pouvaient prétendre en cas de réussite à l'obtention d'une bourse de fin d'études et même à un emploi dans l'Administration.

Le bâtiment était composé d'un patio avec un puits au milieu, de cellules au rez-de-chaussée, d'une cuisine, une salle de prières et une bibliothèque dont l'accès était réservé au seul Maître des lieux, à savoir l'imam. Les livres qu'elle contenait étaient rares et précieux. Tout avait été entrepris pour en éloigner les rongeurs et autres parasites destructeurs de papier. Il y avait là aussi d'épais manuscrits enfermés dans des coffrets de fer. Personne ne les consultait, à part l'imam. Tout en retrait, à l'étage, se trouvait l'appartement du Maître. Spacieux, il possédait, contrairement aux cellules d'en bas, des fenêtres qui donnaient sur le paysage. L'imam s'habillait comme un cheik tandis que les élèves ne portaient

qu'une gandoura de laine rêche. Il leur était, en effet, interdit de se vêtir autrement. Ils devaient en tout point ressembler à des soufis et se comporter comme tels. À l'institut, ce serait différent. Ils pourraient s'habiller comme ils voudraient, et même en costume européen, ce qui dénotait le degré de tolérance des institutions. À la medersa, les châtiments corporels étaient encore d'usage, quoique rares. Comme les élèves étaient brillants, presque des surdoués, attentifs et en petit nombre, l'imam, dont le tempérament bannissait la violence, évitait les punitions dégradantes : « Que celui qui veut comprendre comprenne, disait-il. Je ne suis pas là pour vous enfoncer de force le savoir dans la tête. Et ne comptez pas sur moi pour la manière forte ! C'est votre avenir qui est en jeu, sachez-le bien. » Au fond, il était si fier de ses quelques disciples qu'il lui arrivait de partager son thé avec eux. Il ne leur enseignait pas seulement le dogme, le Hadith, Ibnou Achir, la Borda et les écrits des exégètes, mais encore la grammaire arabe, l'astronomie, les mathématiques, l'histoire et la poésie. Les manuels étaient toujours les mêmes, vieux de plusieurs générations. Comme ils n'en possédaient pas, les tolbas devaient recopier tout ce que disait le Maître pendant son cours, qui avait lieu une fois par jour sauf le vendredi, le samedi et le dimanche. Ils devaient aussi apprendre cela par cœur. On leur demandait d'avoir une mémoire infaillible. Cet enseignement archaïque, répété d'année en année depuis toujours, finissait par ennuyer ceux qui savaient que le système éducatif avait évolué, mais l'imam n'en démordait pas : « Le vrai savoir, c'est ce que je vous donne ici. C'est un fondement, une base essentielle. À l'institut, c'est plus actuel, on est moderne. Moi, je n'ai que des vieux moyens, ceux d'autrefois… Et pas un livre récent », expliquait-il aux plus sceptiques des élèves et à tous ceux d'entre eux qui pensaient perdre leur temps sous sa houlette.

Ce matin-là, le vieux Bouchaïb, qui avait confié quelques jours plus tôt une partie de son manuscrit à l'imam, était venu aux nouvelles. Le Maître le reçut avec égards dans son appartement où un élève leur apporta du thé, des biscuits, des amandes, des figues sèches et des dattes. Il était visiblement heureux de cette visite. Il le dit au Vieux en ajoutant :

– L’autre jour, tu es venu au magasin, mais tu n’as pas eu l’idée de passer me voir.

– Il y avait des courses urgentes à faire et j’étais pressé. D’autre part, je n’avais encore rien d’important à te soumettre.

– Justement, parlons un peu de ce manuscrit. Le poème est magnifique. Je n’ai jamais rien lu de tel, même en arabe…, affirma l’imam.

– N’exagérons rien ! Merci quand même. Venant de toi, ce compliment est plutôt encourageant.

– Laisse-moi terminer. Le dernier épisode est proprement fantastique. Après sa fuite et sa retraite dans cette caverne du mont Sinaï, le saint fait un songe où lui apparaît un ange du Seigneur qui lui indique, du haut d’un escarpement, l’étendue brûlante du désert où erre un peuple en butte à une nuée de démons ailés, un peuple affolé, qui tourne en rond sans savoir ni où il est ni où il va… L’ange du Seigneur commande au saint de délivrer cette foule, ce qu’il fait en provoquant un orage magnétique dont les éclairs intenses brûlent les ailes des démons, qui dès lors sont perdus. Cet épisode mériterait à lui seul d’être imprimé dès maintenant, mais je ne vois aucune revue capable de le faire. Il est de plus en plus question de fonder des revues appropriées, seulement ce n’est qu’un projet. Attendons un an ou deux, nous verrons bien, car pour ce qui est d’une publication intégrale, ça nous reviendrait cher, tout le monde pratiquant ici le compte d’auteur.

– Combien à peu près ? interrogea le Vieux.

– Oh ! Deux, trois millions pour deux mille copies imprimées.

– Je n’ai jamais eu, je n’ai pas et je n’aurai jamais une telle somme.

– Mais il y a des mécènes.

– Des mécènes ?

– Oui. Des gens riches qui paient les frais de ce genre de publications, expliqua l’imam.

– Comme nos parvenus ?

– Que non ! Ceux d’ici sont incultes. Les gens dont je parle sont des lettrés qui s’intéressent aux textes comme le tien.

– Que dois-je faire donc ?

– Achève d’abord ce travail. Après, nous aviserons.

Le Vieux était content. Enfin il allait être publié et lu de son vivant… peut-être. En tout cas, il avait une confiance aveugle en l’imam.

– Eh bien, patientons ! dit-il en se retirant, le manuscrit dans sa *choukkara*, cette éternelle sacoche berbère qui lui pendait à l’épaule et ne le quittait jamais quand il avait à faire à l’extérieur, car elle pouvait tout contenir tant elle était grande.

En rentrant, il trouva sa vieille épouse occupée à plumer des perdreaux. À la question de savoir d’où ils venaient, elle répondit :

– C’est ce vieux brigand de H’Mad qui te les a apportés. Il a été à la chasse.

– Ah ! L’ancien tueur pense encore à moi ! Il est bien le seul à le faire ici. Eh bien, prépare-les comme il te plaira !

– J’ai une bonne recette pour ce gibier délicat, tu verras.

– Fais comme il te plaira, répéta-t-il. Quant à moi, je commence à perdre la mémoire… J’ai été chez l’imam à la medersa, mais j’ai oublié de lui porter un paquet de mon thé préféré. Il va falloir que j’y retourne après ma sieste.

– Inutile que tu y ailles, je lui remettrai moi-même ce paquet en allant moudre mon orge à la minoterie, dit la vieille.

– À la minoterie ? s’étonna le Vieux. Mais tu disais que…

– Ce que je disais n’a plus aucune importance maintenant. J’y vais parce que mes épaules me font si mal que je ne peux plus faire tourner notre meule. J’ai une bonne excuse.

– Ah bon ! Je pensais seulement que tu avais soudain perdu la tête et choisi le parti de la modernité,

– Non ! Pour l’essentiel, je reste traditionaliste.

– Trêve de plaisanterie ! Je suis très content que tu sois délivrée de cette corvée d’un autre âge. Il y a des machines bénéfiques et des machines maléfiques. Tout dépend de ce qu’on en fait. La minoterie est un don du Ciel… L’automobile aussi, quand elle ne sert pas à provoquer l’ire des laissés-pour-compte. Hé ! C’est pourquoi on en brûle lors des émeutes. L’auto est comme une

femme aguichante qui joue trop de ses charmes. Elle lance constamment un appel au viol. Et ce n’est pas l’envie de tout casser qui manque à ces hères qui peuplent les villes. Ils y vont d’un cœur léger, en masse, mettent le feu à ce qui leur tombe sous la main… Et vas-y ! Encore une ! L’incendie fait son œuvre, à la grande joie de celui qui ne possède pas même un âne. On parle tous les jours de ces émeutes et de ces émeutiers à la radio. Les villes sont devenues un enfer pour le pauvre comme pour le riche.

Passé un moment, il se ressaisit et ajouta :

– Mais je parle, je parle, je parle… Je vais plutôt me faire un bon thé et me remettre au travail. Le saint me sollicite.

La vieille ne dit mot. Le sachant dans un autre monde, elle se concentra sur la préparation du repas de midi après avoir donné le foie des volatiles au chat roux qui était venu l’importuner. À l’extérieur, une brise fraîche adoucissait les premières ondes de chaleur qui commençaient à chauffer le sol et les pierres avant de se répandre en un brasier insupportable.

– Point trop n’en faut, mon ami… Tu te réveilles la nuit pour écrire, du jamais-vu pour toi qui as toujours dormi comme une souche, dit la vieille, qui s’inquiétait un peu de l’agitation soudaine qui s’était emparée de son mari.

– C’est que je suis déterminé à finir cette œuvre. Et si je me lève la nuit pour travailler, c’est qu’alors il m’est venu des idées et même des strophes entières qu’il faut noter sous peine de les voir se dissiper comme fumée dans un courant d’air, rétorqua le Vieux, en extase devant un poème dont il avait déjà rempli plus de la moitié du cahier vert.

– Je n’aimerais pas que ta santé en souffre, c’est tout.

– Ma santé ? C’est quand je n’écris pas que je la perds à faire des futilités. Quand je suis à l’œuvre, au contraire, des forces neuves me viennent tout à coup d’on ne sait où. Alors, dis-toi bien que c’est plutôt bénéfique.

– Tu te sens donc bien ?

– Mieux qu’un jeunot ! En tout cas, je vis pleinement ma vie en ce moment. Tu n’as donc rien remarqué ?

– J’ai remarqué que tu avais un peu changé, dit-elle.

– Moi ? Je n’ai pas changé. Je vis seulement au même rythme que mon personnage. C’est un rythme d’enfer mais il me plaît.

Depuis quelques jours, le Vieux mettait toute son énergie dans cette œuvre qui ne paraissait pas toucher à sa fin, car plus il écrivait et plus il ressentait l’impérieux besoin de continuer. C’était donc une longue épopée, une sorte de roman de guerre mythologique qu’il rédigeait dans le silence monacal du petit salon. Et il se levait maintenant la nuit lorsque des images fulgurantes l’arrachaient au sommeil. Il voyait alors les scènes à décrire. Il couchait sur le

papier une page ou deux, parfois seulement une strophe, et il se rallongeait et se rendormait aussitôt. Cela ne le fatiguait pas, quoi que pensât sa vieille femme. Il lui arrivait même d'oublier qu'il s'était levé pour écrire. C'est ainsi que, le lendemain, il découvrait de nombreuses pages toutes fraîches dont il s'étonnait, mais le plaisir était immense.

Il travailla d'arrache-pied pendant quelques semaines, puis un beau jour il constata qu'il ne pouvait plus avancer, le texte étant achevé. Il apprécia l'épaisseur des pages et vit qu'il y avait là de quoi faire un beau petit livre. Alors, il décida d'aller consulter l'imam à la medersa, seul capable de le conseiller avec pertinence.

– Je peux faire faire une belle copie par un de mes disciples, dit-il au Vieux.

– C'est bon. Garde le cahier, je reviendrai, dit-il.

Et il s'en alla.

Revenant quelques jours plus tard, il constata que la copie de l'élève était un chef-d'œuvre de calligraphie. Cela lui donna une idée.

– Nous devrions publier ce recueil comme ça, dit-il à l'imam. On n'a pas besoin d'imprimerie.

– Oh, que si ! On a toujours besoin d'un imprimeur, répondit l'imam. Il faut fabriquer le livre, en tirer des exemplaires. Il faut des machines… Tirer trois cents ou cinq cents exemplaires ? À nous de voir. Je pense que cinq cents suffisent… Oui, cette calligraphie est supérieure aux caractères d'imprimerie actuels, nous pouvons la conserver. Mais l'intervention d'un imprimeur reste indispensable. Ce que je vais faire maintenant, c'est garder non pas le manuscrit original, mais cette calligraphie dans un coffre métallique à la bibliothèque. Ensuite, j'attends. J'attends qu'un mécène tombe amoureux de la calligraphie. Après quoi…

– C'est possible qu'il y en ait un, mais ce sera long, dit le Vieux.

Et après un moment il ajouta :

– Tu sais, publier aujourd'hui ou dans un siècle, ça m'est égal. L'essentiel est que ce recueil soit en sûreté chez toi. Plus tard, il y aura forcément des gens

qui le découvriront.

– Je pense comme toi, mais nous ferons notre possible pour l’éditer, si Dieu veut.

L’intervention de l’imam fut si efficace que, moins d’un mois plus tard, un alim, professeur à l’institut de Taroudannt et ami de l’imam, trouva la solution idéale : ouvrir une souscription. Ce qui fut fait. Le livre parut, mais l’événement resta sans écho car les médias ne s’intéressaient pas à la poésie berbère. Cependant, le Vieux reçut des lettres d’admiration et eut même la visite inopinée d’un raïss qui désirait mettre en musique et chanter certains de ses poèmes. Il refusa net cette offre, prétextant qu’il n’avait rien écrit d’autre que l’épopée elle-même. Mais, en réalité, il ne voulait pas que l’on confondît poésie et chanson, poète et saltimbanque. Les gens ne faisaient pas la différence à son avis. Il faisait cependant une exception pour Haj Bélaïd, chanteur qu’il considérait avant tout comme un poète, car ses textes n’avaient rien de folklorique, contrairement à ceux des autres qui étaient davantage des improvisations que des écrits inspirés et longuement mûris.

Mais le Vieux ne put échapper à ce circuit. L’éditeur, qui vint le voir à la medersa, exigea que ses poèmes soient à la fois imprimés et mis en musique sur des cassettes audiovisuelles par des chanteurs-compositeurs professionnels. Il avoua tout de go que cela rapporterait de l’argent. Bouchaïb s’entêta, s’emporta même en maudissant une fois de plus la modernité, mais il finit par céder à cette offre inattendue car l’imam y voyait un beau signe, le signe que la langue berbère allait enfin entrer dans un nouveau cycle de vie.

– Après tout, tu n’as rien à perdre, tu vas seulement gagner de l’argent honnête, dit-il au Vieux.

Bouchaïb eut donc assez d’argent pour en offrir une partie à la medersa, qui avait besoin de réparations car les pierres murales se disjoignaient par endroits. L’imam ne savait comment le remercier, mais le Vieux l’interrompit :

– Hé ! Sans toi, je ne serais qu’un vieux hère qui écrit, un de ces vieux patraques qui disparaissent sans laisser de traces. Un parfait inconnu, en somme.

Ce qui compte, c’est qu’on me lise, le reste importe peu. Je n’ai donc plus besoin de décrypteur. C’est le bon côté de la modernité. Tout est facile de nos jours.

– La modernité n’est pas complètement négative, dit l’imam.

– Si on l’adopte dans les limites du raisonnable.

– Oui. C’est ce qui échappe aux parvenus.

– J’allais dire la même chose, conclut le Vieux.

Bien qu'il fût rétif à la diffusion audiovisuelle de son œuvre, il admettait volontiers que c'était un mal nécessaire vu que la majorité de ceux qui auraient ainsi accès à sa poésie étaient des analphabètes et que seule une élite triée sur le volet pouvait le lire dans le texte. Cette forme de communication avait d'ailleurs pris une proportion telle que l'exploitaient à fond les prêcheurs politiques, les chanteurs et les satiristes. En outre, une seule cassette était écoutée par des dizaines de personnes en même temps, dans les transports en commun, par exemple, ou les cafés populaires. Mais le Vieux préférait une élite lettrée qui savait goûter et apprécier la poésie à une foule peut-être admirative mais sans imagination et sans autre compréhension que le tra-la-la du saltimbanque ; pour elle, le sens n'avait aucun sens. À la fin, il eut une petite pensée émue pour ce peuple d'ignorants et il reconnut qu'il avait sans doute un peu d'imaginaire et, pourquoi pas, des sentiments qu'un mot, une idée ou une image pouvaient libérer d'un coup. « Après tout, ce sont des êtres humains. S'ils ne comprennent pas tout, ils réagissent quand même à certaines choses. Leur façon de percevoir le poème est seulement différente de la nôtre, qui est plus sophistiquée. »

Chez lui, il fut accueilli par sa vieille épouse avec un large sourire. Elle n'attendit même pas qu'il fût assis pour dire :

– Hé ! On a parlé de toi à la radio d'Agadir.

– De moi ? Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

– Que tu es un grand *anaddam*[*1]. Et quelqu'un a lu un passage du saint.

– Ça alors ! Mais comment ont-ils pu avoir le livre ?

– Ce sont des gens du métier, hé !

– C’est vrai. Ils fouinent partout.

Il lui révéla que ses poèmes seraient bientôt chantés par des raïss et enregistrés sur cassette.

– Nous n’avons rien pour écouter une cassette, dit-elle.

– J’achèterai un lecteur au magasin du village. Une marque japonaise. Il paraît que c’est ce qu’il y a de mieux.

– Alors je t’écouterai enfin.

Elle était visiblement heureuse d’avoir la possibilité d’entendre les écrits de son époux.

– Nous autres qui ne savons ni lire ni écrire, ajouta-t-elle, nous sommes comme les bêtes, il faut nous parler. La cassette est une bonne invention.

– Oui, oui, dit le Vieux, un peu agacé. Mais savoir lire et écrire, c’est mille fois mieux. On comprend mieux la poésie, on ne rate presque rien. On prend plus de plaisir à lire qu’à écouter un poème… Mais ce n’est que mon avis. Un avis qui en vaut un autre.

– En tout cas, tu m’as rendue heureuse. Je suis vieille mais heureuse de vivre ces événements en ta compagnie. J’ai toujours su que tu cachais une grande âme. C’est pourquoi je n’ai jamais souffert avec toi. Il n’y a qu’à écouter ce que disent les autres femmes pour comprendre. Elles en veulent toutes à leur conjoint. Il a toujours quelque chose à se reprocher, celui-là. Il les bat, les maltraite, ne leur achète rien sauf un vêtement et des souliers de temps en temps, et il exige d’elles une perfection absolue. Qu’elles soient des anges, quoi ! Moi, je n’ai jamais eu à me plaindre de toi.

– Moi non plus, dit le Vieux. Mais j’ai constaté une chose : le riche ne bat pas sa femme, seul le misérable bat la sienne. Sais-tu pourquoi ?

– Non, répondit la vieille.

– Eh bien, le riche n’a aucune raison de se comporter comme une brute. Le misérable, lui, a toutes les raisons du monde et de l’enfer d’agir comme tel. Quand il bat sa femme, il croit qu’il bat la misère. Sa femme, à la longue, finit par incarner la misère, alors il la bat pour s’en délivrer.

– Pour se délivrer de sa femme ? dit la vieille.

– Non, de la misère, alors qu'il est lui-même cette omniprésente misère qu'il voit autour de lui mais pas en lui. Une misère qui lui colle à la peau sans qu'il puisse s'en défaire. Pauvre diable ! Ces gens-là sont à plaindre car ce sont souvent des victimes qui ne se défendent pas. Ils se complaisent dans leur rôle subalterne : obséquieux, sournois, futiles… On leur applique toutes les épithètes dégradantes et ils s'en accommodent. Oui, on finit par s'habituer à sa condition, et même par l'aimer.

---

*1. Compositeur, poète.

Quelques jours plus tard, le Vieux se rendit au magasin du village. Il demanda qu'on lui présentât tous les lecteurs de cassettes disponibles, ce qu'on fit. Alors, il sollicita l'avis du patron, qui s'y connaissait.

– Si tu veux mon avis, prends celui-là. Il enregistre et lit les cassettes, dit le marchand.

– Non, dit le Vieux, je préfère seulement les écouter.

– Bon. Celui-ci est parfait dans ce cas, il est japonais.

– Je le prends. Donne-moi aussi des cassettes de Haj Bélaïd. Et une lampe à gaz.

On le servit. Il était content de ces deux achats. D'une part, la possession d'un lecteur de cassettes était devenue indispensable, d'autre part, celle d'une lampe à gaz assez puissante remplacerait avantageusement les lampes à carbure de calcium dont la flamme s'éteignait au moindre courant d'air. Sa vieille femme partagea son avis.

– Mais nous nous modernisons en catimini, dit-il.

Ils rirent de ce bon mot adapté à la situation.

– Ce n'est pas en acquérant ces petites bricoles ou même une voiture qu'on est moderne. Il y a toute une éducation à faire avant de prétendre à la modernité. Tout le reste n'est que façade, affirma le Vieux.

Et après un silence :

– Je dois encore avoir des cahiers vierges quelque part, je pense.

– Il n'y en a plus, dit la vieille. Tu te souviens, je t'en avais montré un que les rats avaient largement entamé. Tu l'as jeté au feu. C'était le dernier.

– J’en achèterai demain. De toute façon, je n’écris rien aujourd’hui. La poésie demande du temps. Et puis, attendons de voir un peu le résultat de ce que j’ai déjà fait.

Elle ne dit rien. Elle ne comprenait rien à ces choses. Fors la cuisine et la vie courante en général, tout le reste était nébuleux pour elle. Cependant, elle aimait écouter de la poésie et elle était fière de son homme, ce qui la rendait encore plus heureuse.

– J’ai cependant le titre d’un futur poème dans la tête. C’est *Tislit Ouaman* (la fiancée de l’eau ou l’arc-en-ciel, en berbère). Mais de là à le produire…

Le Vieux se tut. Elle le regarda un bon moment, puis elle osa dire :

– C’est un joli titre. Je suis sûre qu’il sera fait dans quelques jours.

– Peut-être. En tout cas, ça travaille dedans, dit-il en tapotant du doigt sur sa tempe. Il y a déjà des images, des lambeaux de vers… Si c’est comme ça que ça se compose, oui, il sera là bientôt, assurément. L’idée elle-même est claire : la fiancée de l’eau perd son ami à cause du soleil. Rendue folle par sa disparition, elle monte au septième ciel, regarde un bon moment l’univers étoilé et noir, puis elle s’élance dans le vide sidéral. Dès lors, il n’y a plus de tonnerre, plus d’orage, aucune averse, aucune ondée. C’est le début d’une longue sécheresse sur terre. Les hommes ont beau faire des prières rogatoires, aucune goutte d’eau ne tombe plus du ciel. Les vallées s’assèchent, les cailloux apparaissent sous l’effet du vent, la désertification prend d’assaut les sols autrefois fertiles…

– Mais c’est inquiétant, dit la vieille.

– Oui, c’est inquiétant. Et je crains que ça ne soit prémonitoire.

– Car tu penses que tu possèdes le don de la divination ?

– Tout vrai poète est plus ou moins devin, dit-il, c’est bien connu.

– Il y aura donc une sécheresse ?

– Forcément, puisque le désert gagne du terrain tous les jours. Les gens ne respectent pas l’équilibre de la nature, ils coupent trop d’arbres sans rien replanter à leur place. Cela modifie le climat. Quelques années suffisent alors pour transformer un lieu autrefois arable en un petit bout de désert totalement stérile. Après ça, va dire aux gens de cesser d’émigrer vers les villes ! Chez nous, tant qu’il y aura de l’eau dans les puits, ça ira. Mais ailleurs, c’est-à-dire là

où il n’existe pas de puits mais seulement des citernes que vient de temps en temps remplir l’eau de pluie, les habitants seront forcés d’acheter cette eau précieuse loin de chez eux et de la payer cher. Cette pratique est déjà courante un peu partout. Il suffit qu’il ne pleuve pas pour qu’on y recoure. Donc mon poème n’est pas aussi prémonitoire qu’il le semble à première vue. La désertification est déjà là.

– Si tout cela est vrai, les pauvres d’ici vont souffrir, dit la vieille. Que mangeront-ils s’il ne pleut pas ?

– Ils iront en ville, eux aussi. Ils s’ajouteront aux chômeurs et ainsi…

Il se tut.

– Et ainsi…, dit la vieille. Continue.

– Ce sera pour eux une mésaventure et pour la société une plaie. Je connais le cas d’un homme qui est parti d’ici en emmenant sa femme, sa vieille fille et son fils. Il travaille comme contremaître dans des salines au nord d’El-Jadida. Son fils, comme lui-même, vit dans un bled perdu. Il répare des télés, des radios sans avoir jamais appris le métier, mais il s’en tire tant bien que mal. Il a un certain don du bricolage. Ça lui rapporte de quoi vivoter. Voyant qu’il avait ce petit métier assuré dans ce coin perdu, cet idiot s’est marié. Il a maintenant trois gosses qui ne mangent pas à leur faim et ne portent rien sur le dos. Tu vois, un misérable reproduit forcément de la misère. J’ai lu quelque part que le rat, qui est un animal intelligent, sait réguler son groupe, contrôler le taux des naissances, par exemple. Ainsi, lorsque la nourriture se raréfie, le nombre d’individus chute et ne se stabilise que si chaque rat mange à sa faim. Chez l’homme, c’est tout le contraire qui se passe. Le riche ne fait pas de famille nombreuse, le pauvre si. Un pauvre qui n’a déjà rien n’arrête pas d’engendrer une masse de gueux, c’est ça le comble ! Et c’est dû à quoi ? À un mauvais legs de la tradition. Avant, on devait avoir le plus d’enfants possible, pour contrecarrer la mortalité infantile, qui était permanente, et parce qu’on avait besoin de bras pour travailler la terre. Pour les vieux parents, c’était aussi la garantie d’avoir une retraite sans soucis. À l’époque, la famille était soudée, homogène. Ce comportement était donc valable. Mais aujourd’hui il ne l’est plus. On devrait faire comprendre ça à ces miséreux qui se reproduisent comme des lapins. Mais un misérable est d’abord

un ignorant patenté ; on ne peut rien lui faire admettre et, le plus souvent, il impute sa misérable condition à la fatalité. Ce dont manque ce pays, c'est d'un bon système éducatif pour commencer. Il n'y a même pas d'école dans certains villages. Il n'y a que l'école coranique pour les petits. Seuls les enfants de riches ont droit à une bonne éducation. Dans les villes, ils suivent les cours d'institutions privées. Après quoi, on les envoie en Europe ou en Amérique. Ils obtiennent des diplômes solides. Quant aux autres… Eh bien, les autres restent justement les autres, c'est-à-dire rien. En général, ils n'achèvent pas leurs études médiocres. Ils se contentent d'une licence et aussitôt commencent à chercher un emploi, alors que de vrais diplômés chôment. L'autre jour, à la radio, il en était question. Ces gens-là cherchent seulement un travail qui leur donne de quoi vivre. Mais il n'y a rien. Pendant ce temps, les parvenus…

Il n'acheva pas sa phrase. L'image du parvenu lui était soudain apparue si monstrueuse qu'il cligna des yeux comme si celui-ci s'était d'un coup matérialisé devant lui.

– Pendant ce temps…, répéta la vieille.

– Je n'achève pas ! Le parvenu est une honte ! Quand on voit tout le reste, on a envie de lui crier bien fort : « Sale ordure ! Ne vois-tu pas que tu as les pieds dans la merde ? »

La vieille éclata de rire.

– Oui, cet imbécile marche dans la merde et il ne voit rien, ne sent rien, répéta le Vieux.

Un jour qu'il faisait une chaleur particulièrement saisissante, et en milieu d'après-midi, le Vieux, qui écrivait, entendit une rumeur lointaine suivie d'un énorme vacarme, comme celui d'une armée qui part à l'assaut d'un fort qu'elle n'a de cesse d'enlever malgré le courage de ses défenseurs retranchés derrière une muraille de fer et de feu. Ce bruit inhabituel le distrayait de son travail. Il reposa le porte-plume à côté de l'encrier, sur la petite table ronde, se leva et se posta à une fenêtre. Il vit d'abord un nuage de fumée puis, en abaissant les yeux à hauteur du paysage, un champ de flammes. C'était un incendie qui ravageait l'un des plus beaux vergers de la région. Il n'y avait pas moyen de l'éteindre malgré le concours des pompes à eau des environs, qui s'étaient toutes mises à pétarader. Puis le tumulte se transforma en cris, injures, menaces… Impuissants, les gens grouillaient autour du sinistre comme une fourmilière affolée. Le feu s'éteignit de lui-même, ne laissant derrière lui que des cendres et des troncs calcinés. Malgré la distance, le Vieux pouvait reconnaître les cris de rage du propriétaire.

– C'est le verger d'Oumouh qui a flambé, dit-il. Il y a à parier qu'il a déjà trouvé un coupable parmi ceux-là mêmes qui sont venus l'aider. Il va donc nettoyer et astiquer sa vieille pétoire à poudre noire et se préparer au combat comme au bon vieux temps. Il faut le comprendre… Le pauvre vieux vient de perdre sa seule fortune, ce verger précisément.

– C'est abominable ! Si on a mis délibérément le feu au verger, je trouve ça abominable, dit la vieille.

– Je ne vois personne mettre exprès le feu à ce verger, moi, dit le Vieux. Il fait très chaud et les rayons du soleil sont vifs. Il suffit d'un bout de métal ou de

verre pour déclencher le feu. C'est peut-être ce qui est arrivé.

Le lendemain, le Vieux apprit qu'on avait trouvé sur place des canettes de bière brisées et des mégots. Et, comme il l'avait pressenti, Oumouh avait ressorti son arsenal guerrier d'autrefois pour en découdre, mais le Mokaddem le lui avait confisqué. L'enquête révéla qu'on avait fait la noce ici en pleine nuit. Il n'y avait donc pas de coupable ni de plainte à déposer. On en resta là.

– Ce vieil animal aura un autre verger, tu verras, dit le Vieux. Il est l'ami des parvenus. Que dis-je ? C'est leur homme à tout faire et le guide de chasse, car il est expert en la matière. Il doit bien en tirer des bénéfices…

– C'est honteux quand même ! Boire dans un verger qui n'est pas le vôtre, et en pleine nuit, comme un voleur !

– Ce sont ces jeunes qui viennent de la ville. Ils font ça pour briser les tabous, expliqua le Vieux. Des vacanciers qui auraient plutôt dû courir les filles sur les plages du Nord, qui sont, ma foi, très propres et très belles… Mais ceux-là, Oumouh ne les touchera pas, ce sont les enfants de ses nouveaux amis. Et puis, tu sais, à cette heure, il a déjà sans doute été dédommagé par ces messieurs, qui n'aiment pas le scandale.

– Certainement ! Ce vieux filou a dû toucher quelque chose, un gros paquet, sinon il serait allé tout droit au bureau du caïd ou chez les gendarmes.

– Bien visé ! Il n'a fait ni l'un ni l'autre. D'autres plants vont arriver ces jours-ci. Il replantera, car il aime le faire, avec un ou deux ouvriers agricoles pour l'assister et pour que ça aille plus vite, dit le Vieux.

– Son fils unique est toujours à Casa ? demanda la vieille.

– Oui. C'est un dégénéré, un vaurien. Le père lui a laissé un magasin bien garni, mais il a tout claqué avec des putains et trouvé le moyen de faire des dettes bancaires. Et il a abandonné ici sur les bras du père une femme légitime et des enfants.

– Incroyable ! Et le frère d'Oumouh, ce borgne ?

– Celui-là, c'est un parfait salopard. Il est l'œil et l'oreille des gendarmes, un mouchard. Pas mal d'opposants ont pâti de ses confidences à la gendarmerie.

– Quelle famille !

– Comme tu dis. Oumouh, qui est vieux, s'est pourtant remarié avec une jeune de dix-huit ans, une pauvresse. On dirait qu'il est aussi vigoureux qu'un jeune taureau.

Ils rirent.

La vieille préparait le thé. Le Vieux, qui s'était rassis, avait devant lui, sur la petite table, un gros cahier ouvert où il écrivait son nouveau poème, *Tislit Ouaman*.

– C'est que précisément il l'est, dit la vieille femme. Je l'ai vu passer à la minoterie l'autre jour. On ne lui donnerait pas l'âge qu'il a réellement.

– Il existe des natures comme celle-là qui défient les années, affirma le Vieux. Or celui-là a tâté de l'aventure, c'est un ancien baroudeur. Il sait fabriquer la poudre et couler des balles de plomb. Il a toujours son matériel caché quelque part dans la maison. Une maison qui ressemble plutôt à un labyrinthe tant elle est sombre et truffée de pièges et de détours. C'est qu'il est méfiant, le vieux bouc ! Il se défierait de son ombre. Et ses ennemis d'hier qui sont encore en vie savent à quoi s'en tenir. Quand il menaçait Untel, celui-ci devait de son côté se préparer au combat. Ils sont tous les mêmes, ils ont tous leurs vieilles armes : fusil à poudre noire et poignards. Mais ils ne s'en servent plus. Bon ! Donne-moi de ce thé. Je vais continuer mon poème. Écoute encore ce que je vais dire… J'ai assisté dans le temps à un incendie moins spectaculaire : c'était la clôture épineuse d'une maison qui flambait. Eh bien, la solidarité était telle que les femmes et les hommes avaient spontanément constitué une chaîne humaine leur permettant de se passer de main en main les récipients, et cela depuis le puits jusqu'à la maison menacée. Cet incendie de clôture fut éteint très vite, et la maison qui était juste derrière ne présentait aucune trace de flammes à l'extérieur. Cette solidarité n'existe plus. Si aujourd'hui une maison de pauvre brûle, on la laisse brûler, c'est tout.

Il but une gorgée de thé chaud, fuma et reprit :

– J'ai presque fini mon poème. Écoute donc ces vers :

Tislit Ouaman, éplorée, hurla du haut des monts :

Soleil maudit, tu as tué l’époux splendide de la terre !
Le soleil dit : Retire-toi, tu charmes les autres
Avec mes propres rayons,
Avec mon cœur rutilant, mon feu roulant,
Et tu m’oublies, moi, soldat de la nuit et du jour.

– J’en suis là, dit le Vieux. Qu’en dis-tu ?

– C’est beau. En effet, l’arc-en-ciel, c’est à la fois eau et lumière. Mais qui a raison dans l’histoire ?

– Le plus fort ! La nature a toujours raison, affirma le Vieux.

Et il reprit sa plume.

Un matin, on frappa à la porte et ce fut le Vieux qui alla ouvrir. Sa surprise fut tellement forte, en reconnaissant le visiteur, qu'il faillit en perdre la parole : c'était son vieil ami de France qui revenait ici après bientôt trente ans d'exil total. Les salamalecs interminables achevés, ils montèrent dans le petit salon, s'assirent l'un en face de l'autre et s'examinèrent un bon moment.

– Tu n'as pas beaucoup changé, dit le Vieux. Tu es toujours aussi jeune et peut-être, du côté des femmes, plus performant qu'un jeune. Mais comment as-tu fait pour venir, Radwane ? Dis-moi quelle mouche t'a piqué.

– Il y a bien trente ans que je n'ai pas remis les pieds dans ce pays. Qu'y faire quand on n'y a plus personne… à part toi, bien sûr ? Je suis donc resté là-bas. Je suis français comme tous les autres, marié, je paie des impôts et je vote – c'est démocratique. J'ai trois enfants. L'un travaille avec moi dans l'agro-alimentaire et les deux autres exercent des professions libérales. Il y a un médecin et un avocat. C'est donc uniquement pour te revoir que je suis revenu. J'ai pris un billet d'avion comme un touriste et me voici. Mais j'ai fait expédier deux cartons pleins de bricoles pour toi par le car qui fait Paris-Tiznit. Ici, j'ai loué une voiture. Je ne compte pas rester plus d'une semaine.

– C'est net et précis, dit le Vieux. Eh bien, tu déjeuneras ici.

– Oui.

– Et tu resteras jusqu'à demain.

– Non. J'ai des rendez-vous à Agadir. Tu recevras les cartons ici même. Le chauffeur du car te les apportera en personne.

– Ah ! Quel plaisir de te revoir ! dit le Vieux. Tu bois encore du thé, au moins ?

– Bien sûr, mais je bois aussi du bon vin et de la bonne bière.

À ce moment, la vieille épouse de Bouchaïb entra dans le salon.

– Tu reconnais notre visiteur ? lui demanda le Vieux.

Elle réfléchit un instant et dit :

– Non, vraiment, je ne le remets pas.

– Il y a tellement longtemps. Tu es tout excusée. C’est Radwane, notre ami de France.

– Maintenant, je le reconnais. Je n’aurais jamais pensé qu’il reviendrait. Sois donc le bienvenu, Radwane, tu es de la famille. Je vais vous préparer du thé et des friandises.

Elle s’en alla, puis revint avec ses ustensiles habituels. Elle s’installa assez loin des deux hommes pour les laisser parler à l’aise, et elle commença à préparer la boisson. Le chat renifla le visiteur, se frotta à sa jambe et retourna à l’oreiller qui était devenu sa litière.

– Ah ! Toi, par exemple ! dit Radwane. Tu es connu même à Paris. Il y a seulement quelques jours, une radio berbère a parlé de toi. C’est peut-être ce qui m’a déterminé à venir. L’animateur, que je connais bien, a donné un long extrait de ton épopée sur le saint. Il a réussi à se procurer ton livre, c’est un crack ! Mais en as-tu, toi, de ces livres, ici ?

– Oui, je t’en donnerai trois.

Il alla les chercher dans un coffre de bois peinturluré. Après les avoir feuilletés, Radwane s’exclama :

– Ce sont des œuvres d’art, mon vieux ! À Paris, ils coûteraient une petite fortune. Qui a exécuté cette belle calligraphie ?

– Un élève de la medersa, dit le Vieux.

– C’est un virtuose, ce petit. Est-ce qu’on pourrait le voir ?

– C’est facile.

– Comme poète, tu te poses un peu là, dit Radwane. Ce que tu fais est sublime.

– Merci, mon ami. Mais parlons d’autre chose. Tu liras le livre à tête reposée. Comment va la France ?

– La France va de moins en moins bien. Les jeunes chôment. Ils se droguent, dealent, c’est-à-dire qu’ils vendent de la drogue pour en avoir à consommer eux-mêmes, volent, agressent dans les magasins, les couloirs de métro, les bus. Quand la police tire sur l’un d’eux qui vient de faucher une voiture, ils sortent le soir, brûlent des pneus, des autos, pillent les boutiques, les supermarchés, blessent des flics… Et pendant ce temps on les filme… Les images passent à la télévision, ça fait peur au Français moyen, qui, dès lors, vote pour l’extrême droite, le fascisme à la française, quoi ! L’Arabe est le suspect numéro un. On lui refuse le visa d’entrée sur le territoire, on le refoule, on le place en rétention administrative quand il n’est pas en situation régulière. Un sans-papiers est un sans domicile fixe, il risque gros à tout instant. Les crânes rasés tuent le Maghrébin, comme ça, pour rire. C’est bête et c’est mortel. Personnellement, je suis loin de ces problèmes, mais ce qui se passe est inquiétant.

– Et il y a encore des fous ici qui veulent aller en France ! Ils devraient savoir qu’il n’y a pas de place pour eux dans les pays d’Europe. Mais qu’est-ce que tu peux faire comprendre à un ignorant ? dit le Vieux.

– J’ai pris mes précautions depuis longtemps. C’est pourquoi je me suis fait naturaliser quand c’était encore possible. Je suis un bon citoyen respectueux des lois de la République, et je ne vais pas provoquer de tapage folklorique là où il ne faudrait pas. Or la plupart des Maghrébins immigrés sont de parfaits illettrés.

– Comme ceux d’ici, dit le Vieux.

– Ceux d’ici sont entre eux, ils n’emmerdent personne.

– C’est juste.

La vieille femme les servit.

– La région a drôlement changé, dit Radwane. On se modernise par ici.

– Oui, mais c’est une modernité fanfaronne, répondit le Vieux. Une couche de mauvaise peinture qui craque vite pour faire apparaître la vraie nature des choses. Les gens de chez nous sont irrespectueux de tout sauf de l’argent. Un jour, ce village, cette vallée ne seront plus qu’un désert. Ce sera triste pour ceux qui n’ont jamais rien eu, même un vêtement décent. La misère que tu as vue en France n’est pas celle d’ici. Notre misère est tenace, elle s’accroche et se reproduit à grande vitesse, comme un microbe. La France, elle, a les capacités

pour juguler la sienne, qui n'est, après tout, qu'un mauvais quart d'heure à passer. Ici, ce sont des siècles de misère qui se sont ligués pour donner ce que nous voyons aujourd'hui : une misère incurable qui s'amplifie et mine les bases de la société qui la sécrète, une société où seul le riche fait ce qu'il veut, va où il veut. La grande masse, elle, tourbillonne et bouillonne au fond d'un gouffre vertigineux. Oui, gare au vertige. Nous sommes au bord d'un gouffre monstrueux. En perdant la tradition, on a aussi perdu le respect de la femme et de l'enfant. Les filles se prostituent, les garçons aussi. Et les enfants croupissent dans le caniveau. Mais il n'y a rien à faire. Ce sont les mentalités qu'il faudrait changer.

– Ton analyse est juste. Si les mentalités ne changent pas, ça ne s'améliorera pas, dit Radwane. Mais passons à autre chose. Sachant que tes poèmes seront tôt ou tard mis sur cassette, je t'ai apporté un certain nombre de gadgets. Ça t'amusera. Tu as aussi ton thé préféré et du très bon tabac. Je dois t'en envoyer assez souvent car tu es un fumeur invétéré. Tu apprécieras donc ces mélanges raffinés. Mais… possèdes-tu toujours un âne ?

– Non. J'ai une mule. Un âne ne fait pas de vieux os ici. Le dernier que j'ai eu a été bouffé par les charognards il y a trois ans peut-être. Ici, quand une bête crève, on jette sa carcasse aux fauves. J'ai donc une mule charmante qui ne demande qu'à sortir, mais, comme je suis indisponible, elle reste dans son réduit. Avant, j'allais au souk une fois par semaine, maintenant c'est tous les trois mois. On trouve ce qu'on veut au magasin du village, ce n'est plus comme autrefois.

– C'est une excellente chose, répondit Radwane.

À cet instant, on entendit une série de coups de feu.

– C'est ce bandit de Hmad qui chasse le perdreau, dit le Vieux.

– L'ancien tueur ?

– Oui. Je lui ai demandé de m'apporter du gibier pour aujourd'hui. On a beau dire, c'est un homme remarquable. Je l'aime bien.

Le Vieux alla regarder par la fenêtre. Puis il revint s'asseoir.

– Je ne me suis pas trompé, dit-il. C'est bien lui et il vient ici.

Dix minutes plus tard, en effet, on entendit frapper à la porte. La vieille femme alla ouvrir. Quand elle revint, elle portait six perdreaux ensanglantés. Le

chat courut à la rencontre de sa maîtresse, qui le chassa sans ménagement. Il aurait été capable de voler un de ces volatiles encore saignants.

– Hmad t'a apporté ceci, dit la vieille. Je lui ai dit de monter mais il s'est excusé. Il a, paraît-il, des choses à faire.

– Des choses à faire ! Il préfère plutôt sa solitude que la compagnie des hommes. Il est casanier. Eh bien, régale-nous donc avec ce beau gibier !

– J'en mange souvent à Paris, dit Radwane, mais c'est du gibier d'élevage. Celui-ci doit être fameux.

– Prépare-toi à te régaler. Le goût du gibier, et même celui de la viande normale, change suivant les régions. La viande d'ici a plus de goût que n'en a celle qui est vendue en ville. C'est ce que mange la bête qui fait la différence.

Après un copieux déjeuner qui l'enchanta, Radwane dit au Vieux :

– J'ai réfléchi. Je dois partir immédiatement pour Agadir. Je ne verrai donc pas ce jeune calligraphe. C'est dommage. Mais je n'ai rien à lui offrir. Qu'il suive donc sa route. Les personnes que je vais voir sont importantes. Je ne dois pas rater cette entrevue.

Ils étaient assis devant deux verres de thé fumants, le énième thé depuis le matin.

– Dommage ! Moi qui aurais voulu te coincer ici pour que tu oublies un peu tes soucis d'investisseur…, répondit le Vieux. Mais soyons sérieux. Pour le petit calligraphe, c'est bon, tu n'as rien à lui promettre. Il vaut mieux qu'il continue sa route déjà toute balisée. Mais pour ces investissements, je dois te mettre en garde contre les margoulins.

– Tu prêches un convaincu. Je connais tout ça. Mais là, c'est du solide. Il s'agit, en fait, du rachat d'une ferme d'agrumes dans la plaine du Souss et de la création d'unités de production de jus d'orange, pamplemousse, etc., destiné à l'exportation.

– C'est sérieux, j'en conviens. Seulement, gaffe ! Il y a des voleurs partout.

– Il y en a même en France. Chez les politiques et ailleurs. Ça ne m'a pas empêché d'y faire des affaires en or.

– Tu connais ton métier. Mais le Maroc, c’est le Maroc, tout le monde te le dira.

– Je serai sur mes gardes, dit Radwane.

– Là, je suis rassuré. Mais dis-moi, puisque tu en viens, dis-moi comment c’est l’Agadir d’aujourd’hui ?

– Oh ! Une ville pour les touristes. Du béton, encore du béton ! Et ça marche bien. Personnellement, je ne mettrai pas un sou là-dedans. Le tourisme est aléatoire, car trop dépendant de la conjoncture politique et des événements.

– C’est une machine qui tourne bien, alors ?

– Il me semble, dit Radwane. Pour le moment du moins.

Il se leva, prit les livres que lui avait donnés le Vieux.

– Je vous dis au revoir.

Le Vieux se leva aussi. Il était ému.

– Ah ! Dieu fasse que tu reviennes l’année prochaine ! Ça me fend le cœur de te savoir dans un autre pays, loin de nous autres.

Il conduisit Radwane jusqu’à la porte d’entrée.

Quand il fut remonté, il s’affala comme s’il venait de soulever un poids gigantesque.

– Tu es fatigué ? demanda la vieille.

– Non. Je suis seulement ému. Trente ans d’éclipse, et le voilà déjà parti pour une autre longue absence. Mais tu es là, toi. Et le chat aussi est là. Ah, mon beau rouquin ! Tu ne peux pas savoir le prix d’une amitié. Tu n’es qu’un chat, toi. Bon ! Est-ce que j’aurai encore le courage d’écrire ? Peut-être. Mais après la sieste seulement.

Se couchant sur le tapis qui recouvrait le sol, il s’endormit rapidement.

– C’est un grand enfant, dit la vieille au chat qui la fixait sans comprendre.

Après un été torride, ponctué d'orages aussi violents que brefs, qui avaient emporté les cultures en terrasse et endommagé les vieilles maisons, l'automne fut calme et sans nuage. On s'attendait à voir tomber les premières pluies précédant les labours, mais rien ne vint, hormis un sempiternel vent brillant. L'année agraire s'annonçait assez mal et les radios elles-mêmes redoutaient, compte tenu de l'avis unanime des experts, une sécheresse prolongée. Ceux qui s'étaient préparés aux labours et qui vivaient de cela, les plus pauvres donc, avaient vite déchanté et remisé leur charrue. Le prix des céréales augmenta si vite que beaucoup d'indigents recoururent aux aides du gouvernement ; même ceux qui n'étaient pas habitués à la farine américaine ou canadienne en reçurent. Cette manne contrecarra quelque temps l'action cynique des spéculateurs qui détenaient des stocks importants de céréales dans des dépôts occultes. L'État les poursuivait de sa vindicte. Des procès et des saisies eurent lieu, mais rien n'y fit : la spéculation s'était si bien ancrée dans les mentalités que seuls les plus honnêtes marchands n'y succombaient pas. Les autres s'enrichissaient chaque jour au détriment du grand nombre.

Au début de l'année suivante, on vit errer par les campagnes et tout le long des routes des animaux solitaires chassés par leurs maîtres, qui ne pouvaient plus les nourrir. Il y avait surtout des ânes parmi ces bêtes. Les pauvres équidés allaient ainsi dans la nature à la recherche d'un brin d'herbe et d'eau. À la fin, épuisés, ils se couchaient et crevaient en silence. Leur dépouille ne tentait même pas le charognard, qui, gavé, n'avait que l'embarras du choix. Des moutons et des vaches crevaient également dans les fermes appauvries, sur ces mêmes terres qui les avaient si bien nourris. Le prix de la viande s'était brutalement effondré.

Personne ne voulait plus entretenir de bêtes d'abattage. Le cheptel en avait pris un coup sérieux quand advint la fête du mouton, l'Aïd Al Kabir. On décida en haut lieu de ne pas procéder au sacrifice rituel, ce qui arrangea du monde, mais les plus dogmatiques suivirent à la lettre les préceptes religieux et sacrifièrent leur mouton en cachette et en pleine nuit. Comme le prix des denrées de première nécessité n'avait cessé d'augmenter, une sourde agitation se remarquait dans les bidonvilles et les quartiers populaires, ce qui n'empêcha pas les spéculateurs de continuer leur travail de sape. Un jour, l'émeute éclata. Elle fut tout de suite attisée par des trublions professionnels qui manipulèrent une jeunesse ductile et inculte, ignorant aussi bien la réalité que la politique. Ces événements se soldèrent par des dizaines de morts et des arrestations massives. Les jeunes qui en avaient réchappé retournèrent à leurs occupations ordinaires : drogue, vols, vagabondage, alcoolisme et prostitution. Une politique de barrages fut instaurée aussitôt que les experts météorologues eurent prédit un long cycle de sécheresse. On commença à édifier des ouvrages imposants et des petits barrages colinéaires. Cette politique eut par la suite des résultats heureux. Certaines régions furent irriguées au moyen de canaux et d'autres, loin des barrages, durent se plier à la terrible loi de la sécheresse persistante.

Le Vieux suivait ces événements avec intérêt. Au village même, on n'avait pas lâché les animaux dans la nature. Les puits n'étaient pas à sec et il y avait à manger pour l'âne et la vache. Seuls les plus pauvres pâtissaient du manque de pluie car ils devaient acheter leur orge au prix fort. Cependant les légumes ne manquaient pas : l'eau des puits suffisait à irriguer les potagers. La gêne était pourtant partout présente. On savait que telle ou telle famille avait besoin d'aide, mais, comme elle ne réclamait rien, on ne lui donnait rien. Ils souffraient donc en silence. Un jour, les radios annoncèrent l'arrivée imminente des sauterelles. Cela déclencha une sorte de fièvre qui se transforma vite en prières pour que les potagers et les arbres fruitiers fussent épargnés. Les criquets pèlerins ne vinrent pas : un vent violent avait poussé leurs essaims vers l'océan, où ils se noyèrent.

– Ce que tu as prévu dans ton fameux poème est arrivé, dit la vieille. C'est vraiment la catastrophe, d'après la radio.

– C’était à prévoir. Le Sahara est notre voisin. Il faut bien qu’il essaye un jour de gagner nos terres. D’autre part, les gens ne respectent pas la nature : ils abattent les arbres pour faire du feu ou autre chose. Et les arbres, comme chacun sait, sont les amis de l’eau. Cette calamité n’est donc pas si naturelle qu’on le prétend. Ses causes sont essentiellement humaines, affirma le Vieux. Cela dit, il n’y a pas eu de labours. Pour nous deux, ce n’est pas un problème, nous pouvons nous payer l’orge que nous voulons, mais pour les autres, c’est un casse-tête. Hé ! As-tu demandé à notre voisine, la sainte lettrée, si elle ne manquait de rien ?

– Elle ne manque de rien. C’est une fourmi. Elle a des sacs d’orge en réserve.

– Si jamais elle avait besoin de quelque chose…

– Elle me le dirait. Tu sais, elle aimerait bien avoir un de tes livres.

– Qui lui a dit que j’ai publié un livre ?

– Moi.

– Bon. Tu peux lui en porter un.

– Et l’autre livre de poésie, celui qui vient d’arriver ?

– Je n’en ai pas suffisamment. Plus tard. J’ai aussi deux cassettes que tu écouteras toute seule quand je serai dehors. Ce sont mes vers chantés par un raïss. Je voudrais avoir ton avis là-dessus.

– Mais je ne sais pas faire marcher l’appareil.

– Apporte-le, je vais te montrer comment faire.

Elle s’exécuta. Au bout d’une vingtaine de séances de démonstration, elle sut enfin faire fonctionner le magnétophone.

– On apprend vite quand on veut, dit-elle.

Ils rirent.

– Ces poèmes sont anciens. Ce sont les premiers que j’ai écrits. Un travail de longue haleine.

– Le suc de ta jeunesse.

– Peut-être.

Il avait déjà en partie feuilleté son recueil, mais ces poèmes qui s’étendaient sur plusieurs années n’éveillèrent en lui que de vagues souvenirs. À aucun moment il ne put lier tel ou tel morceau à un événement précis. Il y avait là des

églogues, des élégies et des poèmes inspirés par des légendes oubliées… Une espèce de sentiment nostalgique lui pinçait le cœur chaque fois qu’il ouvrait le recueil. Il se promit de tout relire en y mettant la distanciation nécessaire afin de juger de la valeur de l’œuvre.

– Et puis, ma foi, dit-il tout haut, il faut bien vieillir.

– Qu’est-ce que tu racontes ?

– Tu ne peux pas comprendre… Ça ne concerne que le vieux que je suis devenu et le jeune étalon que j’étais. Le temps est l’acteur principal de cette histoire.

– Le temps, l’acteur…

– Oui. Quand j’étais jeune, j’écrivais sur l’amour, la nature, la beauté, le courage… Maintenant aussi, mais c’est différent. Je pense aux choses sacrées, à la beauté aussi, et j’ai le sentiment que l’homme n’est pas totalement mauvais malgré les apparences. Avant j’étais insouciant, j’avais envie de vivre. Aujourd’hui, cette humanité farfelue me donne du souci comme si j’en étais responsable. Je vis sans aucun optimisme.

– Oublie donc cette humanité et pense à toi, dit la vieille. Tu veux du thé ?

– Je veux bien, merci.

Le Vieux voyait se découper dans le rectangle lumineux de la fenêtre ouverte la crête du massif montagneux et il se souvint des neiges qui le couronnaient avant les changements climatiques. « Tout change, en effet, tout évolue dans un sens ou dans l’autre, pensa-t-il. Moi aussi, du reste. Il n’y a qu’à regarder autour de soi pour constater que rien n’est jamais statique. Tu vois, même le chat a changé. Il a vieilli, lui aussi. Bientôt, il m’en faudra un autre, car je ne peux pas me passer de chat. Ces bêtes-là ne vivent pas assez longtemps. Dès qu’on commence à s’y attacher, elles crèvent. Mais cessons de divaguer ! Après le thé, j’irai rendre visite à l’imam. Je lui porterai un de ces livres. Lui, au moins, sera content, car il est le véritable artisan de cette publication. Sans son aide, je n’aurais rien fait. Mon œuvre aurait sombré comme tant d’autres. Et pendant que j’y pense, je trouve Radwane fascinant. Il me comble d’objets modernes dont je ne sais que faire. Par exemple, ces stylos à feutre et à bille. Et

même l’autre, à plume en or ! Je n’écrirai jamais avec ces engins, moi. Pour rien au monde je n’abandonnerais mon porte-plume offert jadis par Khoubbane, mort sans postérité. Un de ces hommes du clan qui représentent le dernier chaînon de la lignée. Mais il y en a d’autres qui se reproduisent assez pour que le clan dure encore mille ans. Khoubbane ! Il m’apportait toujours des cahiers, des crayons de couleur et des biscuits quand il revenait au village, où il passait quelques mois pour voir s’il pouvait engrosser son épouse. Il prenait son temps, mais il ignorait qu’il était stérile. Il est mort sans le savoir, un soir à Safi, devant sa boutique où il prenait le frais après avoir dîné et fait sa prière. On l’a enterré là-bas. Sa maison se délabre à présent. Sa veuve est retournée chez elle. Elle s’est aussitôt remariée. Elle est mère de plusieurs enfants à l’heure qu’il est. Ah ! Cette femme ! Quelle douceur et quelle gentillesse ! N’étaient ces marques de variole sur le visage, elle aurait éclipsé les prétendues beautés dont on célèbre gaillardement les formes plantureuses. Mais elle a eu, enfant, cette maladie qui lui a laissé des trous dans la figure. Khoubbane s’en fichait, lui. Il aimait cette femme admirable. Et il n’aimait qu’elle, ce qui est formidable dans un pays où on aime toutes les femmes, pour la bagatelle. Il savait, lui, donner un sens à l’amour. D’autres, voyant qu’ils n’avaient pas d’enfants, auraient répudié l’épouse inféconde. Lui, non ! Un homme. Oui, c’était un homme. »

La deuxième année de sécheresse fut encore plus terrible que la première. On vit, dans les environs, des villages entiers vidés de leurs habitants. Ils avaient rejoint leurs parents dans les villes du Nord en abandonnant à cet enfer qui rampait inexorablement vers la vallée leurs terres et leurs maisons. En peu de temps, ces bâtisses commencèrent à craquer, puis elles ne furent plus que des ruines. Même les vagabonds de jadis avaient déserté la région. Le Vieux, qui avait vu cette désolation, se demandait si son propre village allait connaître le même sort. « Non ! se dit-il. Beaucoup de gens ont de l'argent, ils peuvent donc tout acheter. Et tant que les puits seront pleins, le village vivra. Les autres n'ont pas eu de chance, voilà tout. Ils n'ont pas de puits ou ils ne veulent pas en creuser… Il y a une nappe phréatique sous terre. Comme il ne pleut plus, ils ont bien été forcés d'émigrer. Oh ! Ils ne manqueront de rien dans le Nord. Ils y ont une famille, des commerces prospères. On s'entassera un peu plus les uns sur les autres, voilà tout. Ici, cependant, ce sont les anciens allogènes qui retournent à leur palmeraie dans quelque oasis perdue plus au Sud. Ils ont bien raison. Faute d'orge, ils mangeront des dattes et boiront du lait de chamelle. De toute façon, ils n'ont jamais rompu les liens avec leurs racines. Chaque année ils se rendaient là-bas pour ramasser la récolte, la vendre sur place et rapporter des excédents de dattes. Que n'en ai-je dégusté, de ces dattes mielleuses ! Nos palmiers ne produisent rien de bon, hélas ! Mais il est vrai que nous ne sommes pas au Sahara. Tiens ! Même le gibier a disparu ! Pas d'eau, pas de gibier non plus. Le chacal, ce vieux fripon, s'est fait rare, lui aussi. Et pourtant cette charogne se contente de peu. Tout disparaît petit à petit. Chaque jour, une nouvelle chose manque à l'appel. Seuls les parvenus reviendront toujours ici pour semer le

trouble. Oh ! Ils ont des puits très profonds dans leurs propriétés. Et puis la vallée possède une nappe très importante, mais sans doute pas intarissable. En tout cas, elle peut alimenter longtemps encore ceux qui ont les moyens de forer assez profondément pour atteindre les veines de cette eau que des années de neige ont emmagasinée dans le ventre de la terre. Mais le parvenu a ce qu'il faut, que diable ! Les grands moyens sont à sa portée. Si l'eau venait à manquer pour de bon, ce serait le pauvre qui souffrirait. Le pauvre ? Tout le monde souffrirait, sauf le parvenu. Ou alors il faudrait que l'État nous vienne en aide, en procédant, par exemple, à des forages coûteux. Mais l'État est bien loin d'ici. Il ne nous entend pas et nous voit encore moins. Non ! L'eau ne manquera pas. Dieu ne permettra pas ça. Il y a eu par le passé des situations plus dures. Les Anciens que j'ai connus ont parlé des années sans eau. Pas d'eau à boire ! Rien ! Nous n'en sommes pas là. Tôt ou tard, un orage éclatera et le tour sera joué. À mon avis, ce n'est pas fini. Nous traversons seulement une désagréable période. Dieu soit loué ! Tout s'oublie, tout passe. J'ai connu moi-même des années terribles. Des années sans légumes. Il n'y avait pas de potager. L'eau était très sévèrement rationnée. Gare à celui qui resquillait ! On s'entre-tuait pour ça. Aujourd'hui, on cultive encore ses oignons, ses carottes, ses fèves et ses navets. Au magasin, il y a tout ce qu'on veut. On peut tout acheter. Alors, que ceux qui veulent déserter désertent ! Qu'ils aillent en ville ! Un jour, la ville les chassera. Ils reviendront chez eux, penauds… et ils recommenceront : reconstruire des maisons, creuser des puits plus profonds, etc. Le temps finira bien par les rééduquer. La ville ? Une future et toujours possible explosion sociale, une bombe à retardement. Un volcan endormi qui peut se réveiller n'importe quand et tout mettre en pièces : le Vésuve, l'Etna, le Pinatubo, la Soufrière… Pour le villageois, il n'y a pas d'avenir en ville. Il faut qu'il sue sang et eau pour s'y adapter. Seuls quelques malins y parviennent. Et puis, si l'on n'a rien que ses terres, pourquoi les abandonner même si elles sont ingrates ? Il faut s'y accrocher. Si c'est pour aller grossir le rang des chômeurs, ah non ! Quelle déchéance ! C'est l'abandon de toute dignité. Au Sahara, il existe des points d'eau. On creuse et on trouve de l'eau pour soi-même et pour ses bêtes. Les Touaregs en savent quelque chose. Ici, on se contente de dire : “Le puits est tari, il n'y a plus rien. Allons-nous-en

ailleurs ! En ville, il y a du travail et la vie est facile.” Comme on se trompe ! Ce puits creusé par les ancêtres peut fournir de l’eau si on le creuse encore plus profondément. Dans le temps, la communauté pratiquait de tels travaux. Aujourd’hui, on répugne à faire des besognes aussi utiles. Le mirage de la ville est trop tentant, on y succombe vite. Heureux celui qui, comme l’Ecclésiaste, est revenu de tout. Il reste tranquille, il attend ce que Dieu lui a promis et il travaille pour vivre là où il se trouve. Car la vie est partout, même dans le désert le plus aride. »

FIN